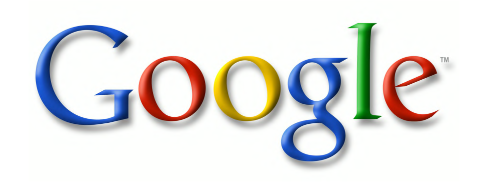
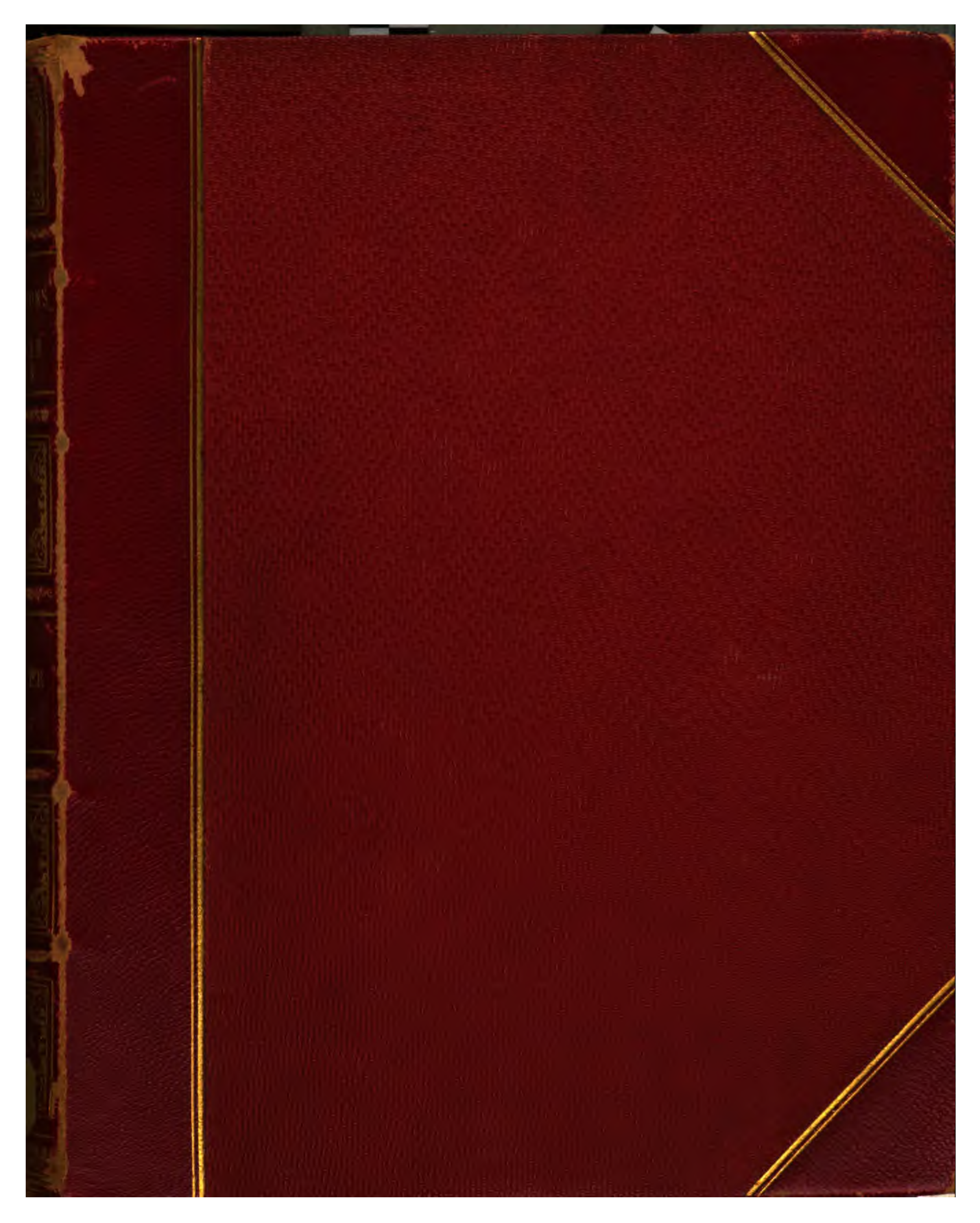

Google




Fro
E LIBRIS
IOHANNIS EVANS
D.C.L., L.L.D
SOC.REG.S.
I DESIRE TO DESERVE





LES MÉDAILLONS

DE

L'EMPIRE ROMAIN

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE G. FISCHBACH, SUCCr DE G. SILBERMANN.

NUMISMATIQUE ANTIQUE

LES MÉDAILLONS

DE

L'EMPIRE ROMAIN

DEPUIS

LE RÈGNE D'AUGUSTE JUSQU'A PRISCUS ATTALE

PAR

W. FRŒHNER

ANCIEN CONSERVATEUR DU LOUVRE

OUVRAGE ORNÉ DE 1310 VIGNETTES





PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

—

1878


ASHMOLEAN MUSEUM
SIR
ARTHUR EVANS
BEQUEST
1941
OXFORD

A Monsieur le Comte MICHEL TYSZKIEWICZ

W. Frœhner

SOMMAIRE


CONSTANTINOPOLIS

INTRODUCTION

Au moment où la littérature romaine touche à son déclin, l'art monétaire se réveille et crée les médaillons. Le génie grec s'était développé dans un ordre plus parfait. Il n'avait pas connu cette alternance de talents, l'un prenant son essor lorsque l'autre s'abaisse; il avait éclaté partout à la fois. Nul chef-d'œuvre de l'art qui ne fût contemporain de quelque grande production de l'esprit.

Qu'est-ce qu'un médaillon? Une médaille dont les dimensions dépassent celles de la monnaie ordinaire. Le mot français, emprunté à l'italien, n'a pas d'autre sens; mais l'usage, ce souverain arbitre et régulateur du langage, lui donne depuis longtemps une acception plus large, et bien des monnaies antiques sont qualifiées de médaillons, alors qu'elles ne portent aucun des traits distinctifs du genre. Dans la pratique, on préfère à la nomenclature savante un terme plus commode et de facile application, qui exprime clairement l'idée qu'on y attache, mais qui n'a rien de scientifique.

Avant de rechercher dans quel but les médaillons romains ont été frappés, il convient donc d'en bien marquer le caractère. La tâche n'est pas de celles qui s'accomplissent d'emblée. Écartons d'abord les pièces qui, en dépit de leur grandeur, avaient été destinées à circuler dans le commerce. Tels sont les doubles et triples deniers qui apparaissent sous le règne de Valérien et de Gallien (p. X), le quadruple triens *de Probus (p. XI), la majeure partie des*

monnaies du 4e et du 5e siècle, dont la réforme de Dioclétien et de Constantin avait fixé le poids. Si je ne les ai pas éliminées de mon recueil, c'est que des raisons particulières m'ont décidé à les maintenir, et qu'il importait de laisser le moins de lacunes possible dans la suite des empereurs.

Mais le poids seul ne suffit pas pour distinguer le médaillon de la monnaie courante. Tous nos médaillons sont plus ou moins les multiples de quelque





unité monétaire. Il se peut donc que le quadruple denier d'or trouvé à Herculanum (p. 5), que les pièces d'argent de Domitien (p. 17. 19), d'Hadrien (p. 27), de Vérus (p. 86)[1]*, rentrent réellement dans cette série. Les empereurs d'origine phénicienne, qui aimaient le faste des cours d'Asie, ont mis en circulation d'énormes monnaies d'or, de la valeur de 10, 30, 40, 80 et jusqu'à 100 deniers*[2]*. Nous connaissons les merveilles du trésor de Tarse,*





contemporaines de Sévère-Alexandre. De même les princes du Bas-Empire

[1] *Le médaillon d'argent de Claude, à la légende DE BRITANNIS, est de fabrique asiatique.*

[2] *Lampride,* Vie d'Alexandre, *ch. 39: Formas* (monnaies frappées) *binarias ternarias et quaternarias et denarias etiam atque amplius usque ad bilibres quoque et centenarias, quas Heliogabalus invenerat, resolvi præcipit* neque in usu cuiusquam versari..... *cum diceret, plus* largiendi *hanc esse imperatori causam, si, cum multos solidos minores dare possit dans decem vel amplius, una forma triginta aut quadraginta et centum dare cogeretur. — J'ai rectifié la ponctuation de ce passage.*

ont fait frapper des médaillons de poids et de dimensions extraordinaires (p. 305. 327-329). Un auteur ancien[1] nous apprend que ces pièces étaient destinées au service personnel du souverain, qui les distribuait, dans les occasions solennelles, soit au peuple, soit à l'armée. Il y en a qui portent les insignes de l'Aumônier de la Cour, le Comes sacrarum largitionum *(p. 310. 327. 330). Celles qui se trouvent serties dans une bordure d'or et munies de belières,*




ont dû être offertes aux dignitaires de l'Empire et aux princes étrangers. On les portait au cou, suspendues à des chaînes d'or. Grégoire de Tours raconte que Tibère II Constantin avait envoyé au roi Chilpéric quelques médaillons de ce genre, chacun du poids d'une livre. En effet, ceux que possède le Musée impérial de Vienne ont été découverts en Hongrie, pays longtemps soumis aux peuples barbares.




En dehors de ces pièces de dimensions exceptionnelles, nous avons beaucoup de monnaies antiques transformées en médaillons. J'en ai publié trois, de Caracalla, d'Honorius, de Galla Placidia. Si ces dernières (p. 340. 341) ont pu servir également de cadeaux officiels, la première (p. 164) n'est qu'un bijou de femme, et il faut en dire autant des petites pièces garnies d'une simple belière (p. 295)[2] ou percées d'un trou à suspension. Entre les mains

[1] *Voir la note précédente.*
[2] *D'autres (p. 286. 335) sont de véritables médaillons.*

de l'orfévre, la monnaie perd son caractère officiel pour devenir un objet de parure. De même, quand le bractearius *l'estampe sur une feuille d'or et n'en garde que l'empreinte. Le plus magnifique produit de cette branche de l'industrie antique est la pièce de Tétricus (p. 231), autrefois au Cabinet de France. Au surplus, on connaît des médaillons transformés en boîtes, curieux pendants de ces Grands Bronzes de Néron dont on fait des miroirs*[1].

J'arrive à un problème qui a longtemps exercé la sagacité des antiquaires, mais que l'état actuel de la science ne permet pas de résoudre. Il s'agit des médaillons de cuivre, entourés d'un cercle du même métal. Ces monuments, dont la série commence avec Trajan pour finir avec le Bas-Empire, se ressemblent sous bien des aspects. La bordure offre généralement une surface large, ornée de moulures ou de grénetis; parfois elle est ciselée, mais sobrement, et de telle sorte que le décor de l'avers ne se distingue en rien de celui du revers (p. 62. 64. 73. 99). On doit en conclure que le médaillon restait visible des deux côtés, car dans l'art ancien le moindre détail a sa raison d'être; il n'y a rien d'irréfléchi ou de laissé au hasard.

Plusieurs de ces pièces sont frappées sur un flan très-épais, et perforées dans le sens de l'épaisseur; d'autres ont conservé les traces des tenons qui servaient à les fixer. Un seul portait, lors de sa découverte, une bordure double, la première en bronze, la seconde en ivoire; c'est le beau médaillon d'Antonin-le-Pieux, au revers du char de Cybèle (p. 73), le même qui a passé de la collection de M. Hoffmann dans celle du comte Tyszkiewicz, et qui se trouve depuis trois ans au Musée de Berlin.

Les explications qu'on en a proposées ne satisfont pas entièrement. On ne saurait admettre que des objets d'un relief aussi faible aient été appendus aux enseignes militaires, alors que les phalères, c'est-à-dire les décorations que le soldat portait sur la poitrine, étaient presque en ronde bosse. Les enseignes sculptées sur la Colonne Trajane excluent d'ailleurs une pareille hypothèse, et pour la défendre il faudrait avoir recours aux gravures du 16e siècle, dont l'inexactitude est notoire[2]. *Il est vrai que beaucoup de médaillons enchâssés ont au revers des scènes militaires; mais d'autres*

[1] *Il existe un médaillon de Lucille, rivé au manche de quelque ustensile de toilette.*

[2] *Voir ma grande édition de la Colonne Trajane (pl. 32. 35. 37. 72. 102. 106, etc.).*

portent des sujets mythologiques dont on ne saisit pas la connexité avec une enseigne de légion ou de cohorte. Pour moi, la plupart de ces disques sont proprement des bijoux. Comme sur les pièces d'or, on y aperçoit souvent un trou à suspension, et, pendant toute la durée du second siècle, leur style est d'une élégance qui les place au niveau des plus admirables créations de l'orfévrerie romaine.

*Mais le plus grand nombre de nos médaillons n'ont pas de cercle, et c'est de ceux-là principalement qu'on voudrait connaître l'origine et la destination. Pour quelques-uns le doute n'est pas possible : ce sont des pièces commémoratives. Sous Antonin-le-Pieux, l'an 900 de Rome, on frappait une suite de médaillons relatifs aux origines de la ville (p. 56-60. 65. 79). On aimait alors ces longues séries monétaires qui formaient comme un ensemble, et remplaçaient au besoin un manuel d'histoire, de géographie ou d'astronomie. Un autre groupe se rapporte aux jeux du cirque et de l'amphithéâtre, à l'*agon *capitolin, aux jeux romains, mégalésiens, apollinaires, et en général à toutes les cérémonies religieuses de la Rome ancienne. Ces médaillons, de grand et de petit module, rangés dans l'ordre de succession des fêtes, constituent une sorte de calendrier, non complet, mais d'une étonnante richesse. Je ne parle pas des types allusifs aux faits de guerre, à la frumentation, aux largesses impériales, dont beaucoup se retrouvent sur la monnaie courante. Ce qui est certain, c'est que les médaillons que je viens d'énumérer doivent être considérés comme des pièces de circonstance ; mais nous ignorons absolument par qui ils ont été frappés et distribués. Le nom même que les anciens leur donnaient est inconnu.*



Dans cette étude, où l'appui des auteurs classiques nous fait faute, il vaut mieux diviser que confondre. Je vais donc isoler un troisième groupe de médaillons, ceux qui semblent avoir été fabriqués en l'honneur du prince régnant, et sans sa participation. Les monnaies d'étrennes (p. 42. 47) offertes aux empereurs Hadrien et Antonin par le sénat et le peuple de Rome, s'y classent naturellement. Sous le règne de Commode, nous rencontrons le vœu : Pio imperatori omnia felicia *(p. 135-136), et les pièces qui portent cette formule paraissent se rattacher à l'anniversaire de la naissance de Commode. Elles ont*

dû être frappées au nom du sénat, de même que celles qui représentent le souverain élevé au rang d'un dieu, et qui portent une légende dédicatoire.

Sur d'autres médaillons c'est la Monnaie qui prend la parole. Aux fils de Constantin elle dira: Moneta urbis vestræ *(p. 293); reconnaissante de la réforme monétaire de Dioclétien et de Maximien-Hercule, elle s'empressera de créer un type nouveau, ingénieusement combiné, et d'en faire hommage aux empereurs:* Moneta Iovi et Herculi Augustis *(p. 257-258). Si tout ne me trompe, il y a là des éléments qui jettent un jour inattendu sur l'origine de certains médaillons. Au 3e siècle et jusqu'à cette réforme rien n'est plus commun que le type des Trois Métaux; il se multiplie à mesure que l'argent se détériore. Eh bien! cette image de l'*Équité publique, *qui nous fatigue aujourd'hui par sa fréquence et son uniformité, n'est encore que l'expression la plus vraie des tendances de son époque. Elle personnifie les règlements sur le poids et l'alliage du numéraire, et la quantité même des pièces de ce genre atteste le nombre prodigieux des lois sur cette matière.*

Ceci admis, il ne me reste qu'un seul point à discuter: la question des essais. Que beaucoup de nos médaillons doivent être regardés comme des épreuves monétaires, cela n'est pas contestable. Les As *et les* Semis *du premier siècle, frappés sur un flan épais et de grandes dimensions, rentrent surtout dans cette catégorie. Ils sont ouvrés avec un soin extrême; jamais on n'y voit trace d'une surfrappe, et rarement les bords ont éclaté. Plus tard on trouve des médaillons dorés ou plaqués d'argent, et plus souvent encore des disques de cuivre rouge encastés dans un cercle de cuivre jaune, de sorte que l'empreinte occupe la totalité de la surface, et que la légende est imprimée sur la ligne de jonction des deux métaux. On en citerait d'autres variétés; mais il va de soi que ce sont des pièces de fantaisie. Elles nous font voir jusqu'à quel degré de perfection l'art monétaire romain s'était élevé, car pour entourer le flan, en métal coulé, d'une virole en métal filé, il y avait bien des difficultés à vaincre.*

En dehors de ces exemples, dont la nature seule indique le but et l'origine, j'en connais qui, pour des motifs différents, doivent être classés parmi les essais. Sur un médaillon de Philippe (p. 194), deux Victoires tiennent un bouclier, où elles ont tracé le mot VOTIS. Cette légende est évidemment incomplète; il y manque le chiffre des Vœux, et le graveur a ménagé l'espace

pour ajouter soit un V, soit un X. Il est donc permis de supposer qu'il s'agit là d'une épreuve à soumettre à l'autorité compétente. Mais dans d'autres cas, et ce sont les plus nombreux, le type du médaillon n'a jamais pu servir à la monnaie courante. Je ne veux pour preuve que les pièces du 3e siècle, qui remplacent les noms propres de la famille impériale par la légende Concordia Augustorum *ou* Pietas Augustorum. *Pour qu'une monnaie fût légale, à cette date surtout, le nom de l'empereur était aussi indispensable que son effigie.*

La numismatique a un grand avenir. En ramenant les regards sur les travaux qu'elle a déjà accomplis, et en mesurant les progrès qu'elle fait tous les jours, on peut augurer des richesses dont bientôt elle disposera. Je compte sur cet avenir. Jusque-là, les questions que je viens d'effleurer n'auront pas, et ne sauraient avoir, ce degré de maturité qui convient à la science. Il se peut que les problèmes qui nous occupent reçoivent une autre solution; rajeunis par des sources vives, ils auront certainement une portée plus considérable. Mais c'est déjà quelque chose que d'entrevoir une doctrine nouvelle, et d'en préparer l'avénement.



LES

MÉDAILLONS ROMAINS

AUGUSTE

7 Janvier 43 avant J.-C. — 19 Août 14 de notre ère

Le premier siècle de l'Empire n'a pas frappé de médaillons proprement dits. Cette série commence avec le règne d'Hadrien. Mais un genre aussi distinct, d'un caractère unique et sans analogie dans la numismatique ancienne, a dû parcourir une longue route, obéir à bien des impulsions, avant d'atteindre son complet développement. Il a eu sa source et ses affluents. Si les institutions monétaires de Rome étaient connues, rien de plus facile que de remonter à cette source; mais elles ne le sont à aucun degré. L'état actuel de la science déjoue tout effort pour nous rapprocher d'un but si haut placé; il nous oblige à borner nos ambitions et à raccourcir nos visées.

Malgré cette impossibilité de prendre la question à ses débuts, j'ai essayé de combler la lacune qui nous en sépare. A défaut de textes, nous avons les monuments pour guides; et comme la ligne de démarcation entre les

médaillons et la monnaie courante du premier siècle n'est pas toujours nettement indiquée, j'ai choisi dans le nombre quelques pièces qui tiennent le milieu entre les deux genres. Échelonnées de distance en distance, ces médailles ne nuisent pas à l'unité du livre; elles n'agrandissent pas le sujet, elles en arrondissent le cadre qui devient plus ferme et plus harmonieux. Ce sera comme une avenue dont la perspective conduirait à la façade d'un temple.

Sous le règne d'Auguste, la monnaie républicaine se transforme peu à peu en monnaie impériale. Les médailles de cette époque subissent l'influence des changements survenus dans la politique, et bien souvent nous y trouvons des pièces dont le poids ou les dimensions ne rentrent pas dans le





système adopté sous les règnes suivants. Cette remarque s'applique surtout au cuivre.

Pour ne citer qu'un exemple, voici un magnifique Grand Bronze, frappé comme à titre d'essai, sur un flan très-large et d'une épaisseur inusitée [1]. On y voit, derrière l'effigie d'Auguste, une Victoire portant une corne d'abondance. Le geste de sa main droite indique que c'est elle qui vient de poser la couronne de laurier sur la tête du prince. Je n'ai pas besoin de rappeler que ce motif est d'invention grecque. En effet, plusieurs médailles, sans parler des vases peints, représentent des têtes de divinités ou de rois, de proportions colossales, et couronnées par de petites Victoires.

Quant au revers, le triumvir monétaire qui y met son nom est *Marcus* SALVIVS OTHO, grand-père de l'empereur Othon. On ignore l'année dans

[1] Je l'ai fait reproduire d'après un des plus beaux exemplaires connus, du cabinet de M. Hoffmann.

laquelle il a exercé sa charge; mais nous connaissons les noms de ses collègues (P. Lurius Agrippa, M. Mæcilius Tullus) qui, comme lui, ont frappé des Grands et Moyens Bronzes au même type et à la même légende. Leur titre de III VIR*i* A*ere* A*rgento* A*uro* F*lando* F*eriundo*, c'est-à-dire de *Triumvirs pour la fonte et la frappe du cuivre, de l'argent et de l'or,* se lit pour la première fois dans une inscription du milieu du 7[e] siècle de Rome; il reparaît sur les deniers de César, qui venait de porter le nombre de ces magistrats de trois à quatre. D'après un principe général du droit public romain, chaque membre de la commission avait la faculté de battre monnaie individuellement, mais ils exerçaient leur droit de façon à ménager les susceptibilités de leurs collègues[1].

Il est à peu près certain que la fabrication des pièces de cuivre dans l'atelier de la capitale resta suspendue depuis Sylla jusqu'à l'an 15 avant notre ère. Les numismatistes les plus autorisés prétendent qu'à cette date Auguste aurait conféré au sénat le droit exclusif de reprendre cette fabrication, et que l'empereur se serait réservé le monnayage de l'or et de l'argent. Leur hypothèse, présentée et développée avec toutes les ressources de l'érudition, a aujourd'hui force de loi; je ne veux donc pas relever ici les faits de second ordre qui s'y opposent et que les défenseurs de l'hypothèse ont déjà connus et appréciés. Mais je crois que cette façon d'expliquer la présence des lettres S C (*senatus consulto*) sur la grande majorité des monnaies de cuivre et son absence sur la presque totalité des pièces d'or et d'argent repose sur une illusion. Il suffira de formuler quelques réserves dont on sera obligé de tenir compte.

La première objection a pour base le titre même des triumvirs, qui men-

[1] Les monétaires *Apronius, Galus, Messalla* et *Sisenna* ont un système ingénieux pour montrer qu'il n'existe pas de différence hiérarchique entre les quatre membres de la commission. Ils frappent de la même pièce 24 variantes, sur lesquelles leurs noms se suivent dans toutes les combinaisons imaginables. Les deux premières n'ont pas encore été retrouvées.

a g m s	G A M S	M A G S	S A G M
a g s m	G A S M	M A S G	S A M G
A M G S	G M A S	M G A S	S G A M
A M S G	G M S A	M G S A	S G M A
A S G M	G S A M	M S A G	S M A G
A S M G	G S M A	M S G A	S M G A

tionne les trois métaux l'un après l'autre; comment supposer que l'emploi de l'or et de l'argent ait pu rester en dehors de leurs attributions, à l'époque où ce titre figure en toutes lettres, et depuis si peu de temps, sur leurs monnaies? Le contrôleur s'appelle également *exactor auri argenti æris*. Et il y a plus. A partir du règne de Domitien, on voit sur les pièces de cuivre l'image de la Monnaie personnifiée; d'abord seule, avec la légende MONETA AVGVSTI. Plus tard, depuis Commode, on lui substitue trois femmes, aux mêmes symboles et dans la même attitude. Ces déesses, représentant chacune l'un des trois métaux, sont également accompagnées d'une légende explicative: MONETA AVGVSTI. Elles mettent la question dans son vrai jour et ne laissent pas de doute que l'empereur ait eu le droit de monnayer n'importe quel métal. Les Restitutions et les petites pièces de Trajan et d'Hadrien, pour lesquelles le cuivre avait été extrait des mines impériales de Pannonie et de Dalmatie, ont dû être frappées dans l'officine impériale; de même les bronzes que je viens de citer et qui portent au revers les trois Monnaies d'Auguste. Mais d'un autre côté, il n'est pas moins indiscutable que le sénat a battu monnaie simultanément, qu'il y avait, sous ce rapport, égalité de pouvoir entre le prince et lui. Sous certains règnes, on trouve des séries entières de pièces d'or et d'argent émises en vertu d'un sénatus-consulte, ou indiquant par la nature du revers et le choix de la légende qu'elles n'ont pu être frappées par les monétaires de l'empereur.

Si maintenant on me pressait d'interpréter à mon tour la signification des sigles SC sur le cuivre, mon embarras serait grand. Ces sigles se retrouvent aussi sur des monnaies provinciales, à Antioche surtout, où ils visent, selon moi, bien plutôt un décret du sénat local qu'un sénatus-consulte de Rome. Mais je dirai toute ma pensée. L'or et l'argent, ayant une valeur intrinsèque, pouvaient probablement se passer d'une autorisation spéciale pour être convertis en monnaie; tandis que le cuivre, qui n'a qu'une valeur fictive, exige et a toujours exigé le contrôle de l'État. La loi qui définissait la compétence de l'empereur aura établi les limites de ses droits monétaires; mais il est probable que le sénat se sera réservé le privilége de fixer, chaque année, le maximum de la monnaie d'appoint. A l'avénement de Claude — c'est Cassius Dion qui nous l'apprend — le sénat conclut à la

fonte des pièces de cuivre de Caligula, et, en effet, à une seule exception près, les lettres S C manquent à tous les Grands Bronzes de cet empereur, tandis qu'elles paraissent régulièrement sur les monnaies de son successeur. La leçon avait profité.

Après ces explications, trop longues peut-être, trop arides certainement, j'irai droit à une médaille d'or trouvée à Herculanum, et qui constitue un des trésors les plus enviés du musée de Naples. Au point de vue historique, elle rappelle un événement considérable, la conquête de la Sicile et la victoire sur Sextus Pompée (36 avant notre ère). La déesse qu'on y a représentée, est la Sicile elle-même, dans le costume et avec les attributs





de Diane. L'arc à la main, elle tire une flèche de son carquois, comme si elle était à la chasse.

La médaille d'Herculanum [1] a été frappée pendant le 15e généralat d'Auguste, c'est-à-dire l'an 5 de l'ère chrétienne. Mais le type de la Sicile remonte à une époque antérieure; il a été employé pour un grand nombre de deniers d'or et d'argent qui portent la date du 10e au 12e *imperium*. Et il y a même une variante. Sur les pièces les plus anciennes, Diane est vêtue d'une tunique courte et d'un manteau; son bras droit s'appuie sur un javelot, à la main gauche elle tient l'arc, devant elle on aperçoit son levrier. Plus tard, le sujet se dédouble, et à côté de cette Diane chasseresse, nous en voyons une autre, en robe longue, d'une facture plus archaïque, et coiffée d'une couronne murale. C'est celle de notre médaille. La couronne

[1] Gravée d'après une empreinte en plâtre que je dois à l'amitié de M. Jules Sambon, de Naples.

suffirait pour y faire reconnaître une déesse topique, si la légende SICIL*ia* ne le disait expressément.

Dans la numismatique il n'y a rien d'isolé; les choses en apparence les plus étranges ont toujours une face qui prête aux comparaisons, et le détail qui, au premier aspect, semble sans précédent, finit par devenir un milieu autour duquel les faits se groupent et se complètent.

En effet, il existe à côté de la série que je viens de décrire, une seconde série de monnaies d'Auguste et qui en forme comme le pendant. Ce sont les deniers au type de l'Apollon d'Actium, frappés dans les mêmes années, d'une fabrique identique, avec la même disposition des légendes. Ils se rapportent à la défaite de Marc-Antoine. Mises en regard, les deux figures d'Apollon et de Diane symbolisent les deux grandes batailles qui ont fondé l'Empire, imposé une trève à la guerre civile et marqué la renaissance de la société[1]. Chez les Romains, le culte des dieux pénètre, remplit, raffermit tout, et aux plus sombres pages de leur histoire ils trouvent une conclusion religieuse.

[1] Actiacas Siculasque victorias.... SUÉTONE, *Caligula*, ch. 23.

TIBÈRE

19 Août 14 — 16 Mars 37

Parmi les Grands Bronzes de Tibère, je choisis celui qui se rattache le mieux au règne précédent, en même temps qu'il nous familiarise avec un des usages les plus curieux de la vie antique [1]. Sur un char traîné par quatre éléphants, on voit la statue assise d'Auguste, tenant un sceptre et un rameau de laurier, la tête ceinte de la couronne radiée. Les cornacs qui conduisent l'attelage sont accroupis derrière des balustrades en osier. Dans le champ, une légende : DIVO AVGVSTO S*enatus* P*opulus* Q*ue* R*omanus*, indique le point essentiel ; il s'agit d'un char d'honneur voté par le sénat et le peuple romain à l'empereur déifié.



En Orient, les rois seuls avaient le droit de posséder des éléphants ; à Rome, où l'empire naissant cherchait à imiter le faste des cours royales, ce droit devint une des prérogatives du prince.

> Cæsaris armentum, nulli servire paratum
> privato, ...

[1] L'exemplaire que j'ai fait graver m'a été communiqué par M. Hoffmann.

dit Juvénal; et plus tard encore, à l'avénement d'Aurélien, on aimait à se rappeler que le roi de Perse lui avait fait cadeau d'un éléphant. C'était comme un présage de son élévation au trône.

Toutes les grandes solennités du cirque commençaient par une procession qui se formait devant le temple de Jupiter Capitolin et descendait au forum pour gagner l'enceinte réservée aux jeux. La fête ne pouvant avoir lieu en l'absence des divinités, on y conduisait un grand nombre de statues ou de symboles, les uns sur des civières, les autres sur des chars (*tensæ*). Notre médaille constate que la statue d'Auguste figurait à cette procession, non dans un char ordinaire, mais dans un quadrige d'éléphants, et le même honneur fut décerné, sous les règnes suivants, à Livie, à Vespasien et Julie, à Faustine mère.

D'après la légende du revers : TI*berius* CAESAR DIVI AVG*usti* F*ilius* AVGVST*us* P*ontifex* M*aximus* TR*ibunicia* POT*estate* XXXIIX, la pièce a été gravée l'an 36; mais nous trouvons le même type parmi les monnaies de Tibère qui datent de la trente-septième puissance tribunicienne (an 35).

CAIUS CÉSAR

(CALIGULA)

18 Mars 37 — 24 Janvier 41

Il suffit d'une courte explication pour faire apprécier le Grand Bronze [1] qui représente Caius César adressant, le jour de son avénement, un discours (ADLOCVTIO) à la garde impériale. Vêtu de la toge et tenant à la main un rouleau de papyrus, il est debout sur une estrade, dans l'attitude des orateurs. Derrière lui, on aperçoit un pliant, la *sella castrensis*, qui comptait parmi les insignes de tous les magistrats exerçant l'impérium. C'est la chaise curule militaire, et bien que l'empereur ne s'en serve pas, elle paraît indispensable. Cinq soldats, coiffés de casques à panaches, armés de glaives et de boucliers de forme oblongue, entourent la tribune; les quatre derniers portent les aigles.

Elevé dans les camps, Caius César avait les sympathies des légions, parmi lesquelles d'ailleurs le souvenir de son père Germanicus restait toujours vivant. Il était naturel qu'à la mort de Tibère, le jeune empereur s'assurât d'abord de la fidélité des cohortes prétoriennes, et ses successeurs se sont empressés de suivre cet exemple.

L'Allocution figure sur trois Grands Bronzes de dates variées: l'un de la

[1] Collection de M. Hoffmann.

première puissance tribunicienne, les autres de la troisième et de la quatrième. Celui de la seconde n'est pas encore retrouvé, mais on ne saurait douter de son existence. Disons tout de suite que ce type, une fois créé,





s'est maintenu dans la numismatique romaine jusqu'au siècle de Constantin et que les sculpteurs des grandes colonnes triomphales l'ont souvent reproduit. Sur les monnaies d'Hadrien, la légende, un peu trop laconique, COH*ortium*, est remplacée par les mots COHORT*es* PRAETOR*ianae*.

NÉRON

13 Octobre 54 — 11 Juin 68

Un Grand Bronze unique du Musée de Berlin (1) a pour type le buste de Néron jeune avec la légende : NERONI. CLAVDIO. DRVSO. GERMANICO. COS. DESIG*nato*, et au revers un bouclier portant l'inscription : EQVESTER ORDO PRINCIPI IVVENT*utis*. Dans le milieu du bouclier on aperçoit l'*umbo;* sur le second plan, une haste. Au moment où il fut désigné consul, Néron n'avait que quatorze ans ; il revêtit alors la toge virile et reçut le titre de « prince de la jeunesse », c'est-à-dire de commandant du premier escadron de cavalerie.

Les chevaliers romains formaient 54 escadrons, placés chacun sous les ordres de six officiers supérieurs. Pour marquer leur attachement à la famille impériale, ils offraient à l'héritier présomptif du trône la première place dans leur hiérarchie militaire ; mais au lieu de lui conférer simplement le titre de *sevir*, que portaient ses collègues, on choisissait la dénomination plus flatteuse de *Princeps juventutis*, parce que l'honneur de commander les jeunes gens n'était pour ainsi dire qu'une école où il fallait apprendre à

1 De même qu'un denier frappé en or et en argent. Voyez aussi le denier de Claude, publié par M. Cohen, *Suppl.* pl. I.

commander aux hommes [1]. Le même titre avait été donné pour la première fois aux césars Gaius et Lucius; un bouclier (*parma*) et une lance en argent formaient les insignes de la charge. Quant au consulat, les petits-fils d'Auguste, trop jeunes pour cette haute dignité, ne devaient entrer en fonction que cinq ans après; le sénatus-consulte relatif à Néron paraît avoir renfermé une clause analogue, car Néron ne fut consul qu'en 55. Nous savons d'autre part qu'il favorisait beaucoup l'ordre équestre et qu'il en était très-aimé. Toutes les fois qu'il chantait en public, les applaudissements des jeunes chevaliers décidaient le succès.

J'insiste sur un détail qui n'est pas le moins curieux. En essayant de scander la légende du bouclier:

Equester ordo principi juventutis,




on reconnaît qu'elle est soumise à des lois métriques. C'est, en effet, un vers, un *scazon* parfait, et je m'étonne que personne n'ait encore fait cette observation si juste et si facile. Néanmoins on ne saurait dire avec certitude si le vers est intentionnel, ou si le hasard s'en est mêlé [2], car l'adjectif *equester*, appliqué à l'ordre des chevaliers romains, se place plus volontiers avant qu'après son substantif.

Nous venons d'assister (p. 9) à l'allocution des cohortes par Caligula;

[1] L'empereur était le *Princeps senatus*.

[2] Sur une monnaie d'Aegae en Cilicie (Mionnet, Suppl. VII, p. 164), Sestini avait lu l'inscription : Θεῷ σωτῆρι καὶ θεῷ Τελεσφόρῳ, gravée sur la frise d'un temple. Ce serait un vers ïambique indéniable; mais j'ai vérifié, au Cabinet des Médailles, l'exemplaire même que Sestini avait eu sous les yeux, et je puis affirmer qu'il ne s'y trouve pas trace d'une inscription de ce genre. Jusqu'à présent, je n'ai rencontré de vers que sur les monnaies et les bulles byzantines.

le même sujet se retrouve fréquemment sur les Grands Bronzes de Néron, mais avec des variantes importantes. Le jeune empereur n'est plus seul sur l'estrade, car il n'a pas encore dix-sept ans; il est accompagné d'un de ses lieutenants, peut-être d'un préfet du prétoire, et les soldats qu'il harangue sont réduits au nombre de trois: L'allocution a lieu devant un petit temple circulaire, orné de colonnes; c'est le sanctuaire des enseignes du camp prétorien, une imitation du temple de *Mars Ultor* qui avait été construit, l'an 19 avant notre ère, pour recevoir les étendards rendus par les Parthes, et qui décore un des médaillons d'Auguste frappés en Asie. Quant au discours de Néron, nous savons qu'il avait été composé par Sénèque, et que le prince s'était borné à le lire aux troupes.



Un autre sujet militaire, plus intéressant encore et traité avec un art exquis, est la manœuvre des troupes, la *Décursion*, qui se voit sur une longue série de Grands Bronzes de ce règne. Tête nue et la haste en arrêt, l'empereur conduit en personne l'armée prétorienne. Son cheval a pris le galop, et derrière lui un inférieur, également à cheval, porte un fanion de cavalerie. Sur quelques exemplaires, le lieutenant est remplacé par deux soldats à pied, dont l'un, le porte-étendard, ouvre la marche. Il faut noter que ce revers, un des plus beaux de la numismatique romaine, n'a pas été reproduit sous les règnes suivants; quand nous le retrouverons, il aura changé de signification et la légende ne sera plus la même.



Je passe à une scène de la vie publique.

La distribution d'argent, le *congiaire*, que les empereurs avaient l'habitude de faire au peuple, joue un grand rôle dans l'histoire monétaire. Elle figure sur les médailles de Néron et de ses successeurs jusqu'à celles de Septime-Sévère.

Néron avait ordonné deux distributions de ce genre : la première lors de son avénement, la seconde pendant son deuxième consulat (57); chaque citoyen reçut alors la somme de cent deniers, ou de quatre pièces d'or. Ces congiaires sont représentés sur plusieurs Grands Bronzes frappés simul-

tanément[1]. L'exemplaire que j'ai fait graver[2] et qui porte la légende CONG*iarium* II DAT*um* POP*ulo* R*omano*, nous montre, à gauche, une tribune mobile. Assis sur un pliant, les pieds posés sur un tabouret, l'empereur préside lui-même à la fête pour en augmenter la solennité[3]. Il tient un rouleau à la main. Devant lui, et sur une autre tribune, à laquelle conduit une échelle, le questeur impérial, reconnaissable à la forme de son siége, une *sella* à pieds droits, distribue l'argent qu'il prend dans un coffre placé à sa gauche. Le sujet ne prête guère à la poésie. Ce citoyen en toge qui gravit les degrés de l'échelle en tendant la main pour recevoir sa quote-part : voilà un tableau essentiellement romain et que seul l'art grec aurait pu ennoblir. Sur le second plan, deux divinités assistent à la scène : la statue de Rome casquée, appuyée sur sa haste et portant une Victoire à la main; plus loin, une femme qui tient une tablette fixée à l'extrémité d'un bâton. Quelle est cette figure? c'est la Libéralité; sur d'autres pièces elle a pour attribut une corne d'abondance et la légende LIBERALITAS.



En dehors de ces munificences, Néron ne négligea aucun moyen d'assurer le bien-être de la population de Rome. La question vitale était alors celle de l'approvisionnement, et les provinces les plus fertiles en blé, l'Egypte surtout, subvenaient amplement aux besoins de la capitale. L'an 62, les greniers de Rome étaient remplis de telle sorte que l'empereur fit jeter dans le Tibre de grandes quantités de blé avarié. En même temps, une escadre de deux cents navires chargés de froment sombra au port d'Ostie; cent autres périrent par le feu dans le port de Rome, et malgré ces désastres, les prix restèrent invariables, tant on était certain qu'il n'y avait pas de disette à redouter. J'attribue à cette époque les Grands



[1] Sans cela, le 1er congiaire ne porterait pas de numéro d'ordre : CONG. I. DAT. POP.

[2] D'après un superbe Grand Bronze de la collection de M. Hoffmann.

[3] Spartien, *Vie d'Hadrien*, ch. 7, 3: Congiarium duplex *præsens* populo dedit, ternis iam per singulos aureis se absente divisis.

Bronzes qui représentent le groupe de Cérès et de l'Abondance annuelle et dont le type a été imité par Hadrien. Cérès, voilée et assise sur un siége, tient un flambeau et une poignée d'épis. Debout devant elle, Annona porte une corne d'abondance, et entre les deux figures, sur un autel orné de guirlandes, on aperçoit le *modius* qui sert à mesurer le blé. Une proue de vaisseau fait allusion aux importations d'outre-mer.

On peut se demander pourquoi l'Annona s'appelle ici et sur toutes les autres médailles où nous la rencontrons : ANNONA AVGVSTI. La réponse est facile, car l'Égypte et la Numidie, qui étaient alors les deux principales sources de l'alimentation publique, faisaient partie du domaine privé, et leurs revenus allaient directement au trésor impérial. Depuis le règne d'Auguste, la *cura annonae* rentrait dans les attributions du prince.

DOMITIEN

13 Septembre 81 — 18 Septembre 96

L'histoire de Domitien, la vraie, se lit tout entière sur ses monnaies ; mais les limites de mon travail, trop larges tantôt, tantôt trop restreintes, ne permettent d'aborder ici et de suivre de près qu'un des événements principaux de son règne.

C'est un médaillon d'argent, frappé en souvenir de la guerre contre les Germains, qui nous servira de point d'appui. Les titres que l'empereur y prend : IMP*erator* CAES*ar* DOMI-T*ianus* AVG*ustus* GERM*anicus*, P*ontifex* M*aximus*, TR*ibunicia* POT*estate* $\overline{\mathrm{V}}$, IMP*erator* $\mathrm{VI}\overline{\mathrm{II}}$, COS. $\overline{\mathrm{XI}}$, CENS*oria* POT*estate*, P*ater* P*atriae*, constituent une date précise. Sa cinquième puissance tribunicienne va du 14 septembre 85 au 13 septembre 86 ; le onzième consulat est celui de l'an 85 : il en résulte que le médaillon doit avoir été gravé dans les trois ou quatre derniers mois de cette même année. Quant à la couronne de laurier, elle ne fournit pas d'indice chronologique, Domitien, par une faveur tout à fait exceptionnelle, l'ayant déjà portée du vivant de son père, avant même d'avoir obtenu le titre d'impérator.

Au revers, nous voyons la Germanie assise sur un bouclier hexagonal, orné d'étoiles et de rinceaux. Une lance brisée, gisant à côté d'elle, est le

symbole de sa défaite. Sa chevelure éparse se répand en longues boucles sur les épaules; son bras gauche s'appuie sur le genou; elle semble succomber à la douleur. Tous ces détails sont faciles à vérifier; mais le costume de la captive mérite plus d'attention qu'on ne lui en a prêté jusqu'ici. Le haut du corps à découvert, elle n'est vêtue que d'un pantalon étroit, en toile, attaché à la cheville; c'était là le vêtement national des Germains et de leurs femmes, tel que Tacite nous l'a décrit dans un passage célèbre.

On retrouve le même sujet sur un grand nombre de monnaies de Domitien depuis l'an 84 jusqu'à la fin du règne. Il n'est, pour ainsi dire, que l'abrégé du revers d'un Grand Bronze à la légende GERMANIA CAPTA, et qui représente une femme assise sur un amas de boucliers, au pied d'un





trophée derrière lequel un prisonnier catte se tient debout. A son tour, ce Grand Bronze est une imitation de certaines pièces de Vespasien et de Titus au revers de la Judée conquise. Mais la comparaison ne s'arrête pas là, car ce serait rester dans les dehors et les accessoires de la question que de se borner à ces faciles rapprochements. Pour placer la figure de notre médaillon dans son milieu, à son foyer pour ainsi dire, il faut remonter jusqu'au troisième siècle avant notre ère, époque où l'art grec créa le type du barbare du Nord, le type gaulois. Cette création, dont le mérite revient à l'école historique de Pergame, nous sommes à même de l'apprécier dans son ensemble, grâce à une série de statues qui nous restent de ce genre si distinct et si original. La plus connue d'entre elles est le *Gaulois mourant* du Capitole, une des merveilles de la sculpture antique. Comment douter que les graveurs se soient inspirés de tels modèles qui étaient à la portée de tous et qu'on n'a pas encore dépassés?

Ce fut probablement au printemps de l'an 83 (non l'année suivante[1]) que Domitien entreprit sa campagne contre les Cattes. Tacite nous donne sur ce petit peuple des renseignements précis et qu'il semble avoir puisés à la source vive. Les Cattes comptaient parmi les tribus les plus belliqueuses de la Germanie ; plusieurs fois déjà les Romains avaient envoyé contre eux des armées considérables. Quant à l'issue de la guerre, les historiens ne sont pas d'accord. Selon les uns, Domitien n'aurait pas même rencontré l'ennemi ; il se serait vu obligé d'acheter des esclaves et de les habiller en Germains pour se procurer un cortége triomphal. D'autres, et cela est plus vraisemblable, parlent d'une suite d'engagements heureux, bien que les Cattes ne fussent pas pressés de se battre en rase campagne. Nous voyons, en effet, au revers des Grands Bronzes contemporains, l'empereur à cheval frappant de sa haste un Germain terrassé, et il n'eût pas osé se faire représenter dans cette attitude s'il avait pu être démenti par ses soldats. Martial (XIV, 26) avait admiré les luxuriantes chevelures des prisonnières cattes. De plus, nous savons qu'en 82, avant l'expédition, Domitien était impérator pour la seconde fois seulement, et qu'en 83 il l'était pour la cinquième fois, ce qui fait supposer trois victoires remportées successivement dans la même année. Du reste, cette guerre a laissé des traces durables, car la première ligne du grand retranchement fortifié qui s'étend des bords du Rhin jusqu'au cœur de l'Allemagne, date de l'époque de Domitien.

De retour à Rome, l'empereur célébra son triomphe (84). Il avait pris le titre de *Germanique* sur le champ de bataille; peu après, au commencement du mois de septembre 85, il fut nommé censeur à perpétuité (CENSOR PERPETVVS). Jusque-là, le titre de censeur n'avait figuré que très-rarement sur la monnaie romaine. On le trouve dans la nomenclature des dignités de Vespasien et de Titus; mais pour rencontrer un exemple plus ancien, il faut remonter jusqu'aux deniers de la République, à l'an 92 avant notre ère.

Un autre médaillon d'argent, frappé, comme le précédent, dans les quatre derniers mois de l'an 85, nous montre à l'avers le buste lauré de Domitien

[1] Le titre de *Germanique* se lit pour la première fois sur un denier d'argent de l'an 83, avec la date de TR. POT. II. COS. VIIII. DES. X.

avec un masque de Méduse sur la poitrine. Ce type est la meilleure illustration d'une épigramme de Martial (XIV, 179), dans laquelle le poète demande à Minerve ce qu'elle a fait de son égide. « L'empereur la porte », lui répond la déesse.

Au revers, c'est Rome assise, dans le costume, la pose et avec les attributs d'une Pallas du plus beau style grec. Athéna-Niké figure ainsi pour la première fois sur les monnaies du roi Lysimaque. Au lieu d'être vêtue en Amazone, la déesse qui personnifie la Ville éternelle a un casque à cimier, une tunique talaire, l'égide et la haste. Une statuette de la Victoire est placée sur sa main droite; son trône, richement sculpté et orné de palmettes, est pourvu d'un escabeau; un prisonnier germain, assis sur une proue de navire, soutient le bouclier. La proue fait allusion à la flottille du Rhin qui avait coopéré à la guerre contre les Cattes.



On le voit, les graveurs anciens n'ont pas toujours copié servilement un type connu; plus ou moins, leurs œuvres ont une touche originale. Ils s'approprient le modèle dans la mesure de leurs besoins, en le transformant et en lui donnant une nouvelle vie.

Je voudrais pouvoir expliquer le sujet ciselé sur le bouclier de Roma, mais les figures sont de proportions presque imperceptibles. On y distingue deux temples entourés de colonnades et probablement placés sur une colline; dans le bas, quatre personnages se livrent à la danse, si ce ne sont pas plutôt des lutteurs. Malgré ces incertitudes, il me semble certain que l'artiste a voulu représenter les jeux célébrés à l'occasion du triomphe, et que les sanctuaires appartiennent au mont Capitolin.

TRAJAN

27 Janvier 98 — 11 Août 117

J'ai déjà fait observer que les médaillons du règne de Trajan sont très-rares ; ce n'est qu'à partir d'Hadrien qu'ils deviendront plus abondants. Mais ceux que nous possédons ont leur intérêt, bien que l'ensemble ne soit pas proportionné à la grandeur de l'époque. J'en donnerai quelques types pour renouer la chaîne entre les deux premiers siècles de l'Empire.

Après l'incendie du Capitole sous le règne de Titus, le temple fut reconstruit en quelques années, et avec une grande magnificence, par ordre de Domitien. Grâce à une monnaie contemporaine frappée en Asie, on connaît la forme du nouveau temple et la disposition des statues qui en décoraient la *cella*. C'était un édifice tétra-style. Au milieu, Jupiter assis sur un trône, le bras gauche appuyé sur son sceptre, portait le foudre à la main droite. Nous le retrouverons dans la même attitude et avec les mêmes symboles sur un médaillon d'Antonin-le-Pieux. La place d'honneur à sa droite était occupée par Minerve, qui tenait une patère et une haste ; Junon, debout du côté opposé, ressemblait de tous points à celle de notre médaillon.

En comparant cette pièce avec la monnaie de Domitien[1], on acquiert vite la certitude que l'artiste n'a pas entendu copier les sculptures du temple. Il a représenté les trois divinités debout, accompagnée chacune de son oiseau favori, et pour éviter la monotonie, la haste a été mise au bras droit de





Minerve. Tout cela constitue un groupe qui a son existence propre, son caractère d'harmonie et de dignité.

Trajan professait un culte particulier pour le dieu du Capitole, depuis le jour où il avait été adopté par Nerva et reçu le titre de César en face de la statue de Jupiter.





On n'a pas encore réussi à établir le vrai sens, ni à déterminer toute la portée du type suivant, la tête d'*Ammon*. Imité des monnaies de la Cyrénaïque, il est introduit dans la numismatique romaine par les deniers de Q. Cornuficius, frappés après la mort de César, et par ceux de Pinarius Scarpus, qui gouvernait l'Afrique au nom de Marc-Antoine. Plus tard, il

[1] Pinder, *Die kaiserlichen Silbermedaillons der römischen Provinz Asia*, pl. VI, 7.

se retrouve sur une monnaie d'Auguste gravée après la conquête de l'Égypte, et il reparaîtra sur plusieurs pièces d'Hadrien et de Marc-Aurèle, évidemment contemporaines de leurs voyages en Afrique.

Deux autres médailles, montées dans des cercles, se rapportent à la vie militaire de Trajan.

C'est d'abord un Grand Bronze unique[1], avec la légende FIDES EXERCIT*us*, frappé à l'occasion de son avénement au trône, car il n'y porte encore que le surnom de *Germanique* qu'il devait à son père adoptif. Debout derrière un autel paré et allumé, Trajan, vêtu de la toge, donne la





main à un soldat, de telle façon que la prestation du serment de fidélité se passe sur l'autel même et en présence des enseignes sacrées. Le groupe des soldats qui représentent l'armée se compose de quatre personnages. On distingue tous les détails de l'aigle légionnaire : la hampe, la tablette sur laquelle on lisait le chiffre et les noms de la légion, une patère à sacrifice et le chapiteau. Le second étendard, orné d'une main ouverte, doit être une enseigne de manipule ; j'en ai parlé à plusieurs reprises dans mon édition de la Colonne Trajane.

Nous connaissons des médailles de Domitien avec le même sujet ; mais les légendes *fides militum, exercituum, prætorianorum* paraissent pour la

[1] Il a été publié dans le Catalogue de la vente Moustier, nº 939. Voyez aussi COHEN, t. II, pl. 2.

première fois sur les pièces autonomes émises après la mort de Néron, à un moment où les prétendants ne pouvaient compter que sur la force. Elles ont pour type les deux mains jointes qui figurent déjà sur les monnaies d'Auguste et auxquelles on ajoutait volontiers un caducée et des palmes, pour indiquer que la paix repose sur l'union et la fidélité de l'armée.

Le sujet suivant, l'*Arrivée de l'empereur*, est aussi une création du temps de Trajan, une de celles qui a été imitée le plus et dont la filière ne s'arrête qu'au règne de Constantin. On y voit Trajan à cheval, en habit militaire, armé d'une lance. Il est précédé de la Paix, qui tient un rameau et une corne d'abondance; trois soldats lui font cortége. Ce médaillon ayant été frappé (en argent et en cuivre) pendant le 5e consulat de Trajan





(104-111), il est difficile de lui assigner une date précise; mais tout porte à croire qu'il représente le retour de la guerre dacique. L'arrivée du prince équivalait à l'épiphanie d'un dieu. La légende du revers : SPQR OPT*imo* PRINCIPI, se lit fréquemment sur les monnaies de cette époque, et bien que l'empereur eût refusé le surnom d'*Optime,* qui le rapprochait par trop de la puissance de Jupiter, sa numismatique en est comme imprégnée. Plus tard, en 114, il l'acceptera définitivement et lui donnera une place dans la nomenclature officielle de ses titres.

HADRIEN

AOÛT 117 — 10 JUILLET 138

C'EST l'avénement d'Hadrien qui ouvre une époque artistique nouvelle, la dernière qui ait osé lutter avec le génie grec. Elle n'aura son complet épanouissement que sous le sceptre des Antonins.

Nous ignorons les noms des graveurs qui ont illustré de leur burin ces longues années de paix, et il me semble même que leur œuvre, quoique si marquant et si en vue, est encore imparfaitement apprécié. Avec une fécondité que seule peut-être la Renaissance italienne a surpassée, les artistes d'alors ont produit, dans l'espace de moins d'un siècle, une infinité de types, une richesse de motifs sans précédent. Non que la plupart de ces types soient originaux — depuis longtemps déjà l'inspiration avait ralenti sa sève — mais ils forment comme un résumé, une table des matières de l'art antique. De petites compositions, vives, gracieuses, souvent accomplies, empruntées à tous les styles, traitées avec esprit, sinon avec une véritable puissance de talent : voilà l'ensemble des médaillons de cette époque. C'est l'Anthologie après les grands poëtes. Il est vrai que l'art monétaire du troisième siècle n'a guère profité de ces modèles, que les graveurs du temps des Antonins n'ont pas exercé une action durable;

mais cela n'enlève rien à leur mérite propre, et plus on les étudie, plus on leur accorde davantage.

Le premier médaillon de la série d'Hadrien représente l'empereur à cheval, la lance en arrêt, suivi d'un cavalier dont le manteau flotte au gré du vent, et précédé d'un soldat à pied qui porte une haste et un bouclier. Ce n'est qu'une copie de la *Décursion* de Néron, laquelle, à son tour, rappelle le groupe des Dioscures, rendu populaire par les monnaies grecques et les deniers de la République. Il n'y aurait donc nulle nécessité d'expliquer ce sujet autrement que le revers du Grand Bronze de Néron. Mais comme il existe une variante de notre médaillon avec la date du second consulat (118), et que, d'autre part, une pièce de Marc-Aurèle ajoute au même





type la légende PROFECTIO AVG*usti*, nous sommes autorisés à y voir le départ de l'empereur pour la guerre. Il s'agit peut-être de la campagne contre les Sarmates et les autres tribus du Danube qui s'étaient révoltées à la nouvelle de la mort de Trajan [1].

Notre deuxième médaillon d'Hadrien est en même temps la seule pièce de son règne qui indique le chiffre exact de sa puissance tribunicienne [2]. Il date de l'année 120, et si le titre de Père de la Patrie y figure déjà, titre qui ne fut accepté officiellement par Hadrien que huit ans plus tard, c'est là une de ces anomalies, très-fréquentes du reste, que nous sommes obligés de constater sans pouvoir en dire plus.

[1] Les mots *proficiscor* et *profectio* signifient souvent un mouvement militaire, une levée de camp.

[2] L'authenticité du médaillon, qui provient de la collection du Duc de Modène, est plus que douteuse. J'aurais dû le laisser de côté.

Le revers représente les trois divinités capitolines, à peu près dans l'attitude qu'elles ont sur le médaillon de Trajan. Le graveur a substitué à la chouette de Minerve un grand serpent qui rappelle celui de la statue de Phidias ; par contre, le paon de Junon a disparu, et c'est l'aigle de Jupiter qui le remplace.





Mais nous retrouvons les trois oiseaux symboliques sur le médaillon suivant, et dans le même ordre qu'occupaient leurs maîtres dans la *cella* du Capitole. Au milieu, l'aigle, un foudre entre les serres, la tête tournée vers le paon ; à sa droite, la chouette perchée sur un bouclier circulaire ; du côté opposé, le paon qui fait la roue.





Dans l'antiquité, chaque dieu avait son animal favori qui le servait, qui l'accompagnait partout. Les origines de cette croyance se perdent dans l'âge préhistorique ; elles remontent à l'époque où l'humanité était dans sa première fleur et à son heure matinale, où elle recevait directement de la nature qui l'entourait ses impressions toutes vives et immédiates. Ce n'est pas seulement dans les mythes les plus anciens que nous voyons les dieux suivis d'oiseaux et de quadrupèdes qui leur sont consacrés et dont ils em-

pruntent au besoin la forme ; c'est aussi dans l'art que se manifeste cette idée poétique, et de si bonne heure que l'art naissant doit l'avoir trouvée dans son berceau.

Pour ne citer que les monnaies romaines, l'aigle de Jupiter est déjà le type des lingots de cuivre que l'on attribue, non sans raison, au roi Servius Tullius. La chouette se voit comme emblème monétaire sur un des premiers deniers d'argent frappés par la République ; elle reparaît sur les pièces de cuivre de Domitien, de même que le paon se montre pour la première fois sur les deniers de Domitille et plus tard sur beaucoup de monnaies d'impératrices et de princesses jusqu'à Mariniane.

Je donnerai les autres sujets mythologiques d'après le rang des divinités.





Voilà d'abord un médaillon d'argent au revers de Jupiter Vainqueur. Assis sur un siége à pieds droits et sans dossier, mais recouvert d'une étoffe, le dieu s'appuie, comme toujours, sur son sceptre. A la main droite avancée, il tient une statuette de la Victoire ; ses pieds reposent sur un escabeau sculpté. C'est la même figure que l'on rencontre sur quelques Grands Bronzes de Domitien avec la légende IOVI VICTORI, et qui paraît empruntée aux tétradrachmes des rois de Syrie. D'après son biographe, Hadrien avait reçu de l'oracle de Jupiter Nicéphore le premier avis de sa prochaine élévation au trône. Cet oracle ne peut, en effet, être cherché ailleurs qu'en Syrie, ni être différent de celui qui se trouvait aux environs d'Edesse. On y voyait, sans doute, une statue de Jupiter copiée sur celle du temple de Daphné qui avait été érigée sous le règne des premiers Séleucides. Nous savons que cette dernière était, à son tour, une imitation du type créé par Phidias, de sorte que notre médaillon offre un reflet lointain du plus grand chef-d'œuvre de la sculpture grecque.

A Rome, Jupiter *Victor* avait un temple au Capitole. De même dans les villes de province; car nous lisons dans l'inventaire des trésors du Capitole de Cirta[1] qu'on y possédait une statue dont la description est rigoureusement conforme au type de Jupiter adopté à Rome. Je citerai les propres paroles du lapidaire : « *Iovis Victor* en argent, ayant sur sa tête « une couronne d'argent composée de trente feuilles de chêne et de quinze « glands. Le dieu tient à la main gauche une haste d'argent, à la droite un « globe en argent surmonté d'une Victoire qui porte une palme de vingt « feuilles et une couronne de quarante feuilles ». Dans les inventaires de ce genre, on ne se lassait pas de répéter les mots et de compter jusqu'aux moindres détails, quand il s'agissait de métaux précieux. Les registres du Parthénon parlent également des pétales d'or de la couronne de la Victoire.





Un revers plus curieux encore est celui du médaillon suivant, où Jupiter *Conservateur,* de taille colossale, protége de son manteau et de son foudre l'empereur, qui fait le geste d'un suppliant. Le même motif, avec la légende CONSERVATORI PATRIS PATRIAE, figure déjà sur un Grand Bronze de Trajan; mais je crois qu'il remonte plus haut, jusqu'au règne des Flaviens. Lors de la prise du Capitole par l'armée de Vitellius, le jeune Domitien avait été sauvé miraculeusement. Après s'être caché chez le gardien du temple, il était parvenu à se mêler aux enfants qui assistaient les prêtres dans les sacrifices et qu'on laissait passer sans contrôle. Puis, arrivé au bas du mont Capitolin, il avait trouvé asile chez un client de sa famille. En souvenir de cette journée, il éleva, sur l'emplacement même de la

[1] Frœhner, *Sculpture antique du Louvre,* t. I, 59.

maison du gardien, un sanctuaire consacré à Jupiter Conservateur, avec un autel dont les bas-reliefs retraçaient les différentes phases de son évasion. Et plus tard, devenu empereur, après la construction du grand temple de Jupiter *Custos*, il y fit placer un groupe qui représentait le dieu enveloppant dans les plis de son manteau le prince qu'il protégeait [1]. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le médaillon d'Hadrien pour se convaincre qu'il doit être une copie de ce groupe.

La pièce suivante porte, au milieu d'une couronne de chêne, l'inscription IOVI OPTIMO MAXIMO S*enatus* P*opulus* Q*ue* R*omanus*. On se demande dans quel but elle a été frappée. Etait-ce pour perpétuer le souvenir d'une couronne d'or suspendue au Capitole ? ou le médaillon devait-il servir d'of-





frande ? Les dieux recevaient volontiers des dons de ce genre; ils ne dédaignaient pas la monnaie de cuivre que les fidèles déposaient au sanctuaire. En comparant les médailles analogues, je suis tenté de me ranger à l'hypothèse d'une offrande (*stips*), et pour ne pas la laisser absolument sans appui, je citerai un fait qui nous a été raconté par Tacite. Le jour où l'on posait la première pierre du temple capitolin, le peuple, accouru de toutes parts, jetait des monnaies d'or et d'argent dans les substructions; on apportait jusqu'à des morceaux de métal brut, tels qu'ils sortaient des mines, et qui n'avaient jamais passé par le creuset du fondeur. Je sais bien que ce récit ne s'adapte pas de très-près à ce que je voudrais prouver; mais on ne prend pas toujours l'antiquité à sa souche; et bien souvent il faut se contenter d'une feuille fanée ou d'un rameau desséché.

[1] C'est ainsi que je comprends la phrase de Tacite (*Histoires*, III, 74) *: seque in sinu dei sacravit.*

Dans les créations artistiques de la fin du Ier siècle, il y a déjà une diminution sensible du goût. Si l'on étudie à ce point de vue les différents types que nous aurons à examiner, nul doute que la figure d'Apollon, qui fait l'ornement du médaillon suivant, n'appartienne pas à cette époque de décadence. C'est de l'art grec dans toute son incomparable beauté. Au cen-





tre, le dieu, portant son manteau sur l'épaule et tenant un arc et une branche de laurier à sa droite, une table avec un vase; du côté opposé, au pied d'un vieux laurier dépouillé de sa verdure, un petit autel et une estrade surmontée d'un trépied.



Apollon n'a pas ici son attribut de prédilection, la lyre; il paraît en sa qualité de dieu sanitaire. Le rameau qu'il agite de la main droite est l'aspersoir qui sert à chasser la peste et à guérir les maladies; le vase placé sur la table sacrée contient l'eau lustrale. Ce n'est pas chose facile de reconstituer les faits qui ont donné naissance aux médaillons et déterminé le choix des revers (on y réussit rarement); mais je crois que celui-ci a été frappé pendant les quatre dernières années d'Hadrien, alors que l'empereur souffrait, presque sans intermittence, du mal qui devait l'emporter.

Nous pouvons glisser plus rapidement sur d'autres sujets qui s'expliquent d'eux-mêmes.

Apollon assis sur un rocher et jouant de la lyre en présence de trois Muses, est un petit tableau vivant, d'une conception toute poétique. Les

Muses écoutent leur maître avec admiration. L'une d'elles, Polymnie, s'appuie immobile sur une colonne. Peut-être que la médaille se rattache aux jeux Apollinaires, célébrés depuis la seconde guerre punique, et pendant huit jours consécutifs, du 6 au 13 juillet de chaque année.

Après son frère, c'est Diane lucifère qui réclame un instant notre attention.





Armée de deux flambeaux, le croissant au front, elle traverse les ténèbres qu'elle illumine. Sa longue tunique et son manteau flottant au gré du vent font deviner la rapidité de sa course. Cette figure est la reproduction d'une sculpture grecque fort ancienne, contemporaine ou même un peu antérieure à Phidias. Mieux que tous les types analogues, elle peut nous donner





une idée de la statue d'Artémis *Soteira* que Strongylion avait fondue pour le temple de Mégare.

D'un intérêt plus grand encore et d'une véritable importance pour l'histoire de la sculpture antique est le médaillon dont j'ai fait reproduire trois variantes. Les numismatistes en ont donné des explications peu acceptables. Entre la façade d'un temple et un arbre sacré, on voit un dieu, à la démarche majestueuse, se diriger solennellement vers un autel allumé. De

la main droite il traîne un bélier après lui, de l'autre il tient tantôt une houlette, tantôt un coutelas recourbé; son manteau est replié sur le bras gauche. Au pied de l'autel, on aperçoit un coq [1].



Le dieu est sans contredit un Hermès de l'ancien style. Sa barbe pointue, taillée en forme de coin, son diadème, l'ajustement de sa draperie, le bélier et le coq qui lui sont consacrés : tout le prouve jusqu'à l'évidence. Ce revers a donc été copié sur un bas-relief archaïque, et avec un sentiment, une entente de cet art qui fait le plus grand honneur aux artistes de l'époque d'Hadrien. Le sujet rappelle ceux du Puteal de Corinthe et du vase de Sosibios au Louvre [2], où les figures d'Hermès et d'Artémis ne sont aussi que des imitations de types beaucoup plus anciens, et où la victime, un daim, met le même empressement à suivre le sacrificateur.

Il ne nous reste malheureusement aucune donnée positive sur l'original dont le graveur s'est inspiré. L'ordonnance du groupe, la forte musculature du corps d'Hermès, la façon cruelle dont il force le bélier à s'acheminer vers l'autel, la disposition de la draperie avec ses pans triangulaires, la forme





du couteau, celle de la colonne du sanctuaire, sont autant d'indices d'un

[1] Il faut faire attention aux exemplaires retouchés. La houlette et le petit quadrupède substitué au coq n'ont pour moi que très-peu de vraisemblance.

[2] Froehner, *Sculpture antique du Louvre*, t. I, 50-52.

art encore primitif, mais déjà parvenu à sa plus haute puissance. Il n'attend que le génie de Phidias et de ses contemporains pour atteindre la perfection.

Passons vite devant une Vesta assise qui porte le Palladium sauvé de l'incendie de Troie. Il faut savoir choisir ses points d'arrêt. Notre classifi-



cation nous conduit directement à un médaillon du Musée britannique, encore pourvu de son cercle de bronze qui fait ressortir le sujet : Escu-



lape. Plus bas, cette femme assise sur un siége de marbre et à peine couverte d'une draperie diaphane ne saurait être une Hygiée, comme on l'a cru jusqu'à présent. Elle a le bras droit appuyé sur une corne d'abondance, et à ses côtés on voit un grand serpent enroulé. Pour la déesse de la santé, la corne d'abondance serait un symbole inusité dont je ne connais pas d'exemple. C'est la *Sécurité*, la même qui figure sur un médaillon de Faustine mère avec la légende SECVRITAS.

Cybèle sur un char traîné par quatre lions fait allusion aux jeux Mégalésiens célébrés du 4 au 10 avril. La déesse, drapée et voilée, porte un tambourin à la main. On rencontre ce sujet sur un des deniers de Marcus Volteius qui symbolisent les cinq grandes fêtes populaires de Rome; de



même sur les pièces d'or des préteurs Cestius et Norbanus. Il servira dans la suite pour les revers d'un grand nombre de monnaies émises au nom des impératrices.

J'attribue à l'an 135 deux autres médaillons, dont le premier, reproduit par





Antonin, compte parmi les plus ravissantes créations de l'art grec. Il représente la Victoire armée d'un fouet et traversant les airs dans un bige lancé à toute vitesse. Hadrien ayant cherché et trouvé sa gloire dans les œuvres de paix plutôt que dans les expéditions guerrières, cette Victoire doit se rapporter à la révolte des Juifs provoquée par la fondation de la colonie d'*Aelia Capitolina*. Mon hypothèse se change en certitude lorsqu'on examine le médaillon portant la légende FELIX ROMA. A côté d'un trophée, on

y voit Rome assise sur un amas de boucliers. La déesse, en costume d'Amazone, appuie le bras gauche sur son glaive, et derrière elle, une Victoire ailée lui présente un bouclier sur lequel elle va inscrire le nom des vaincus. Or, le casque à double aigrette que l'on distingue parmi les armes prises sur l'ennemi a exactement la même forme que celui qui figure sur les petites





monnaies de cuivre d'Hérode Archélaüs [1]. Les numismatistes n'ont pas encore fait ce rapprochement; mais il s'impose, il est irrécusable, et je ne pense pas que mon argumentation puisse être contestée avec quelque chance de succès. On sait que les fabriques d'armes de la Palestine jouissaient d'une grande célébrité.

Un médaillon unique et inédit [2] qui m'a été communiqué par M. Hoffmann, représente le Bonus Eventus (BONO EVENTVI [3]) sacrifiant sur un autel. Le Génie apparaît sous les traits d'un adolescent nu, portant d'une main deux épis et deux pavots, de l'autre une patère remplie de vin; il offre une libation aux divinités protectrices des champs et

[1] Il y a sur les monnaies juives deux sortes de casques : 1° celui à double rebord et à jugulaires, sur les pièces d'Hérode-le-Grand (Madden, p. 83, qui appelle cela : ***a vessel with a bell-shaped cover and stand;*** voilà ce que c'est que de vouloir être trop savant); 2° le casque macédonien à deux aigrettes (Madden, p. 85. 94. 220 et, vu de profil, p. 91).

[2] Avers : Buste lauré de l'empereur à droite. HADRIANVS AVG COS III P P.

[3] Sur les monuments épigraphiques, le mot *Eventus* suit tantôt la 4e déclinaison, tantôt la 2e (comme *Ianus*), détail qu'on chercherait en vain dans les dictionnaires. Il est vrai qu'une monnaie d'Ephèse (Mionnet, III, 125) appelle le Bonus Eventus : τὸ ἀγαθὸν, et que la religion romaine connaissait plusieurs divinités neutres: *Fascinum* (à côté de *Fascinus*), *Fatum* (à côté de *Fatus, Fata*), *numen*, *Pantheum;* mais les formes *Boni Eventi*, *Bono Evento* appartiennent bien plutôt au substantif masculin.

des vignobles. Depuis longtemps, ce sujet est familier aux antiquaires. Sur un denier de la République, on voit la tête diadémée du Bonus Eventus; une série de médailles, allant de l'avénement de Galba jusqu'à Gallien, le représente dans la même pose et avec les mêmes attributs qu'il a ici; elles y ajoutent quelquefois une corne d'abondance ou se permettent d'autres variantes qu'il serait inutile de relever. De la nature de ces symboles, il ressort que le Bonus Eventus personnifiait, dans l'origine, la bonne récolte; mais bientôt son pouvoir s'étendit plus loin. A la veille d'une entreprise périlleuse, il avait pour mission d'en assurer le succès, et dans les temps critiques on lui recommandait spécialement la conservation de l'empereur et de l'armée.

Le type de cette divinité a été emprunté à l'art grec. D'après Pline, on voyait à Rome deux statues du Bonus Eventus. L'une, un bronze d'Euphranor, de l'époque de Philippe de Macédoine, s'élevait au pied du Capitole. La description que nous en avons (*simulacrum Boni Eventus, dextra pateram, sinistra spicam ac papavera tenens*) s'accorde à tel point avec le revers de notre médaillon, qu'on n'a plus à se demander où le graveur a cherché son modèle. L'autre faisait pendant à une statue de la Bonne Fortune; elle était l'œuvre de Praxitèle et ornait la plate-forme du mont Capitolin.

Il est temps d'aborder un sujet plus important et qui va nous apprendre quelques détails nouveaux.

Le Génie du Peuple romain est un des types monétaires les plus fréquents; il se maintient, avec des alternatives de faveur, pendant quatre siècles, et ne disparaît sous Constantin Ier qu'après avoir régné en maître souverain. Sur deux deniers de la République, la tête du Génie, barbue et diadémée, est accompagnée d'un sceptre. C'est la même qui a été reproduite sur les deniers frappés après la mort de Néron; mais les monnaies de cet empereur avaient déjà mis en vogue un type différent, car le Génie d'Auguste y apparaît sous les traits d'un jeune homme (il a l'âge du prince), debout devant un autel et tenant une corne d'abondance et une patère. Sous la dynastie des Flaviens, ce type rajeuni prévalut définitivement sur l'autre.

Notre médaillon porte à l'exergue les mots VOTA SVSCEPTA; il nous

initie à la Cérémonie des Vœux (*votorum nuncupatio*) que le sénat et le peuple romain prononçaient tous les ans, le 3 janvier, pour le salut de l'empereur. Le Peuple est représenté par son Génie. Le vieillard qui se trouve en face de lui est la personnification du Sénat; il porte un sceptre sur l'épaule, en même temps qu'il étend la main droite comme s'il parlait. Une légende circulaire : SENATVS POPVLVSQVE ROM[ANVS] nous mettrait d'ailleurs sur la voie, si nous n'y étions déjà.

J'ai publié un sujet analogue [1] qui décore un fragment de vase en terre cuite trouvé à Orange vers 1867. Un décurion de Lyon, nu-tête et revêtu de la toge, vient y faire une offrande au Génie de la colonie, en prononçant la formule sacramentelle FELICITER. Le petit bâton qu'il tient à la main gauche pourrait bien être un des insignes de sa charge.





Quant au sénat de Rome, nous ne connaissons que très-imparfaitement les attributs auxquels il avait droit. La chaussure rouge et la toge bordée de pourpre, mais sans manteau [2], sont incontestées; on peut en ajouter d'autres avec la conviction de ne pas dépasser la mesure. Dans son récit du sac de Rome par les Gaulois, Tite-Live raconte qu'un des sénateurs frappa de son sceptre d'ivoire (*scipio eburneus*) l'ennemi qui lui touchait la barbe. Ce sceptre, surmonté d'une boule, figure sur le médaillon d'Hadrien; on le retrouve sur certaines monnaies d'Antonin-le-Pieux [3], où il est quelquefois

[1] *Musées de France*, pl. XV, 2.
[2] Dans Spartien (*vita Hadriani*, ch. III, 5) les mots *a togatis* sont corrompus. Je lis: hodieque imperatores sine pænulis, *at togati* videntur.
[3] Cohen, t. II, n. 151. 603-606.

couronné d'un aigle et où la légende GENIO SENATVS dissipe le dernier doute sur la justesse de mon attribution.

Je vais plus loin. Cassius-Dion parle d'un songe singulier que Trajan aurait eu avant son élévation au rang de césar[1]. Un vieillard lui apparut, vêtu d'une tunique et d'une toge à bordure de pourpre, le front ceint d'une couronne, « ainsi que les peintres représentent le Sénat », et lui fit avec son anneau sigillaire deux empreintes sur le cou. Bien que ce soit un rêve et que l'historien ne mentionne pas le sceptre, il me semble difficile de refuser à ce passage son degré d'autorité. La couronne de feuilles et la bague auront également fait partie des insignes sénatoriaux. Mais si je





revendique ces emblèmes pour la grande assemblée politique de Rome, je ne veux pas dire qu'on les ait portés habituellement.

La Monnaie impériale (MONETA AVGVSTI) nous occupera bien assez dans la suite pour motiver ici une interprétation. Il en est de même de la louve allaitant les jumeaux, et qui inaugure (p. 39) la série des sujets empruntés à la légende nationale.

Les sujets relatifs à la vie privée des empereurs sont plus rares, ce qui s'explique d'ailleurs par le caractère officiel de la monnaie. Aussi le petit nombre qui nous en reste est-il loin de satisfaire à notre exigeante curiosité; il nous permet néanmoins de contrôler quelques passages des biographes

[1] L. LXVIII, 5 : ἐδόκει ἄνδρα πρεσβύτην ἐν ἱματίῳ καὶ ἐσθῆτι περιπορφύρῳ, ἔτι δὲ καὶ στεφάνῳ ἐστολισμένον (οἷά που καὶ τὴν γερουσίαν γράφουσι) δακτυλίῳ τινὶ σφραγῖδα αὐτῷ.... ἐπιβεβληκέναι. Ce passage a échappé à M. Mommsen, qui a coordonné et discuté tout récemment, avec sa sagacité habituelle et une prodigieuse érudition, les matériaux de cette question difficile (*Römisches Staatsrecht*, 2e édition, t. I, 392-414).

anciens, de les confirmer surtout, et cela a bien son prix lorsqu'il s'agit d'un monde disparu depuis tant de siècles.





Hadrien aimait passionnément la chasse; on raconte qu'un jour il tua d'un





seul coup de lance un énorme sanglier. Une ville nouvelle qu'il fit bâtir en





Mysie reçut le nom d'Hadrianouthérae (*les Chasses d'Hadrien*), parce qu'il y avait tué une ourse. Nous possédons l'épitaphe du cheval qu'il montait dans ces exercices périlleux où, plus d'une fois, il exposa sa vie. Le cheval s'appelait Borysthènes, le Dniepr, comme la rivière qui traversait le pays des Alains où il était né.

Je crois être agréable à mes lecteurs en donnant ici le texte de cette inscription funéraire, d'autant plus précieuse qu'elle paraît avoir été composée par l'empereur. Les vers sont jolis, corrects de forme et d'une tournure élégante, quoique un peu recherchée et de construction pénible[1].

Borysthenes Alanus,	Borysthènes, de race alaine,
Cæsareus veredus,	cheval de chasse de l'empereur,
per æquor et paludes	traversait au vol
et tumulos etruscos	les plaines, les marais
volare qui solebat,	et les coteaux de l'Etrurie,
pannonicos nec ullus	et quand il poursuivait
apros [prope] insequentem	les sangliers pannoniens,
dente aper albicanti	aucun ne pouvait le blesser
ausus fuit nocere,	avec ses défenses blanches,
vel extimam saliva	ni mouiller de son écume
sparsit ab ore caudam,	(comme cela arrive souvent)
ut solet evenire;	même le bout de sa crinière.
sed integer iuventa,	Dans la force de l'âge,
inviolatus artus,	ayant tous ses membres intacts,
die sua peremptus,	il mourut à son heure.
hoc situs est in agro.	C'est dans ce champ qu'il repose.

On le voit, le cheval a eu cet avantage sur son cavalier de se tirer sain et sauf de toutes ses rencontres avec les animaux féroces. Le poète n'en aurait pu dire autant de lui-même, car à une de ses chasses il fit une chute si grave qu'il eut la clavicule et la jambe brisées; peu s'en fallut qu'il ne restât boiteux.

Nos deux médaillons représentent l'empereur perçant de sa haste le sanglier dont parle son biographe. Hadrien est nu-tête, comme c'était son habi-

[1] A plusieurs endroits, le texte latin est corrompu et n'a pas encore été compris dans toutes ses parties. J'ai suivi la copie de Pithou d'aussi près que possible, de sorte que mes corrections ne portent que sur le 7e vers, où j'ai ajouté *prope*, et sur le 10e, où le premier éditeur a écrit *salivam*. On dirait que le schéma métrique est le suivant :

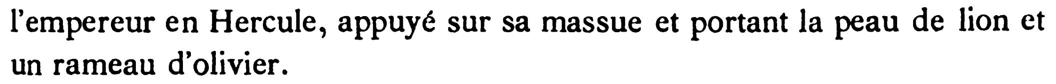
⏓ –́ ⏑ –́ | ⏑ –́ ⏓
–́ ⏑ ⏑ –́ | ⏑ –́ ⏓

mais si l'on intercalait le 12e vers entre le 9e et le 10e, il en résulterait une assonance fâcheuse.

tude, vêtu d'une tunique courte et d'un manteau, et chaussé de cothurnes de chasse. Le coursier qu'il monte est probablement son fidèle Borysthènes dont nous venons de lire l'épitaphe. Sur un Grand Bronze du cabinet de Londres, portant la légende VIRTVTI AVGVSTI, le sanglier est remplacé par un lion, et ce revers fait également allusion à un événement historique, car, pendant son séjour en Égypte, Hadrien réussit à tuer un lion mauritanien qui avait été longtemps la terreur des environs d'Alexandrie.

Après la chasse au lion, la chasse au sanglier était considérée comme un des plus nobles divertissements; elle rappelait aux anciens les temps héroïques, la chasse de Calydon et tant d'autres, dont les empereurs ne craignaient pas le contraste. Au siècle dernier, on a trouvé, en Angleterre, une inscription romaine en l'honneur d'un officier qui avait capturé un sanglier de taille extraordinaire et qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait pu prendre. Cet officier commandait un détachement de cavalerie gauloise.

C'est également à la vie privée d'Hadrien que j'aimerais rattacher un médaillon du Musée britannique qui représente, non pas Hercule, mais l'empereur en Hercule, appuyé sur sa massue et portant la peau de lion et un rameau d'olivier.



Hadrien avait employé la moitié de son règne à visiter les diverses provinces de l'Empire; comme Hercule, il avait parcouru le monde entier. Dans leur ardeur à tout rapporter à quelque grande figure de l'époque héroïque, les anciens assimilèrent le voyage de Germanicus à la mission de Triptolème, et cependant ce voyage n'était qu'une promenade, comparé aux interminables pérégrinations d'Hadrien. Il semblait donc naturel de chercher pour celui-ci un modèle plus approprié, un marcheur à longue haleine, et notre médaillon prouve qu'on savait le choisir. Peut-être y a-t-il même dans cette apothéose une secrète allusion à la mort d'Antinoüs, le favori de l'empereur, qui s'était noyé dans le Nil; comme Hylas, le favori d'Hercule, avait été ravi par les Nymphes. C'est une idée que je donne pour ce qu'elle vaut, car en mesurant la portée des représentations de ce genre, il y a toujours danger à forcer la note.

Je ne voudrais pas multiplier les sujets qui n'ajoutent pas grand'chose à notre connaissance de la vie antique, mais comment ne pas faire exception pour cette pièce du même musée, où Hadrien, en habit militaire et armé d'une lance, est debout entre cinq étendards? Les aigles et les autres enseignes des légions étaient des objets de culte; aussi l'empereur fait-il le geste de l'adoration. On sait que l'image du prince avait sa place marquée dans l'édicule de chaque camp, et que son nom était inscrit sur les étendards. Quant aux monnaies, rien de plus commun sur les pièces d'argent frappées en Asie que les enseignes légionnaires. Un médaillon de Géta avec la légende CONCORDIA MILITVM reproduit fidèlement le type que nous avons sous les yeux, et les symboles (deux mains, une Victoire, l'aigle, la couronne) s'y suivent dans le même ordre.



J'ai réservé pour la fin un médaillon célèbre, celui qui a pour type du revers la légende: S*enatus* P*opulus* Q*ue* R*omanus* A*nnum* N*ovum* F*austum* F*elicem* [1] HADRIANO AVG*usto* P*atri* P*atriæ*, inscrite dans une couronne de laurier. L'usage de fêter le nouvel an ne doit pas remonter à une





très-haute antiquité; en dehors des Celtes et des tribus latines, on ne le retrouve chez aucun autre peuple indo-européen. Ce jour-là, les Druides cueillaient dans leurs forêts le gui sacré; à Rome, on coupait des branches de laurier, que l'on considérait comme un préservatif puissant contre les maladies et les sortiléges. Plus tard, nous voyons des cadeaux symboliques

[1] Le verbe à suppléer se lit dans Pline XXVIII, 22: Primum anni incipientis diem lætis precationibus invicem *faustum ominamur*.

(*strenae kalendariae*) s'ajouter aux vœux de bonne santé, car les Romains aiment à mettre partout une pensée religieuse. Le cadeau le mieux vu était une pièce de monnaie, impliquant le souhait que celui qui la recevait ne manquerait jamais d'argent. On s'offrait de préférence un de ces grands As coulés, du temps des décemvirs, au type de la double tête de Janus et de la proue de vaisseau. La double tête était comme une personnification du jour de l'an, et puis, en choisissant une monnaie ancienne qui n'avait plus cours, on restait uni avec le passé, on ne faisait que continuer une tradition séculaire.

L'empereur reçut naturellement beaucoup d'étrennes et les rendit au quadruple. Pour épargner cette dépense à lui et aux autres, Tibère s'arrangea souvent de façon à passer le jour de l'an à la campagne; mais Auguste et Caligula, même absents de Rome; ne purent empêcher le sénat et les corps constitués de monter au Capitole pour y déposer leurs hommages devant la chaise impériale. La couronne de laurier qui figure sur notre médaille n'est pas un simple motif d'ornementation; au 1er janvier, on remplaçait les lauriers de l'an passé par des couronnes fraîches, comme nous renouvelons nos vieilles branches de buis le dimanche des Rameaux.

Il ne serait pas impossible que ce même médaillon, frappé en or, eût été offert à Hadrien pour ses étrennes. Dans quelle année, on l'ignore [1]; mais nous rencontrerons bientôt le même sujet dans la numismatique d'Antonin-le-Pieux.

[1] Très-certainement à un 1er janvier, et non à l'anniversaire de son avénement au trône. *Annus novus* ne se dit que du premier jour de l'année civile.

AELIUS CÉSAR

136 — 1er Janvier 138

Deux médaillons de Lucius Aelius suffisent pour rappeler son court passage au pouvoir. Il faut que son élévation au rang de César ait eu lieu dans les derniers jours de l'année 136, car toutes ses médailles, sans exception, portent la date de 137.

Les revers de ces pièces se renferment dans un cercle d'idées fort étroit et n'évitent pas la monotonie. Leur sujet principal est l'union qui existait entre l'empereur et son fils adoptif; elle s'y manifeste par les figures de la Concorde et de la Piété. J'ai choisi, entre plusieurs, le type le plus remarquable. Du reste, le groupe des deux princes se donnant la main en présence de CONCORDIA, se retrouve sur un médaillon d'Hadrien contemporain du nôtre.

Nous avons déjà vu que l'approvisionnement de Rome rentrait, depuis Auguste, dans les attributions de l'empereur et, par conséquent, dans celles du césar. Un Grand Bronze, serti dans une bordure de cuivre, prouve qu'en effet Lucius Aelius ne se montra pas inférieur à sa tâche, car on l'y voit recevant des mains de Cérès une poignée d'épis. La

déesse a la tête voilée et porte un grand flambeau allumé. Un serpent, son animal favori, rampe à côté de son siége. Avouons-le, il n'y a pas



beaucoup de sujets plus prosaïques que l'alimentation d'une ville ; mais les anciens, avec leur talent de tout transfigurer et de tout élever à leur hauteur, en ont fait une œuvre d'art qui donne la mesure de leur génie.

ANTONIN

10 Juillet 138 — 7 Mars 161

En parcourant les médaillons d'Antonin-le-Pieux, on reçoit le plus au vif, et comme si nous étions ses contemporains, l'impression du caractère paisible de son règne. Rien, en effet, n'est plus propre à retracer fidèlement la physionomie d'une époque que les monnaies ; l'histoire s'y lit dans sa meilleure forme. En suivant, dans la mesure du possible, l'ordre chronologique, nous verrons les événements de chaque année se dessiner et reprendre corps, tantôt dans leur variété, souvent dans leur uniformité. On ne saurait les aborder par un côté plus curieux.

Les médaillons appartenant au deuxième consulat d'Antonin, c'est-à-dire à l'année 139, ont droit à toute notre attention. Je pense, mais il n'y a pas de certitude à cet égard, qu'une pièce frappée à l'occasion du jour de l'an remonte à cette date. Le type est une imitation de celui d'Hadrien (p. 42) que nous venons d'interpréter ; de plus, il existe un Moyen Bronze unique, au même type, quoique avec des légendes différentes et notamment sans le nom propre de *Pius* au revers [1]. Quant au titre d'*optimus maximusque*

[1] De ma collection. Catalogue de Moustier n° 1396 (pl. III).

princeps — ces mots sont intraduisibles — il a été emprunté à ceux de Jupiter Capitolin et porté successivement par tous les empereurs depuis Trajan (114) jusqu'à Marc-Aurèle et Vérus. On ne le retrouve aussi complet que sur les inscriptions de Caracalla et de Constantin-le-Grand; encore, ce dernier ne paraît-il l'avoir obtenu qu'après sa mort. Mais un





grand nombre d'empereurs s'appellent tantôt *optimus*, tantôt *maximus*; ce qui prouve qu'en dépit de l'abondance des titres honorifiques que l'on conférait aux princes, la flatterie avait des limites qu'elle ne franchissait pas sans motif sérieux.

Le revers de notre médaillon a été reproduit sur un Moyen Bronze de Sévère-Alexandre.





Deux autres pièces, dont le sujet relève de l'art grec, se rapportent aux réjouissances publiques, à la fête des Vendanges.

Dans un char attelé d'une panthère femelle et d'un Pan, on voit Ariane suspendue au bras de Bacchus qui porte un thyrse sur l'épaule. Plus loin, les mêmes divinités reparaissent, assises sur un char de construction différente et traîné par une chèvre et une panthère. Bacchus tient son thyrse en

guise de sceptre ; mais Ariane est vêtue d'une tunique talaire, ce qui convient mieux à une déesse romaine. Elle joue de la lyre, tandis qu'un Amour, à cheval sur la chèvre, joue de la double flûte. C'est une abréviation des pompes bachiques que les antiquaires connaissent à merveille, mais présentée sous une forme nouvelle et originale. Le biographe d'An-





tonin nous apprend que ce prince aimait à assister aux vendanges en simple particulier et au milieu de ses amis.

J'ai classé ici le médaillon avec la statue équestre de l'empereur, parce que l'exemplaire du Musée britannique porte à l'exergue la date du deuxième





consulat. Cette statue lui aura été votée à l'occasion de son avénement, car elle le montre en sa qualité d'*imperator*, revêtu d'un manteau de guerre qui n'est autre que la pourpre impériale. Le geste de la main droite n'est pas encore expliqué d'une manière satisfaisante ; on dirait que le cavalier harangue ses troupes.

En passant aux pièces du 3[e] consulat (140-144), je ferai remarquer le

changement qui s'est opéré dans le choix des noms propres d'Antonin. Jusque-là, l'empereur avait eu huit noms différents, deux prénoms et cinq surnoms : IMP*erator* T*itus* AEL*ius* CAES*ar* HADR*ianus* ANTONINVS AVG*ustus* PIVS. Contrairement à la règle, il avait gardé son nom de famille, et sur les rares pièces où les mots *Titus Aelius* manquent, le surnom d'*Hadrianus*, qui lui venait aussi de son père adoptif, reste immuable. Mais déjà vers la fin du 2ᵉ consulat, ce système, qui était d'ailleurs dans les goûts de l'époque, fait place au système opposé, presque défectueux, et l'on ne conserve de toute cette série que les trois derniers éléments : ***Antoninus Augustus Pius***, en supprimant même le prénom d'*Imperator*. Il est vrai que plus tard, après un long intervalle, on retombera dans la superfétation,





mais sans y insister. Les motifs de ces variations ne sont pas connus ; ce serait les déprécier d'avance que de vouloir les chercher dans un simple caprice.

Voici maintenant les médaillons des années 140 à 144.

Je placerai en tête des sujets mythologiques les divinités du Capitole que nous avons déjà rencontrées sur les médaillons de Trajan et d'Hadrien (p. 21. 26). Ce groupe n'a rien de commun avec les statues du sanctuaire ; il est copié d'après le grand bas-relief qui décorait le fronton du temple capitolin. Le sculpteur n'a pas voulu subordonner les déesses au maître de l'Olympe. Il les a mises sur la même ligne, dans une parfaite égalité de proportions et de poses, et c'est à peine si Minerve s'affranchit de cette contrainte solennelle en portant la main à son casque.

Les sujets suivants n'exigent aucun effort pour être compris et mis à leur

rang. C'est d'abord Jupiter jeune, sans draperie, armé du foudre et appuyé sur un sceptre royal. Puis, c'est le même dieu, d'un âge plus avancé




et avec l'aigle à ses pieds. Debout entre un autel et un chêne séculaire, il




tient à la main droite le globe terrestre, surmonté d'une Victoire dont nous




verrons bientôt la signification. Ce type a été reproduit sur un médaillon de l'an 159.

Une Diane de l'ancien style grec, vêtue d'une tunique transparente, conduit un daim, son animal favori. D'une main, la déesse porte son arc, de

l'autre, elle prend le daim par l'une des cornes et l'oblige à retourner la tête vers sa maîtresse. La Diane Lucifère que nous avons déjà vue sur un médaillon d'Hadrien (p. 31), apparaît ensuite sous une nouvelle forme. Armée d'un long flambeau, elle parcourt à cheval les régions célestes. On la retrouvera (p. 71), assise sur une chimère, sur les pièces du 3e consulat.





Un motif intéressant est celui de Vulcain forgeant un casque à aigrette que Minerve lui a commandé. Je me rappelle d'avoir vu la même scène sur une monnaie de bronze frappée à Magnésie du Méandre.

Après les Grands Dieux, nous voilà arrivés aux divinités du second ordre.





Jetons un coup d'œil sur le Tibre (p. 52), couché près de son urne renversée, d'où l'eau s'épanche en flots. Le Fleuve porte au bras gauche un roseau cueilli sur les bords de son royaume ; sa main droite touche à un vaisseau qu'il protége ; il a presque la même attitude sur les deux médaillons qui représentent l'arrivée du serpent d'Esculape à Rome.

L'an 291 avant notre ère, la Ville éternelle était ravagée par la peste. On consulta les livres sibyllins et l'on reconnut que le seul moyen de mettre

un terme au fléau était de faire venir d'Épidaure le dieu de la santé. Une ambassade se rendit en Grèce et obtint sans difficulté la permission d'emmener le serpent sacré. Les incidents du voyage ont été racontés par Valère Maxime avec trop de charme pour que je me refuse le plaisir de traduire son récit.

« Le serpent d'Esculape, dit-il, se montrait rarement et toujours à l'ap-
« proche d'un événement heureux. Dès que son voyage fut décidé, il quitta
« le temple, situé à une distance de cinq lieues de la ville, pour aller de son
« propre gré à Épidaure, où il visita les carrefours les plus fréquentés. L'œil
« plein de douceur, il s'offrit pendant trois jours à la pieuse admiration de
« la foule, puis se dirigea par bonds vers la trirème romaine, comme s'il





« était pressé de chercher une résidence plus glorieuse. Monté à bord du
« navire, en présence des matelots effrayés, il gagna la cabine de Quintus
« Ogulnius, chef de l'ambassade, et y demeura enroulé dans le plus profond
« repos. Les Romains, au comble de leurs vœux, mirent à la voile; une
« heureuse traversée les amena bientôt au port d'Antium.

« Là, le serpent quitta le navire pour s'acheminer vers le temple d'Escu-
« lape, où il s'enroula autour d'un palmier. Il y resta trois jours et prit sa
« nourriture ordinaire. Déjà les ambassadeurs craignaient qu'il ne voulût
« plus rentrer dans la trirème, lorsqu'il y retourna spontanément et se laissa
« conduire à Rome. Mais à peine eut-on abordé les rives du Tibre, qu'il
« se jeta dans le fleuve et gagna à la nage l'île d'Esculape, où un sanctuaire
« lui fut consacré. »

Nos médaillons prennent cette légende au moment où le serpent s'élance dans la rivière. Le tableau est pittoresquement composé ; on dirait une

fresque de Pompéies. A gauche, la trirème passant sous l'arche d'un pont de pierre ; c'est le *Pons Fabricius* (aujourd'hui *di quattro capi*) qui conduisait à l'île et que le graveur, par un singulier anachronisme, reproduit comme s'il avait déjà existé au 5e siècle de Rome. A la poupe on aperçoit le timonnier assis sur son banc. Quant au Tibre, il avance la main pour saluer le





serpent. Les rochers de l'île forment comme une grotte en arrière du dieu ; puis, sur le second plan, se dresse un arbre couvert de feuilles, à côté d'une tour crénelée et de deux édifices dont l'un, probablement le temple d'Esculape, est orné d'un fronton triangulaire. La légende de l'exergue : AESCV-





LAPIVS, se rapporte directement au serpent que les anciens assimilaient au dieu de la santé ; *in quo ipsum numen esse constabat*, dit Tite-Live.

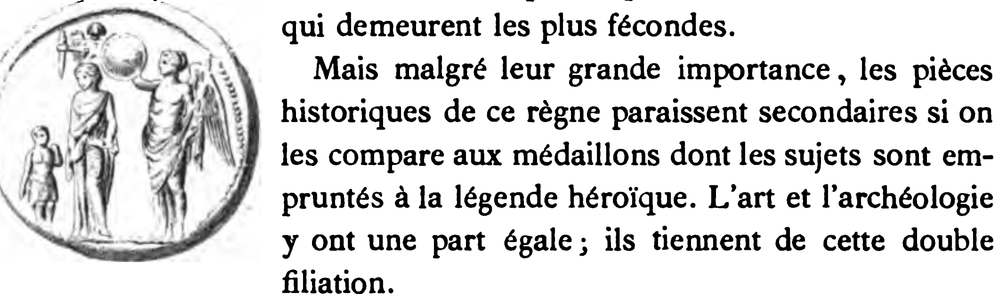
J'ai promis de définir le rôle d'une figurine de la Victoire que Jupiter (p. 50) porte sur la main. En effet, deux médaillons du 3e consulat ont pour type, le premier une Victoire au vol, coiffée de la couronne murale et tenant une ténie; l'autre, une captive avec son enfant, debout au pied d'un trophée, pendant que la Victoire inscrit le nom du peuple vaincu sur un

bouclier circulaire. D'après les historiens, les premières années du règne d'Antonin furent troublées par plusieurs invasions de tribus barbares. L'an 143, le légat Quintus Lollius Urbicus eut à combattre une révolte en Grande-Bretagne, et le succès qu'il remporta sur les *Brigantes* valut à l'empereur un nouveau généralat. A la même époque, le grand mur de défense qui





porte le nom d'Antonin et qui s'étend, au nord d'Édinbourg, jusqu'à l'embouchure du Clyde, fut construit; je ne doute pas que la couronne murale qui forme la coiffure de l'une de nos Victoires ne fasse allusion à cette œuvre de géant. Dans la numismatique, on trouve ainsi du neuf à chaque pas, et les sources les plus explorées sont souvent celles qui demeurent les plus fécondes.



Mais malgré leur grande importance, les pièces historiques de ce règne paraissent secondaires si on les compare aux médaillons dont les sujets sont empruntés à la légende héroïque. L'art et l'archéologie y ont une part égale; ils tiennent de cette double filiation.

J'ai expliqué dans le temps trois bas-reliefs du Louvre qui représentent Prométhée formant les premiers hommes [1]. Le modèle que les sculpteurs de ces bas-reliefs ont imité, a été le prototype d'un de nos médaillons. A gauche, assis sur un rocher, on voit le Titan à l'œuvre, dans le costume d'un simple ouvrier; il vient de terminer une figure de femme à laquelle Minerve ins-

[1] Dans ma *Notice de la Sculpture antique du Louvre,* t. I, p. 443-448.

pire le souffle de la vie en lui posant sur la tête un papillon, symbole de l'âme humaine. Debout sur une base qui remplace la sellette de nos praticiens, la





figure est encore inanimée, car elle a les jambes serrées l'une contre l'autre





et les bras collés au corps. Le serpent de Minerve monte sur l'olivier





contre lequel la déesse est adossée.

« Hercule au jardin des Hespérides » est un des motifs favoris de l'art antique. Sur deux médaillons d'Antonin, le héros cueille les pommes d'or

en présence du dragon qui en est le gardien et qui paraît endormi. Les Hespérides prennent la fuite avec des gestes d'effroi.

Une autre aventure d'Hercule se rattache plus intimement aux origines de Rome.

Après la victoire sur Géryon, le fils de Jupiter arriva sur les bords du Tibre. Il s'y reposa de ses fatigues ; mais pendant son sommeil, un monstre à trois têtes, du nom de Cacus, lui enleva une partie du troupeau et cacha son butin au fond de la caverne qu'il habitait. A son réveil, Hercule s'aperçut du vol ; le mugissement des bœufs lui indiqua l'endroit où les génisses se trouvaient enfermées, et après un combat opiniâtre, Cacus tomba sous les coups de son adversaire.



Cette légende, qui forme la première page de l'histoire romaine, y a laissé des traces profondes. L'escalier, taillé dans le roc, qui conduisait du mont Palatin au Cirque, et que Caligula fit restaurer, s'appelait *Les échelles de Cacus*. Tout près de là, on se montrait le repaire du brigand ; le Forum *boarium* passait pour l'endroit où les bœufs avaient été parqués. Un autel élevé par Hercule à Jupiter *Inventeur*, l'*Ara maxima* et un temple consacrés au vainqueur, la voie triomphale qu'il avait parcourue, étaient autant de souvenirs ineffaçables et qui ont survécu à tous les changements que cette région, la plus fréquentée de Rome, a subis.

Sur notre médaillon, le corps de Cacus est étendu à l'entrée de sa caverne. Armé d'une massue et la peau de lion sur l'épaule, Hercule reçoit les habitants du pays, qui viennent lui marquer leur reconnaissance et dont l'un embrasse la main du héros. C'est probablement le roi Évandre, avec les colons grecs.

Pour n'être pas obligé de reprendre tout à l'heure la même question, je placerai ici quelques médaillons qui s'y rattachent et dont deux sont datés de la 18e puissance tribunicienne (155).

Sur l'un, Hercule jeune, assis de face sur un rocher qu'il a recouvert de la peau de lion, est entouré de trophées. Il appuie son bras droit sur la massue; à la main gauche il tient un objet indistinct. Plus loin, le héros sacrifie devant un temple tétrastyle qui ne saurait être qu'un des sanctuaires qu'il possédait à Rome. Le victimaire, armé d'une hache, vient





d'amener le taureau qu'on va immoler; la victime porte entre les cornes un ornement triangulaire. Toutes ces scènes, on le voit, ont été modernisées par l'artiste, comme si elles se passaient sous le règne d'Antonin. Le dieu se substitue au préteur urbain pour célébrer lui-même le sacrifice qui lui est destiné.





Mais le sujet le plus curieux est celui du repas que le roi Évandre et les siens offrent à leur libérateur. Entre deux ceps de vigne, les convives, au nombre de quatre, sont assis autour d'une table. Hercule, caractérisé par sa massue, occupe le premier plan; le personnage qui se trouve à côté de lui est probablement le roi; les deux autres sont Pinarius et Potitius qui furent chargés de perpétuer dans leurs familles le souvenir de cette journée.

A la gauche du spectateur, un esclave, avec un grand vase à vin, se dispose à remplir les coupes. Derrière lui, on distingue deux vases plus élégants de forme, installés, l'un sur une colonnette, l'autre sur un dé carré; puis, au second plan, un récipient de proportions énormes, placé sur un socle de marbre, domine le groupe et lui communique je ne sais quoi de pittoresque plutôt que de solennel.

On conservait à Rome, dans le sanctuaire d'Hercule, et depuis les temps les plus reculés, non-seulement la massue du héros, mais son vase à boire, cette même coupe gigantesque qu'il avait vidée au repas d'Évandre et dont notre gravure nous retrace la forme. Poissée à l'intérieur, la coupe était en bois, et le jour de la fête de l'autel maxime elle servait aux libations. Ce





serait aller au-delà de mon but que de décrire ici le cérémonial de cette fête; un seul détail nous intéresse plus particulièrement, c'est qu'au repas qui suivait le sacrifice, les convives étaient assis, et non pas couchés comme à l'ordinaire. On fera bien de se rappeler ce vieil usage en jetant les yeux sur le médaillon qui en représente l'institution.

L'empereur Antonin, ce sont ses monnaies qui nous l'apprennent, aimait à revenir aux antiques croyances, à les rafraîchir et à les raffermir. Il éleva au rang de cité libre le bourg de Pallantion en Arcadie, parce que le roi Évandre y était né. L'an 900 (147 de notre ère), il célébra les jeux séculaires en souvenir de la fondation de Rome, et cette date, l'inauguration d'un nouveau siècle, a dû inspirer les graveurs de nos médaillons. Elle donne à leur œuvre une physionomie à part; elle en fait un groupe qui a sa marque distincte et son unité.

Après la visite d'Hercule, c'est surtout l'arrivée d'Énée en Italie qui se confond, en les préparant, avec les origines de la Ville éternelle.

Un des plus beaux médaillons d'Antonin nous fait assister au débarquement des Troyens. Leur vaisseau a jeté l'ancre; Énée et son fils descendent




les premiers sur le rivage et y rencontrent dans sa caverne, à l'ombre d'un chêne vert, la truie que l'oracle leur avait annoncée :

Littoreis ingens inventa sub ilicibus sus
triginta capitum fetus enixa iacebit,
alba, solo recubans, albi circum ubera nati.

Le jeune Iulus, que son père conduit par la main et qui porte une houlette




de berger, est coiffé d'un bonnet asiatique, comme les Troyens qui sont encore à bord du navire. Dans le lointain on aperçoit les murs de Lavinium et deux autels devant un temple.

Un autre médaillon représente l'intérieur de la cité avec son mur d'enceinte surmonté de tourelles. Au-dessus de la grande porte, la truie allai-

tant ses petits ; sur le second plan, la cabane d'Énée que l'on conservait religieusement comme la chaumière de Romulus sur le mont Palatin ; puis, entre deux autels, dont l'un est allumé, l'autre adossé contre une yeuse, on voit Énée portant son vieux père sur ses épaules pour le sauver de l'incendie de Troie. Ce groupe se trouve déjà sur les deniers de César et sur d'innom-





brables pierres gravées ; il s'agit évidemment d'une sculpture, de même que la truie qui décore la porte d'entrée de la ville avait été fondue en bronze. Faut-il le dire ? personne n'a encore constaté ce fait ni songé à rapprocher de l'édifice circulaire, que j'appelle la cabane d'Énée, les vases primitifs en





forme de huttes à toiture conique qui ont été trouvés près d'Albano. C'est peu de chose, il est vrai, mais cela jette un jour inattendu sur les origines de la civilisation.

Je glisse sur les menus détails — le costume d'Énée par exemple qui est celui d'un empereur romain — pour aborder quelques sujets nouveaux, placés sur la limite de la légende et de l'histoire. Voici l'augure Attus Navius, coupant avec son rasoir une énorme pierre devant les yeux du roi Tarquin

l'Ancien. Après lui, c'est Horatius Coclès, arrêtant la marche de l'armée étrusque pour laisser aux siens le temps de rompre le pont. Le *Pons sublicius*, qui réunissait l'île du Tibre à la terre ferme, ne paraît pas avoir suivi une ligne droite; il décrivait vers le milieu un demi-cercle, comme les chemins qui conduisaient à l'entrée de certaines forteresses grecques et qui en rendaient l'approche plus difficile. L'artiste a choisi le moment où Coclès gagne à la nage la rive latine; un soldat ennemi lance son javelot contre lui, tandis qu'un Romain attaque le pont à coups de hache pour en achever la rupture.

Quant au médaillon suivant, le dernier de la série qui remonte au 3e consulat d'Antonin, je ne crois pas que les mots S. P. Q. R. AMPLIATORI





CIVIVM (*à l'amplificateur des citoyens*) puissent se rapporter à l'institution alimentaire que l'empereur avait fondée au profit des jeunes filles pauvres. Il s'agit, sans doute, du droit de citoyen accordé aux habitants de quelques villes de province. Hadrien déjà avait conféré le droit latin à un grand nombre de communes. Une de ses monnaies porte la légende: *Locupletatori orbis terrarum*.

Nous passons au 4e consulat (145-161), pour en suivre les événements, autant que possible, dans leur ordre chronologique.

L'an 148 (11e puissance tribunicienne) est inscrit sur un médaillon[1] dont le revers porte un quadrige triomphal. Le char, orné de palmes, de guirlandes et d'un fronton triangulaire qui lui prête l'aspect d'un petit temple, a sur le devant la légende ROM*a;* la louve allaitant les jumeaux se voit sculptée en bas-relief sur l'une des faces latérales. Une figurine de Rome

[1] Publié par M. Cohen, t. II, pl. XII.

assise, appuyée sur son sceptre, surmonte le fronton, qui est décoré d'une couronne de laurier. Je mets en regard de ce sujet la Victoire immolant





un taureau (*Νίκη βουθυτοῦσα*), qui fait également allusion à quelque succès militaire, car le jour du triomphe, après s'être rendu au Capitole, le général victorieux y sacrifiait des taureaux blancs. Le motif est des plus connus. Une sculpture de la belle époque grecque, peut-être l'œuvre de Micon de Syracuse ou de Ménechme de Sicyone, a été l'original des nombreuses répétitions qui sont venues jusqu'à nous. Pour n'en citer qu'une seule, le groupe du Musée Britannique, un détail intéressant mérite d'être noté : ce marbre provient des ruines de la villa







qu'Antonin-le-Pieux possédait aux environs de Lanuvium. Il y a été découvert, en 1773, par Gavin Hamilton. Les coïncidences de ce genre sont trop

rares pour ne pas fixer notre attention. On les voudrait abondantes pour y puiser à chaque pas.

L'an 149 nous apporte un souvenir de l'amphithéâtre et des spectacles que la munificence de l'empereur procurait au peuple. D'après son biographe, Antonin fit venir de partout des troupeaux d'éléphants, d'hyènes,





de tigres, de rhinocéros, de crocodiles, d'hippopotames. Dans une seule journée, on vit cent lions aux prises avec les bestiaires; un éléphant, parfois cuirassé, figure sur plusieurs Moyens Bronzes de cette même année et porte la même légende : MVNIFICENTIA.



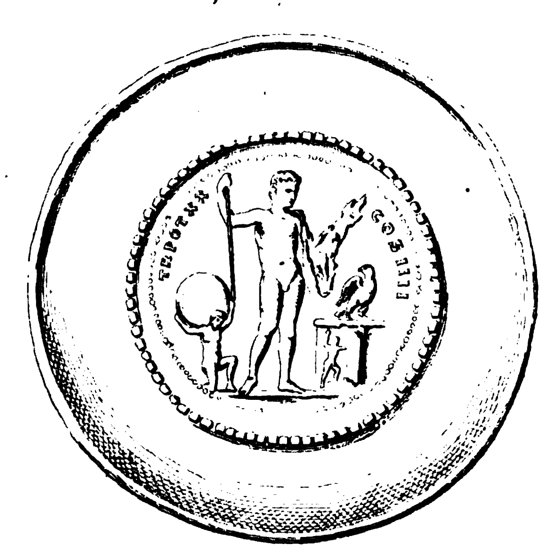


De la 15[e] puissance tribunicienne (152) nous avons les deux médaillons suivants, dont l'un avec les oiseaux consacrés aux divinités du Capitole. L'aigle est mieux traité que sur notre page 26 et tout à fait dans le style grec. Quant à l'objet qui sert de perchoir à la chouette, c'est bien réellement un bouclier [1].

La seconde pièce nous conduit de nouveau dans la forge de Vulcain. A

[1] Sur un exemplaire mieux conservé j'ai distingué l'*umbo* et la bordure.

droite le fourneau et l'enclume placée sur une pierre; à gauche une statue de Minerve Nicéphore qui est l'œuvre du dieu. Coiffé d'un bonnet à large rebord, vêtu de l'*exomis*, son costume ordinaire, Vulcain tient un marteau et une cnémide qu'il a saisie avec les tenailles; il est en train de forger les armes que Thétis lui a demandées pour son fils Achille. Plusieurs pièces de cette armure sont déjà prêtes et encombrent l'atelier. Le casque à visière repose provisoirement sur le fourneau; le bouclier est appuyé contre le piédestal de la statue de Minerve, et sur certains exemplaires on aperçoit une seconde jambière derrière l'enclume [1].



Je ne veux pas m'attarder à décrire le revers d'un médaillon frappé l'an 157; il s'explique de lui-même. Devant un autel, dont les bas-reliefs représentent une scène de la Gigantomachie, on voit le maître de l'Olympe debout, armé du foudre et de l'égide; près de lui, Atlas, succombant sous le poids du globe terrestre qu'il porte sur les épaules. L'autel est surmonté d'un aigle.

Il me tarde de dire mon avis sur un sujet beaucoup plus compliqué et dont les numismatistes n'ont pas réussi jusqu'ici à deviner le sens. Généralement, on croit qu'il représente Antonin donnant la main à la déesse Roma, et que les deux figures qui se trouvent derrière l'empereur sont Cybèle et Attis. Mais cette interprétation n'a rien de fondé. Je tiens, au contraire, pour certain que le personnage principal est Énée [2], suivi de son fils Iulus, qui tient une houlette, son attribut ordinaire; que la femme casquée, armée d'un glaive et assise sur un rocher à l'ombre d'un chêne vert, est l'Italie, telle, ou à peu près telle, que nous la voyons sur les deniers de la Guerre sociale. Quant à la figure voilée, qui porte sur la tête

[1] J'ai sous les yeux l'empreinte d'une de ces variantes prise sur un exemplaire de la collection de M. Hoffmann. Il y manque le fourneau avec le casque.

[2] Il porte une haste à la main. Le graveur n'a pas fait attention à ce détail.

un coffret également recouvert d'un voile, elle ne saurait prêter à la confusion. C'est Vesta, la déesse la plus ancienne de Lavinium; son coffret renferme les Pénates troyens, ces idoles informes qu'il n'était permis à nul mortel de regarder et que les vestales eurent mission, plus tard, de conserver dans leur temple.





Ce médaillon date de l'an 158. Sur un autre, de 159, Vulcain forge le foudre de Jupiter en présence de Minerve, qui est probablement chargée de le remettre à son destinataire. De ce sujet curieux nous passons, sans transition, à une scène de sacrifice semblable à celle que nous avons déjà expli-





quée au règne d'Hadrien. La légende VOT*a* SVSC*epta* DEC*ennalia* III indique que c'est pour la troisième fois que le peuple romain formule des vœux pour le salut de l'empereur, les deux *vota* précédents ayant été limités à une durée de dix ans (139-148; 149-158). La chose est d'ailleurs prouvée par les monnaies d'Antonin qui mentionnent les vœux des années 148 et 149, car elles placent l'accomplissement du second vœu décennal à la

même date (159) que la formulation du troisième. Sur notre médaillon l'empereur officie lui-même, en sa qualité de pontife maxime; autour du trépied on aperçoit un joueur de flûte, un enfant portant l'*œnochoé* et la patère, puis le victimaire qui, vêtu d'un simple tablier (*limus*), assomme le





taureau. Si sur les monnaies à la légende VOTA SOL*uta* le taureau est déjà immolé, il faut attribuer cette variante à un caprice du graveur, qui avait d'ailleurs le droit de prendre la situation au moment qui lui convenait.

Je réunis à dessein trois médaillons dont l'un est encore inexpliqué, mais





qui semblent rentrer dans un seul et même ordre d'idées. Le premier représente Antonin[1], portant un sceptre sur l'épaule, et à la main droite un bouclier. Il est suivi de plusieurs jeunes filles et d'un personnage dont on ne distingue pas bien les contours, mais qui joue de la double flûte. La table placée devant lui est chargée d'une couronne de feuillage.

[1] Sur ma vignette, les traits de l'empereur sont beaucoup trop rajeunis.

Si tout ne me trompe, une pièce de l'ancienne collection Gréau forme le complément de cette scène. On y retrouve le bouclier, mais entre les mains de la Victoire et au haut d'une colonne. Pendant que l'empereur y trace une inscription, la Piété lui pose une couronne sur la tête. Deux jeunes filles, debout au pied de la colonne, marquent par leurs gestes la joie qu'elles éprouvent.





Je suis certain qu'il s'agit d'un fait concernant les *Puellæ Faustinianæ*. Cette institution avait été fondée en souvenir de l'impératrice Faustine mère pour subvenir aux frais d'alimentation des jeunes filles pauvres. La *Pietas* ne manque donc pas d'à-propos, et l'on comprend à la rigueur qu'elle couronne le prince qui a rempli envers les pauvres des provinces italiennes les devoirs d'un véritable père adoptif. On comprend aussi qu'elle tienne un symbole aussi inusité que le globe, car la déesse ne représente pas ici la piété en général; son rôle se réduit à personnifier la piété d'Antonin. Mais on est fort embarrassé pour expliquer la Victoire et le bouclier qui, d'ordinaire, ne reçoit que les noms de peuples vaincus[1]. Je ne saisis pas davantage la signification du sceptre qui serait mieux à sa place dans une pompe triomphale. Au résumé, il y a là une énigme. Mais ce n'est qu'une entrée de jeu, car nous en trouverons de plus obscures.



[1] On gravait les noms des *Puellae alimentariae* sur des tables de bronze; *incidere* est le terme consacré pour dire : « enregistrer au rôle des pauvres secourus ».

Avec les médaillons qui me restent à passer en revue, notre galerie mythologique va s'agrandissant.



Voici d'abord le quadrige de Jupiter; il clôt la série des pièces portant l'indication de la puissance tribunicienne (an 160). Arrivé à celles dont on ignore la date précise ou qui ne mentionnent que le 4[e] consulat (145-161), je commence par un gracieux petit tableau de genre: Jupiter enfant, assis sur la chèvre Amalthée. Un autel circulaire, orné d'un aigle en bas-relief et adossé contre un chêne, en rendent l'interprétation aisée. Notre attention se





porte donc tout entière sur le Revers suivant [1], où Neptune, armé du





trident, est assis sur un rocher en face de Minerve. Un vase, placé sur une table à offrande, se voit entre les divinités; sur le second plan, une petite

[1] Je décris l'exemplaire du Musée britannique (p. 69), celui du Cabinet de France étant retouché.

figure, sortant d'une espèce de cadre, approche de l'urne comme pour y jeter quelque chose.

Le sujet (on n'en a pas encore deviné le sens) nous transporte à Athènes et rappelle le jugement d'Oreste par l'Aréopage. En effet, cette urne ne peut avoir d'autre destination que celle de recevoir les votes des juges, et la petite figure ne peut y déposer qu'une tessère. A Athènes, Minerve avait établi le principe qu'à égalité de voix pour et contre, l'accusé serait absous, et elle-même avait fait innocenter son protégé en ajoutant aux votes un caillou blanc. Or, à la cour criminelle de Rome, le *calculus Minervæ* était une des prérogatives de l'empereur, et notre médaillon nous autorise à penser qu'Antonin avait fait usage de son droit dans un cas important. Le même type se retrouvera du reste sur une pièce de Marc-Aurèle César.



La série des représentations de Diane est très-riche et nous fait parcourir toutes les époques de la sculpture grecque. C'est à l'art le plus ancien qu'il faut attribuer le type de cette belle déesse, vêtue d'un double *chiton* qui





retombe jusqu'aux chevilles, armée d'une lance, dont le fer, large et tranchant, se termine en trois pointes. Sur la main gauche étendue, la vierge porte un petit faon, son animal de prédilection. Certes, il n'y a là qu'un reflet affaibli de l'ancien style, qui a gagné en souplesse sans perdre de sa grandeur ni de sa sévérité. Mais on ne peut s'empêcher de songer à la statue d'Apollon Philésios qui ornait le temple de Milet. Ce dieu tenait également un faon sur la main droite avancée, comme s'il eût fait pendant avec la Diane de notre médaillon.

Les revers suivants semblent avoir été copiés d'après des bas-reliefs. Sur l'un, la chasseresse, en tunique talaire, porte son arc et un grand flambeau allumé; elle tend à la biche, qui marche devant elle, une poignée d'herbes. Une tête de faon, décharnée, est suspendue à l'arbre sacré qui indique que la scène se passe dans un bois.




L'autre médaillon nous fait assister au bain de Diane; elle dépose son manteau et sa tunique au bord d'une source, près d'un rocher que des chasseurs reconnaissants ont décoré d'une tête de sanglier et d'une tête de cerf. Le chien de la déesse profite de l'occasion pour se désaltérer, car l'eau coule




à travers les fissures du rocher. Ces traits d'esprit ne sont pas aussi fréquents, dans l'art antique, qu'on le désirerait.

Après avoir jeté un regard sur Diane Lucifère (p. 71), assise sur une chimère, donnons quelques instants à Mercure qui traîne un bélier vers l'autel. On n'aura pas oublié le même sujet, d'une facture beaucoup plus archaïque et d'un effet plus saisissant, reproduit sur un médaillon d'Ha-

drien (p. 31). Ici, le sacrificateur tient son caducée, qui ne laisse pas subsister de doute sur l'exactitude de l'interprétation.

Le grand charme de nos médaillons est dans la variété des motifs, mythologiques, historiques, relatifs à tous les événements, empruntés à tous les styles, à toutes les époques et, de plus, exécutés par des artistes merveil-





leusement doués. A peine le cercle des Grands Dieux est-il épuisé, que s'ouvre une perspective de divinités du second rang qui nous transportent comme dans une nouvelle sphère.

Un édicule à coupole, ouvert sur le devant et orné de guirlandes, ren-





ferme une statue de Bacchus archaïque, vêtu d'une tunique longue et portant son thyrse et son canthare. Ce petit temple est entouré d'un portique aux colonnes sveltes, surmontées alternativement de vases et de disques de marbre. Honneur à l'antiquité! En parcourant aujourd'hui nos musées où s'étalent tant de chefs-d'œuvre du ciseau grec, nous sommes trop disposés à l'admiration du palais qui abrite ces sculptures. Les anciens donnaient à leurs statues un cadre différent, et ce n'est pas de trop que de s'y reporter parfois en idée. Voici un exemple des mieux choisis. L'idole est encore à sa

place et dans son milieu; l'édicule et le portique en demi-cercle l'enchâssent comme dans un double écrin. Il est impossible de rien imaginer de plus harmonieux; tout s'accorde, se cherche, se complète; les détails visent à l'ensemble et restent dans la vraie mesure de l'art. Un trépied, installé sur le premier plan, est destiné aux sacrifices, et en effet, deux vignerons, dans





leur habit de travail, viennent offrir à Bacchus, l'un un plateau de fruits, le second une chèvre.

Mais d'autres sujets nous appellent, le *Soleil* d'abord, qui monte dans son quadrige pour s'élever de l'Océan vers les régions aériennes. Un enfant nu précède les coursiers; c'est l'Étoile du matin, *Phosphorus*. A droite, dans





une montagne, on voit la Terre couchée, tenant des épis et une corne d'abondance.

Plus loin, la même déesse, portant le même symbole, s'appuie contre un bœuf de labour qui se repose de son travail. Quatre enfants, les Saisons, sont groupés autour. L'un d'eux est assis sur les genoux de sa mère et lui prend la mamelle; l'Été joue avec une faucille. Quant à l'objet qui se voit derrière la Terre, ce n'est pas un vaisseau, mais une charrue.

Nous connaissons déjà Cybèle, dans son quadrige de lions, présidant en personne aux jeux mégalésiens [1]; mais c'est pour la première fois que nous



assistons à une consécration. Après leur mort, les empereurs que le sénat juge dignes de cet honneur, n'habitent pas le séjour des ombres; ils pren-





nent place parmi les dieux. Sur notre médaillon, Antonin a déjà revêtu le costume et pris le sceptre de Jupiter; un aigle aux ailes éployées le transporte au ciel. La figure, à demi nue, qui est couchée dans le bas et qui lève

[1] Ce magnifique médaillon, qui fait aujourd'hui partie du Musée de Berlin, a été trouvé enchâssé dans un cercle d'ivoire.

le bras droit comme pour adorer la nouvelle divinité, ressemble à celle du piédestal de la colonne Antonine, l'un des ornements du jardin du Vatican. Elle y tient un obélisque et personnifie le Champ de Mars, où la cérémonie de la consécration avait lieu.

Bien qûe je n'aie pas cherché à être complet, ce grand choix de médailles nous permet d'apprécier la série tout entière. Elle reflète le goût du temps ; on en sort avec une idée très-nette et très-présente de ce qui distinguait le règne d'Antonin, le point culminant de la puissance de Rome. Cette impression sera plus favorable encore quand nous aurons examiné les pièces contemporaines de Faustine mère et de Marc-Aurèle césar. La numismatique romaine y paraît sous son plus beau jour. Sans effort et avec une fécondité prodigieuse, les graveurs de médailles ont suivi, fixé, immortalisé les moindres mouvements de leur époque. Et leur talent ne s'arrêtera pas là ; il faudra, pour l'enchaîner et le briser, un siècle nouveau avec ses guerres civiles, ses malheurs publics, ses catastrophes. Jusqu'à ce moment, l'art restera dans la plénitude de ses forces. L'arbre verdira et fleurira d'un bout du rameau à l'autre; nous tâcherons d'en cueillir les fruits à chaque saison.

FAUSTINE MÈRE

138 — 140

Annia Faustina, l'épouse d'Antonin, reçut du sénat le titre d'Augusta; elle mourut peu de temps après, ce qui explique la rareté relative des monnaies frappées de son vivant [1]. Tous ses médaillons étant postérieurs à sa consécration, elle y est qualifiée de *Diva*, et sa tête est presque toujours recouverte d'un voile.

Quant au choix des revers, il y a naturellement une grande différence entre les monnaies des empereurs et celles des princesses de la famille régnante. Les pièces émises au nom des impératrices se meuvent dans un cercle mythologique spécial. Elles n'ont pour types que des déesses; les divinités mâles en sont exclues, et cette règle invariable [2] ne subit d'atteinte qu'au 4e siècle, sur les

[1] Jules Capitolin dit: *Tertio anno imperii sui Faustinam uxorem perdidit* (ch. VI, 10). La seconde année de l'*imperium* d'Antonin commença le 1er janvier 139; Faustine est donc morte en 140 (probablement au mois d'octobre), et non en 141, comme on l'a cru jusqu'à présent.

[2] Des types comme *Mars et Vénus* ou *Mars et Ilia* n'infirment pas ma théorie, parce que Vénus et Ilia sont les figures principales de ces groupes. D'autres exceptions sont plus apparentes que réelles et, dans tous les cas, de la plus grande rareté. La présence du *Génie du Sénat* sur une monnaie de Faustine mère est justifiée par la collation du surnom d'Augusta, dont le sénat avait pris l'initiative. Il ne reste donc que le *Bonus Eventus* sur un denier de Julia Domna et le *Soleil* sur un médaillon de Faustine jeune (Cohen, *Suppl.* 18); mais ce sont peut-être des pièces hybrides.

monnaies d'Hélène, femme de Julien II, où les dieux égyptiens viennent se substituer à des images infiniment plus gracieuses.

Nos médaillons vont nous permettre de suivre, dans toute son étendue, cet ensemble intéressant. Mais on n'y trouvera pas la même variété que dans le monnayage collatéral des empereurs, où le Panthéon est plus riche et le nombre des pièces plus considérable.





Je commence par une Cérès allumant avec son flambeau le feu d'un autel. La déesse préside à un mariage, à celui de Faustine évidemment, dont les médailles sont une sorte de récapitulation de sa vie. Sur le piédestal placé





à droite on remarque un groupe sculpté : Cérès parcourant le monde dans un bige attelé de serpents. Ce n'est qu'un accessoire, mais qui ne saurait manquer, car il tient lieu d'une légende.

Vesta, la protectrice du foyer, la déesse matronale par excellence, occupe le premier rang dans cette réunion de divinités. Nous la trouvons jusqu'à trois fois, tantôt debout et sacrifiant à elle-même, tantôt assise et servie par les vestales. L'un de nos médaillons la représente devant un autel, celui

qu'elle avait au mont Palatin, dans la demeure des empereurs. Elle y fait une libation, près du Palladium qui est en attitude de combat; du côté opposé s'élève le mur d'un édifice. Plus loin, la même déesse, assise et tenant une figurine de Pallas de l'ancien style, est entourée de ses prêtresses





qui viennent lui offrir un sacrifice. L'une des vestales, celle à la tête voilée, porte la *capeduncula* (le puisoir); une autre va chercher de l'eau dans un vase à panse sphérique. Nous connaissons ce détail par les poètes ;

Urgebat medium fictilis urna caput

dit Properce en parlant d'une vestale qui va à la fontaine d'Égérie, car l'eau destinée au culte devait être puisée à une source vive.





Deux médaillons relatifs à Cybèle nous entraînent dans un autre courant. Le premier représente l'arrivée de la Mère des dieux au port d'Ostie; il forme pendant avec les médaillons d'Antonin (p. 53) qui retracent un des épisodes de l'arrivée d'Esculape. Pendant la seconde guerre punique, alors que Scipion se disposait à passer en Afrique, on eut recours aux oracles. Les livres sibyllins furent consultés, et l'on apprit que la Mère qui

avait son temple à Pessinonte était seule capable de chasser l'ennemi. Une ambassade se rendit en Asie et, sans trop de difficultés, obtint la remise de la déesse. C'était une petite pierre noire tombée du ciel, un aérolithe dans sa monture d'argent. Au moment où le vaisseau qui portait l'idole apparut à l'embouchure du Tibre, il fut acclamé par les matrones romaines et les vestales qui étaient allées à sa rencontre. Mais en remontant le fleuve, il échoua sur un banc de sable d'où aucun effort ne put le dégager. La foule s'émut à l'idée d'un prodige, lorsqu'une femme, du nom de Claudia Quinta, attacha sa ceinture à la proue et remit facilement le navire à flot.



Voilà le sujet du médaillon. A gauche, la trirème; à droite, Claudia qui la tire à bord, et trois de ses compagnes, agitant des flambeaux comme à une fête de nuit. Là aussi, il faut constater un anachronisme à la charge du graveur. La pierre informe, envoyée de Pessinonte l'an 204 avant J.-C., est devenue une statue, le type bien connu de Cybèle assise sur un trône dont les montants sont formés par deux lions. Le pittoresque y a gagné.

Je me suis interdit, peut-être pour désobéir à mes goûts, de faire le moindre rapprochement et de citer, à l'occasion de ces médailles, les sujets analogues qui les éclairent, qui y ajouteraient un intérêt très-sérieux, mais au risque de surcharger la trame. Ici cependant je ne puis passer sous silence un autel du Musée du Capitole, où la même scène est sculptée en marbre. Le monument date de la basse époque; ce qui en fait l'attrait, c'est une inscription consacrée à la Mère des Dieux et à ce même navire qui l'avait amenée à Rome : MATRI DEVM ET NAVISALVIAE. Il en ressort que la trirème avait été conservée comme une relique, un objet de culte, et que les bateliers du Tibre l'appelaient *navis Salvia*.

Les pièces suivantes ne demandent aucun commentaire. Cybèle assise sur un lion, à côté d'un arbre où une paire de cymbales votives est suspendue; les Sabines séparant les armées de Romulus et de Titus Tatius[1];

[1] Sur ce médaillon, Faustine a la tête diadémée. Quant à la légende du revers, elle est presque illisible; mais je crois être certain qu'il y a le mot SABINAE. Le guerrier placé à gauche tient un cheval par la bride.

enfin Faustine conduisant elle-même un char attelé de deux chevaux. On conférait souvent aux impératrices et aux princesses de sa maison les priviléges accordés aux vestales, celui, entre autres, de se servir d'un char dans l'enceinte de la ville de Rome. En effet, pendant les deux premiers siècles de l'Empire, il n'était permis aux voitures particulières de circuler dans les rues que dix heures après le lever du soleil.



A la distance où nous sommes de cette époque si éminemment curieuse, on est surpris de retrouver sur les monnaies des allusions de cette nature. C'est tout un passé qui se ranime, non-seulement dans ses grandes lignes





historiques, mais dans toute son étendue. Et remarquez comme les motifs





s'anoblissent, se poétisent sous la main de l'artiste ; comme il sait donner à l'idée la plus banale une expression élégante, où l'on oublie l'idée même, pour ne s'arrêter qu'à la forme qu'elle prend et au charme qui s'y attache.

MARC-AURÈLE CÉSAR

139 — 7 MARS 161

MARC-AURÈLE naquit à Rome au mois d'avril 121. Adopté par Antonin-le-Pieux, il reçut le titre de César à l'âge de dix-huit ans, mais son association au gouvernement n'eut lieu que beaucoup plus tard, l'an 900 de Rome (147).

Les médaillons antérieurs à son règne sont d'une grande beauté. Il s'y appelle AVRELIVS CAESAR AVG*usti* PII *Filius*; son buste, revêtu de la cuirasse, ou représenté à mi-corps avec une égide ouverte sur le côté, a toutes les grâces de la jeunesse. Le deuxième consulat indique la date 145 ou l'année suivante.

Pour mesurer le degré de perfection que l'art monétaire avait atteint durant cette longue période de paix, je ne connais pas de meilleur exemple que le médaillon placé en tête de la série. Le sujet nous est familier; c'est Argos fabriquant le vaisseau des Argonautes. Assis sur un siége, l'ouvrier construit, à grands coups de marteau ou d'herminette, la proue du navire; il s'occupe à y encastrer un morceau du chêne parlant de Dodone que Minerve vient de lui apporter. Sur le bouclier de la déesse, on aperçoit un Amour monté sur un hippocampe; au second plan, la porte et les murs crénelés de la ville d'Argos.

Nous avons déjà cherché à expliquer (p. 68-69) le sujet, tout athénien, de la conversation entre Minerve et Neptune. Le dieu de la mer tient son tri-




dent ; il est assis sur un trône, et ses pieds reposent sur un escabeau [1]. Mais




une pièce de l'an 148 nous ramène plus directement encore au règne d'An-




tonin, en même temps qu'elle nous offre un type mythologique nouveau.

[1] La conservation du médaillon laisse à désirer (voir COHEN, t. II, pl. XV) ; c'est pour cela que le graveur s'est mépris sur la physionomie de Neptune.

Debout dans un char traîné par quatre centaures, l'empereur porte un trophée d'armes et les attributs d'Hercule : la massue et la peau de lion. Il vient de remporter une victoire, sur les Bretons sans doute, et parcourt en triomphe ses provinces pacifiées. Les jeunes centaures symbolisent les Saisons, car l'un d'eux, le Printemps, porte une houlette sur l'épaule ; l'Été





tient une faucille ; l'Automne, un panier rempli de fruits ; l'Hiver, à la tête encapuchonnée, un oiseau aquatique. J'aurai à revenir sur ces emblèmes et leur sens. Ici, il n'est question que des bienfaits de la paix qui enchaîne les Saisons au char triomphal du prince et permet de jouir, en toute sécurité, des dons de la terre. La légende TEMPORVM FELICITAS dit en deux mots ce que l'artiste a développé à sa manière.



Nous retrouvons la même idée, exprimée différemment, sur un médaillon de l'an 149. Vénus, tenant une branche d'olivier, s'appuie contre son époux, le dieu de la guerre, qui est assis sur un rocher. A côté du groupe, deux collines, dont l'une sert de base à un étendard, indiquent un paysage montagneux, l'Ecosse. La lutte a cessé ; les aigles sont plantées dans le sol ; Mars se repose de ses fatigues et s'abandonne aux douceurs du foyer.

On se perd en suivant les graveurs romains dans leur incomparable fécondité. Voici un Apollon, debout entre l'arbre qui lui est consacré, une table à offrandes et un serpent qui veille sur le trépied [1]. Voici Castor, l'un des

[1] De l'an 149. *Musée britannique*, pl. XIX, 1.

Dioscures, conduisant son cheval par la bride[1]. Plus loin, Neptune devant Cérès assise sur la ciste mystique n'est qu'une variante, et la plus heureuse,



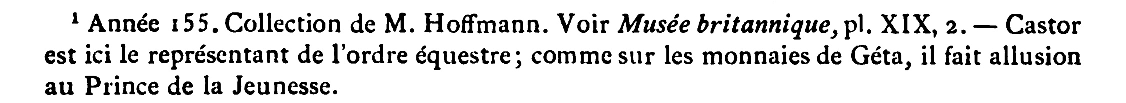


des nombreux sujets qui font allusion à l'approvisionnement de Rome. La déesse porte un flambeau; sa main droite est tendue vers un *modius* rempli





d'épis de blé et placé sur un cippe. Je ne voudrais pas comprendre autrement un Revers de l'année 159 qui représente Neptune, armé de son trident, suivi d'un dauphin, et le pied posé sur une proue. Les murs crénelés de la ville qu'il semble protéger sont les murs de Rome, car l'empire de Neptune ne s'arrête pas au rivage; les grands fleuves appartiennent, eux aussi, à son domaine. C'est le dieu de la mer qui permet aux vaisseaux d'aller prendre en Égypte ou en Numidie leurs chargements



[1] Année 155. Collection de M. Hoffmann. Voir *Musée britannique,* pl. XIX, 2. — Castor est ici le représentant de l'ordre équestre; comme sur les monnaies de Géta, il fait allusion au Prince de la Jeunesse.

de blé et de les conduire au port d'Ostie. C'est à lui encore qu'on est redevable lorsque la flottille remonte le Tibre sans péricliter.



Notre série de Marc-Aurèle César s'arrête, dans sa filière chronologique, à l'an 160, la veille de la mort d'Antonin. Sur un médaillon de cette date [1], on voit Mercure avec ses attributs : la bourse, le caducée, le coq et le pétase ailé. Sur un autre, Minerve offre un sacrifice près de son olivier. Elle aussi est accompagnée de ses animaux de prédilection : le serpent et la chouette ; on dirait que la scène se passe en Grèce, dans un temple de l'Acropole. Quoi de plus curieux que cette suite de sujets qui semblent découpés dans quelque grande





composition, et divisés en tableaux et par compartiments. L'idée qui leur est commune s'appelle la vie antique. C'est là le cercle qu'ils remplissent, la sphère qu'ils parcourent. Nous n'avons qu'à les suivre, année par année, dans leur marche rapide, et toutes les faces de cette vie, dont les moindres détails nous intéressent à tant d'égards, vont se dessiner en traits de la plus exacte réalité.

[1] Collection de M. Hoffmann.

MARC-AURÈLE ET LUCIUS VÉRUS

8 MARS 161 JUSQU'AU COMMENCEMENT DE 169

Du vivant d'Antonin-le-Pieux, son second fils adoptif, Lucius Vérus, n'eut même pas le titre de César, de sorte qu'on ne possède de lui aucune médaille contemporaine de l'empereur. Mais le jour de son avénement au trône, Marc-Aurèle fit conférer à son frère le titre d'Auguste avec la plénitude du pouvoir. Je n'ai pas voulu séparer les médaillons frappés pendant les huit années que dura leur règne en commun; les sujets d'ailleurs s'expliquent et se complètent mutuellement.

Revêtu de la pourpre, Marc-Aurèle prend, sur ses monnaies, cet autre emblème de la puissance impériale : la couronne de laurier. Puis, dès le début de son règne (162), on rencontre un médaillon au type de sa statue équestre. La statue est analogue, sans être la même, à celle qui fait l'ornement de la place du Capitole.

C'est l'année de la guerre parthique, et avec elle nous entrons dans une longue période d'expéditions militaires qui ont laissé leur marque sur tous les monuments de cette époque. Vologèse III, roi des Parthes, avait envahi la Syrie. Pour reconquérir la province, l'un des empereurs, Lucius Vérus, se mit en marche pour l'Orient, et dès lors, les revers de ses monnaies se rapportent principalement à ses victoires, à la vie des camps et à la santé de

l'armée. Un des médaillons, le premier en date, représente Esculape et Hygiée. Comme d'habitude, le serpent d'Hygiée a envie de manger, ce qui




était de bon augure; mais il paraît qu'alors déjà, bien avant les grandes





épidémies de 165 à 166, l'état de la santé publique laissait à désirer.





L'année suivante (163), nous trouvons Lucius Vérus sur le champ de bataille, haranguant ses troupes. Il attachait beaucoup d'importance à ses discours et se persuada plus tard que son éloquence n'avait pas peu contribué au succès des armes romaines. Après la conquête de l'Arménie, qui

fut rendue à son roi légitime, il prit le surnom d'*Arménique* et le titre d'*imperator pour la seconde fois*.

Mais les résultats qu'il obtint ou qu'il dut à l'habileté de ses généraux profitèrent au même degré à Marc-Aurèle, qui était resté à Rome. C'est pour cela qu'un médaillon de l'an 164 nous montre les têtes affrontées des





deux princes, tandis que le revers est consacré à leurs victoires : VICTORIAE AVGVSTORVM. Il y a mieux. L'idée de l'égalité de leurs pouvoirs est développée dans un motif nouveau, plus complexe et plus instructif.





L'artiste représente les empereurs debout, en costume militaire, armés chacun d'une lance et d'un glaive, et groupés dans une parfaite symétrie. Deux Victoires, dont l'une porte une palme, les couronnent de laurier ; au milieu du tableau on aperçoit un captif enchaîné. La scène se passe évidemment en Arménie, car les deux Fleuves couchés que les vainqueurs foulent sous leurs pieds, ne sauraient être que l'Euphrate et le Tigre.

En attendant, on ne néglige pas la déesse de la Santé, qui joue un grand rôle sur les monnaies du temps. Pour éviter des redites, je réunirai ici trois pièces frappées de 164 à 166, et qui se rattachent toutes au culte des divinités sanitaires. La première n'est pas facile à interpréter. Une statue d'Hygiée, entourée d'un énorme serpent, est placée près d'un arbre, sur une





table à offrandes. Devant elle, une femme à moitié nue se tient debout, les jambes croisées, en présentant un fruit ou un gâteau de miel au reptile, qui avance la tête pour le manger. Sur le coin de la table, on voit un vase à libations; un petit oiseau, une colombe sans doute, est perché sur le bois





de traverse. Il se pourrait que la femme qui nourrit le serpent fût Hygiée elle-même ; mais son costume ne répond pas exactement à celui de la fille d'Esculape. Je crois plutôt que c'est Faustine jeune, dans l'attitude de Vénus. Certes, l'exiguïté des proportions de cette figure ne permet pas d'y reconnaître un portrait quelconque; mais en comparant sa tête avec celle de Faustine, on tombera d'accord avec moi sur l'identité de la coiffure. S'il s'agit de l'impératrice en Vénus, la présence de la colombe est motivée.

Le médaillon d'argent avec la légende SALVS ne nous occupera pas

longtemps. Il ne diffère des types connus que par la position du serpent, qui enveloppe de ses replis un autel cylindrique. Sur la pièce suivante, le reptile est couché sur l'autel même, et nourri par Minerve et la Victoire. C'est la *Minerva medica* des Romains. Pour comprendre le rôle de la Victoire, qui apporte une corbeille de fruits, il faut se rappeler que l'armée de Syrie était alors décimée par la peste.





Avant de retourner en Orient, jetons un regard sur la femme qui verse dans un *modius* le contenu de sa corne d'abondance. Le pied droit placé sur un globe, elle s'appuie contre un vaisseau. Sans que j'aie besoin d'y





aider, on aura deviné son nom. La déesse qui préside au transport des blés, c'est-à-dire à l'approvisionnement de Rome, est *Annona*.

Dans l'intervalle, la guerre contre les Parthes et les Mèdes se poursuivait avec succès. Le général Avidius Cassius envahit la Mésopotamie, s'empara d'Edesse et de Ctésiphon, où le palais des rois de Perse fut réduit en cendres, et s'avança jusqu'à Babylone. Lucius Vérus prit le titre de Parthique maxime.

Un médaillon de 166 résume à sa façon ces événements décisifs. Les prisonniers qu'on y voit au pied d'un trophée sont des Parthes, et en effet la paix fut signée dans le cours de cette année.

Nous ignorons par quel chemin Vérus retourna en Italie. Le fait importe





peu ; mais en étudiant le revers d'un très-beau médaillon de l'an 167, où l'empereur, couronné par *Roma,* présente une petite Victoire à Jupiter, je crois retrouver une de ses étapes. Selon moi, le dieu assis sur une montagne escarpée doit être Jupiter Casius, le même qui avait déjà reçu la visite et les





hommages de Trajan. Il est d'ailleurs probable que Vérus aura passé par l'Égypte et se sera arrêté sur la frontière, où s'élevait la montagne consacrée à cette divinité [1].

Deux autres pièces représentent le cortége triomphal. Un quadrige, orné

[1] Je vois qu'un passage de la *Vie de Vérus* (Jules Capitolin, ch. 8) me donne raison sur ce point. Il y est question des musiciens, des acteurs et des prestidigitateurs que le prince avait achetés en Syrie *et à Alexandrie* pour les emmener à Rome.

de bas-reliefs, conduit les empereurs, qui tiennent leurs sceptres d'ivoire





pendant que la Victoire les couronne de laurier. A côté du char, les soldats





portent, sur une civière, des captifs enchaînés à un trophée d'armes.





Le type de Jupiter *Custos*, prenant les deux princes sous les plis de son manteau, se rapporte vraisemblablement à l'expédition contre les tribus

du Danube (166-168) ; mais le souvenir de la campagne d'Orient ne s'efface





pas devant cette guerre nouvelle, car nous rencontrons bien souvent encore





des réminiscences d'un passé plus glorieux. Voici deux Victoires avec un





bouclier, bordé de feuilles et portant la légende : SPQR VIC*toriæ* PARTHICAE. Le prisonnier traditionnel est accroupi au pied du trophée.

Voici Lucius Vérus à cheval, suivi de deux soldats dont l'un porte un





étendard, l'autre un casque ; le cavalier dirige sa lance contre un Arménien





terrassé. Puis d'autres sujets viennent faire diversion. Le sacrifice d'abord





que l'on offrait pour le salut des empereurs et la prospérité du pays (VOTA PVBLICA). Il faut y joindre le type de ces deux enfants nus remettant une

corne d'abondance à une femme assise. C'est Faustine avec ses fils, Commode et Annius Vérus, à moins qu'il ne suffise d'une interprétation plus





simple, la Fécondité et la Félicité du Siècle ayant les mêmes attributs. Bientôt après, les Victoires reparaissent pour ne plus nous quitter. Cette





fois elles se rattachent à l'expédition contre les Marcomans. Sur le dernier médaillon encore, frappé dans l'année même de la mort de Vérus (169), on voit Rome assise sur une cuirasse et offrant un rameau d'olivier au prince qui venait d'obtenir une paix de courte durée.

LUCILLE

A l'âge de 17 ans, Lucille, fille de Marc-Aurèle, épousa Lucius Vérus. On était alors au milieu de la guerre parthique (164), et l'empereur vint des bords de l'Euphrate jusqu'à Éphèse pour recevoir sa fiancée. Après la mort de Vérus, la jeune veuve fut obligée par son père de se remarier avec un des meilleurs généraux de l'époque, Claudius Pompéianus. On ne lui laissa pas le temps de finir son deuil.

Quant aux médaillons de Lucille, ils nous fournissent des sujets charmants.

Vénus et l'Amour devant un autel. L'Amour est sans ailes; de la main droite, il tient une flèche, dans l'autre un objet difficile à déterminer. Je crois que c'est l'impératrice avec son fils. — *Vénus dans un jardin*, au bord d'une pièce d'eau. La déesse secoue un arbre pour en chasser un essaim de petits Amours qui s'y sont nichés. L'un d'eux a perdu l'équilibre et tombe dans l'eau; deux autres ont pris pied, qui sur un autel, qui sur un banc de pierre. Un quatrième est sur le mur d'une terrasse d'où il va s'envoler pour rejoindre ses frères. Puis, à côté de Vénus, on voit une de ses suivantes accroupie et puisant de l'eau. Un Terme se dresse à l'extrémité du bassin. Je ne crois pas que ce groupe représente Lucille sous les traits de Vénus, surveillant les jeux de ses enfants. L'histoire ne nous dit pas qu'elle ait eu des fils ou des filles de son mariage avec Vérus; mais le

silence des biographes, ne prouve rien, car en étudiant les monnaies, on ne saurait douter du fait.





La vue de ce petit chef-d'œuvre vaut mieux que le plus savant commentaire. Il y en a beaucoup de plus importants, peu d'aussi jolis et d'aussi spirituellement traités. Parmi les sujets religieux qui réclament leur tour d'attention, je citerai : L'impératrice sacrifiant avec les vestales; Cybèle tourelée, tenant une branche de pin et un tambourin; la même déesse, assise sur un lion. Le personnage qui se trouve derrière le trône de Cybèle, en costume asiatique, n'est autre que son favori Attis, le dieu des mois. Autant de médaillons, autant d'agréables





tableaux, et qui ne sont pas toujours des copies, car chacun ajoute à nos connaissances un détail nouveau.

Je termine par une pièce dont la légende : CONCORDIA FELIX, ne se

retrouve que sur les monnaies de Caracalla et de Plautille. L'impératrice





donne la main à son époux, qui tient un rouleau, le contrat de mariage. Dans l'art romain, les scènes de ce genre sont toujours simples et dépourvues de toute idée poétique. C'est qu'à Rome, dans les familles patriciennes surtout, le mariage



était un acte trop essentiellement religieux pour souffrir la moindre transfiguration. Il ne faut pas lui reprocher de s'être soustrait aux délicatesses de l'art, alors que c'était son intention et son but de rester dans une sphère différente.





Sous le règne de Commode, Lucille prit part à une conspiration contre son frère ; elle fut mise à mort dans l'île de Capri où l'empereur l'avait exilée.

MARC-AURÈLE SEUL

169-176

Après la mort de Lucius Vérus, Marc-Aurèle gouverna seul jusqu'au moment où il s'associa son fils Commode. La guerre contre les Marcomans et leurs alliés avait à peine commencé ; tous les peuples du Nord, depuis les bords du Rhin jusqu'aux confins de l'Asie, venant tour à tour se briser contre les légions romaines. Cette guerre redoutable continua sans interruption et avec des chances diverses pendant près de quinze ans.

Comme il faut s'y attendre, les médaillons de cette époque représentent exclusivement des sujets militaires. Nous n'aurons pas beaucoup d'exceptions à noter. L'an 170, l'empereur quitte de





nouveau sa capitale pour regagner les rives du Danube. C'est la PROFECTIO AVG*usti*, imitée des monnaies d'Hadrien. Plus tard (172), nous

le voyons haranguer ses troupes du haut d'une tribune. Une grande victoire remportée sur les Quades (174) lui permet, après bien des efforts, de



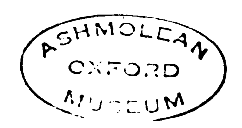


retourner en Italie, et la VICT*oria* GERM*anica* paraît aussitôt sur les médailles.

C'est ici que se place un des types les plus intéressants de la série de



Marc-Aurèle, et qui a un véritable caractère de grandeur. A droite, un arc de triomphe, celui de Domitien peut-être, surmonté d'un quadrige d'éléphants ; à gauche, l'autel allumé ; dans le lointain, un temple adossé contre une tour. Le vainqueur fait son entrée à Rome ; mais son cortége de prétoriens est réduit à deux porte-étendards coiffés de peaux d'ours, et lui-



même s'est chargé d'un trophée qu'il va déposer dans le sanctuaire. Bien que ce ne soit que l'abrégé d'une grande fête publique, le tableau est complet; on doit suppléer à tout, et l'on dirait que rien n'y manque. L'artiste a choisi dans le nombre les trois ou quatre figures essentielles : les repré-





sentants de l'armée, leur chef, la Victoire qui le couronne. Ces figures isolées sont soutenues par le monument triomphal et en reçoivent comme un reflet; et puisque tout, dans la vie des anciens, tient de près à la religion, l'autel attend son sacrifice, le temple (qui doit être celui du Capitole)





réclame son offrande. C'est l'ennemi auquel on songe le moins; il faut le chercher parmi les accessoires.

Passons vite devant un Apollon assis, tenant la lyre et le *plectrum*. Il me tarde d'analyser les derniers médaillons qui nous restent de cette époque, et qui appartiennent aux années 175 et 176.

Sur l'un, la Victoire, assise en face d'un trophée, tient un bouclier avec

l'inscription VIC*toria* AVG*usti*. Sur l'autre, l'empereur présente une statuette de la Victoire à la déesse Roma, qui a les pieds posés sur un casque et une





jambière. Pendant la guerre du Danube, le prince avait pris successive-





ment les titres de Germanique (172) et de Sarmatique (175); quant aux





titres relatifs à la campagne d'Orient, on peut dire qu'ils n'ont pas survécu à la mort de Lucius Vérus, car sur les monnaies, aussi bien que sur les inscriptions postérieures à cette date, ils sont plutôt évités que recherchés.

L'histoire dit positivement que Marc-Aurèle abandonna les noms honorifiques qu'il n'avait pas gagnés à la pointe de l'épée.

Après le bruit des armes, voilà la Paix qui nous tend son rameau d'olivier. Si la médaille dont il s'agit n'était pas retouchée[1], elle serait des plus curieuses, car la figure de la Paix sort tout à fait du type conventionnel. Elle a pour attribut un bœuf de labour, tandis que Marc-Aurèle tient un bouclier placé sur un autel. Le graveur n'y a pas inscrit les noms des peuples vaincus, la plupart de ces revers étant des essais monétaires.





Je ne puis qu'effleurer les questions, indiquer la route à suivre, classer les pièces selon l'heure où elles sont nées et selon les circonstances qui les ont produites. Pour s'étendre davantage, il faudrait ne pas se borner aux médaillons seuls, car il n'est guère possible de parler d'une monnaie antique et de la refrapper à neuf, sans parcourir le domaine de la numismatique tout entière. Les fleurs ne nous apprennent pas ce que c'est qu'un arbre. Pour s'en faire une idée, on ne saurait se dispenser de le voir lui-même à son printemps, dans sa séve et dans l'opulence de son feuillage.

[1] Voir Cohen, *Marc-Aurèle,* nº 405.

FAUSTINE JEUNE

Les médailles de Faustine, comme celles de toutes les impératrices romaines, ont leur physionomie propre. Elles s'occupent peu des événements politiques. La plupart des sujets se rattachent à sa personne ou à sa vie privée ; la beauté, la piété, les enfants, l'union entre les deux époux : voilà les motifs principaux et qui trouvent dans la vie de Faustine leur plus heureuse application. La fille d'Antonin avait épousé Marc-Aurèle César vers l'année 146. Elle mourut en 176 pendant son voyage en Cilicie.

Commençons par la série mythologique, qui tient le premier rang par le nombre et l'importance des motifs. Diane Lucifère, assise sur un





cerf ; Diane chasseresse, ôtant son manteau pour se baigner dans une source ; puis trois ou quatre Vénus : on ne dira pas que les anciens se refusaient à la

flatterie. Sur un médaillon d'Antonin déjà, nous avons vu Diane au bain, et tout porte à croire que la pièce de Faustine a été frappée à la même époque





et avant son mariage. Les variantes qu'on y relève n'y font rien. Ce Terme





ithyphallique qui domine le rocher est une idole rurale, une divinité des





champs, presque inséparable d'un paysage antique et qui figure même sur les sarcophages.

Quant aux représentations de Vénus, elles sont plus gracieuses les unes que

les autres. Debout entre deux colombes buvant dans un bassin de marbre et une statue de l'Amour qui tient un flambeau renversé, la déesse s'appuie





sur son sceptre et montre triomphalement la pomme que le berger Pâris lui





a décernée comme prix de la beauté. Plus bas, c'est la Vénus marine armée





d'un gouvernail; elle est placée entre un Triton et l'Amour. Le Triton porte une rame ou sonne du buccin; l'Amour, les mains liées derrière le dos, chevauche sur un dauphin. Le troisième type, celui de VENVS FELIX,

a pour attribut une Victoire portant une ténie. Ici, la déesse de la fécondité s'est transformée en déesse victorieuse, la mère et la protectrice du peuple romain. Est-ce la même qui reparaît sur le médaillon suivant pour assister au couronnement d'une jeune fille? Je ne saurais le dire. La haste dont elle





est armée favorise cette interprétation; mais il est difficile d'expliquer l'objet qu'elle donne à l'enfant, et plus difficile encore de deviner le sens de cette scène énigmatique. Dans ces matières, on se heurte souvent contre des obstacles qui résistent à tout effort. Néanmoins, il ne serait pas impossible





que la femme assise fût l'impératrice, et l'enfant, une de ses filles. Dans ce cas, il s'agirait peut-être d'une investiture, car les jeunes patriciennes participaient de bonne heure aux pratiques religieuses.

Je ne veux pas m'attarder aux sujets qui nous sont déjà familiers et qui se multiplient à mesure que nous avançons. Bien qu'elle soit assise sur un siége, ce qui n'est pas son habitude, on reconnaîtra l'*Annona* dans cette femme drapée qui tient un gouvernail et une corne d'abondance. La colonne

placée en arrière du trône sert de base à une statuette, probablement de Roma. Mais un type qui ne date que du règne des Antonins, est la FECVNDITAS [1] AVGVSTAE : Faustine entourée de ses deux filles et portant un petit garçon sur ses genoux. Les historiens ne citent l'épouse de Marc-Aurèle que pour son inconduite; elle partage d'ailleurs cette réputation fâcheuse avec la plupart des souveraines de Rome, à commencer par Livie. C'est que les haines politiques ne respectent rien, et sous le même rapport, l'histoire d'un peuple moderne fournirait au besoin des exemples d'injustice qui nous défendent d'accepter à la légère toutes ces accusations. Ils produisent l'effet contraire et tendent directement à la réhabilitation des impératrices romaines. Pour moi, la question ne relève que des monuments contemporains. Les médailles, ont-elles oui ou non, leur degré d'autorité? Si oui, la position des biographes anciens devient délicate, car les pièces frappées au nom de Faustine nous montrent tant de fois l'idéal d'une mère de famille, qu'il ne reste plus d'espace pour la courtisane.

Je ne me lasserai pas d'en produire de nouvelles preuves. Sur un médaillon inédit du Cabinet de France [2], on voit un enfant nu, assis sur un paon, et, de chaque côté, un Curète. Au premier abord, ce groupe paraît n'être qu'une variante de celui qui représente le petit Jupiter nourri par la chèvre, pendant que les Curètes se livrent à la danse et frappent sur leurs boucliers pour empêcher que les cris du nouveau-né ne parviennent aux oreilles de Saturne. Mais la théorie que j'ai établie plus haut s'oppose à cette explication. Aucune divinité mâle ne peut figurer sur les médailles d'une impératrice, à l'exception des princes déifiés de sa famille. Le paon étant l'oiseau de Junon, la protectrice des femmes mariées, il devient certain que l'enfant doit être un des fils de Faustine, et l'invention du sujet n'en est que plus ingénieuse.

Il faut se reporter à la numismatique de Lucille et comparer les types de

[1] Rien de plus commun sur les monnaies que les substantifs: *hilaritas*, *fecunditas* et même *liberitas;* mais un Grand Bronze de Faustine jeune (Cohen, n° 186) porte le mot *Lætitas,* qui mérite certainement une place dans nos dictionnaires.

[2] M. Cohen l'a mis gracieusement à ma disposition.

la Grande Déesse phrygienne pour voir comment les graveurs se copiaient les uns les autres, soit en abrégeant l'original, soit en le complétant. Ici, Cybèle a pour escabeau un rocher; à côté de son siége se dresse un arbre avec des cymbales votives, et Attis, le berger, tient une syrinx et une hou-





lette. J'ai publié, dans l'Introduction, un petit médaillon rappelant le culte d'une déesse de l'Égypte: Isis Pharia; à partir du règne des Antonins, les cultes étrangers envahissent les monnaies de plus en plus. Voilée et le





sistre à la main, Isis a devant elle un navire muni de voiles; du côté opposé s'élève le phare d'Alexandrie.

De l'année même de la mort de Faustine (176) date le médaillon de Marc-Aurèle qui porte au revers le buste de son épouse. On n'a qu'à mettre en regard ce portrait de la dernière heure et un de ceux où Faustine apparaît dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, pour apprécier les services qu'un classement chronologique des médailles peut rendre à l'iconographie

romaine. Du reste, nous ne retrouverons plus de série aussi considérable groupée autour du nom d'une seule impératrice. J'ai voulu la rendre plus riche encore en y ajoutant un revers avec la légende SIDERIBVS RECEPTA, légende unique et qui dit quelque chose de plus que le mot usuel CONSECRATIO. Les princes divinisés, on l'a déjà fait remarquer, n'habitent pas le séjour des ombres; prêtés par les dieux à l'humanité qui a besoin de secours divin, ils retournent au ciel et reprennent place parmi les astres. L'artiste s'est inspiré de cette idée gracieuse, quoique un peu mystique, en donnant à la défunte la forme de Diane Lucifère, qui vient d'allumer son flambeau et qui porte un croissant sur les épaules. Sur un Moyen Bronze de Faustine, le croissant est entouré de sept étoiles qui représentent les sept jours de la semaine.



ANNIUS VÉRUS

Nous n'avons pas fini d'égrener les perles et de compter les joyaux qui font le charme de la numismatique de Marc-Aurèle. Tous les sujets traités par les monétaires de ce grand siècle ont un intérêt considérable et sont des chefs-d'œuvre de tact et de goût. Quel que soit leur nombre, l'inspiration s'y soutient; la décadence est proche, mais nulle part on ne la prévoit.

Une des pièces que j'aime le plus est le beau médaillon de Commode et d'Annius Vérus. Aux bustes des jeunes princes il fallait un revers approprié. L'artiste a choisi les quatre Saisons, quatre enfants dont aucun ne dépassera l'âge de trois mois. Rangés sur une même ligne, ils diffèrent d'attributs et de mouvement; les uns viennent de gauche, les autres de droite. Une corbeille de fleurs sur les épaules, le Printemps approche sur la pointe des pieds; l'Été, avec une faucille et des épis, fait le geste des moissonneurs; l'Automne porte une corne d'abondance remplie de fruits, et joue avec un chevreuil; l'Hiver, le seul qui soit vêtu, arrive avec son butin de chasse et de pêche: un lièvre et deux poissons. Ces attributs s'accordent de tout point avec le calendrier rustique qui consacre le mois de mai à Flora, le mois d'octobre à Bacchus. Août et novembre sont placés sous la tutèle de Cérès et de Diane, l'un

pour la moisson, l'autre pour les chasses. La récolte des fruits est l'apanage du mois de septembre.

Le droit civil de Rome n'a jamais connu que deux saisons, l'été et l'hiver; mais la division de l'année en quatre parties égales prévalut de bonne heure, avant la fin de la République. L'idée de les personnifier est empruntée à l'art grec; elle a cependant sa pointe d'originalité, car les Saisons grecques sont plus idéales et d'un caractère plus élevé. Ici le sérieux s'est amolli; il n'en est resté qu'un jeu d'enfants, une véritable peinture pastorale.

Quant à la légende TEMPORVM FELICITAS, on aurait tort de la tra-





duire par « le bonheur du temps présent » ; dans son sens strict elle signifie : la fertilité des saisons. Cela ressort de tous les types qui s'y rattachent : caducée, cornes d'abondance, image de la Fécondité, impératrice au milieu de ses enfants. Sur une monnaie d'Hadrien déjà, on lit la même légende appliquée aux Saisons; nous la retrouverons sur les médaillons de Commode et jusqu'au règne de Constantin-le-Grand.

Dans la numismatique romaine, chaque type a sa raison d'être, et, le plus souvent, rappelle un souvenir historique qu'il importe de dégager. Notre médaillon, j'en ai déjà fait la remarque, a dû être frappé après une récolte exceptionnelle, une de celles qui ont suivi la disette de l'an 166.

Annius Vérus, fils de Marc-Aurèle et de Faustine, mourut en 170, à l'âge de sept ans. Il avait reçu le titre de César le 12 octobre 166, en même temps que son frère Commode.

MARC-AURÈLE ET COMMODE

Décembre 176 — 17 Mars 180

Vers la fin de l'année 176, à l'occasion de son triomphe sur les Germains et les Sarmates, Marc-Aurèle fit conférer la puissance tribunicienne à son fils. Le règne de Commode date du jour de cette investiture. On sait que le jeune César, né le 31 août 161, avait pris part à la campagne du Danube; comme son père, il avait reçu de l'armée les titres de *Germanique* (172) et de *Sarmatique* (175), et sur les médailles qui représentent la pompe triomphale, nous voyons les deux vainqueurs montés sur le même char, tenant chacun une branche de laurier et un sceptre surmonté de l'aigle légionnaire. Peu après (177), les titres d'Auguste et de Père de la Patrie vinrent s'ajouter aux honneurs du nouvel empereur.





En prévision de sa mort, Marc-Aurèle avait donc créé la même situation

qu'il s'était faite à son avénement. Le monde romain s'appuyait encore une fois sur deux colonnes qui soutenaient avec une égale force le fardeau du pouvoir.




Je n'aurai pas grand'chose à dire sur les médaillons frappés à cette époque.




Les sujets qu'ils représentent ne sont que des réminiscences, des copies




plus ou moins fidèles de pièces connues, que nous avons examinées à leur date ou que nous rencontrerons plus tard. Ainsi la figure de Mars ou de Romulus, portant une haste et un trophée; le groupe du jeune prince et

de Jupiter Conservateur; la statue équestre de Marc-Aurèle (an 177); les Vœux publics (an 178); le quadrige de la Victoire (an 179); l'impératrice en





Vénus — c'est Crispine sans doute — qui nourrit le serpent d'Hygiée. Aux





pieds de la déesse de la Santé, on aperçoit une longue guirlande de fleurs





qu'une main pieuse a tressée et déposée sur la table à offrandes. Seul, un revers de l'an 180 nous apporte quelques détails neufs: un pont de bois jeté sur un grand fleuve, dont le dieu, appuyé sur son urne renversée, protége un

navire. Ce pont ne saurait être que celui du Danube. Le 17 mars, Marc-Aurèle mourut en Pannonie, on ignore si ce fut à Vienne ou à Sirmium.




Le dernier dans la série de ses médaillons nous ramène donc — et ce n'est




pas un effet du hasard — dans le pays où l'empereur avait passé la moitié




de son règne, qui lui dut la paix, la civilisation, la prospérité, et où, avant de s'éteindre, il avait rempli toute sa mission.

COMMODE

17 Mars 180 — 31 Décembre 192

Nous sommes arrivés au sommet de l'art monétaire romain. Les médaillons de Commode qui nous restent à étudier avant de redescendre la côte, forment le point culminant de cette série. A eux seuls, ils constituent un ensemble sans égal. Je les prendrai un à un, pour les analyser à loisir et dans leur ordre de succession.

A la mort de son père, Commode n'avait pas encore atteint sa 19e année. Ses premières médailles se rattachent par une filiation naturelle aux types du règne précédent. Ainsi le quadrige de la Victoire (an 181) n'est qu'un souvenir de la guerre germanique [1] et du retour triomphal à Rome (22 octobre 180).





[1] Le médaillon du cabinet de France est retouché. (Voir Cohen, nº 429).

Mais bientôt l'intérêt se relève, et les succès que le général Ulpius Marcellus remporte en Grande-Bretagne, deviennent la source de plusieurs motifs





nouveaux. Tantôt la Victoire apporte, du champ de bataille, une couronne





à l'empereur; tantôt le prince sacrifie à la déesse Roma et à la Paix, trônant





en face l'une de l'autre; ou son courage personnel (VIRTVS AVG*usti*) est représenté sous les traits d'une amazone assise devant un trophée et appuyée sur un bouclier dont l'épisème représente la louve allaitant les jumeaux. Plus loin, Commode à la chasse au lion rappelle les chasses au sanglier

sur les médailles d'Hadrien et de Marc-Aurèle César. Les historiens prétendent en effet qu'à une des fêtes de l'amphithéâtre, l'empereur aurait tué, de sa propre main, une centaine de bêtes fauves, des ours ou des lions africains.

Ces quatre médaillons datent de l'an 183. De même le suivant, où





Jupiter, armé du foudre, confie le globe terrestre au jeune prince; mais il faut espérer qu'on en trouvera un exemplaire plus ancien, car ce type fait allusion au *dies imperii*, c'est-à-dire à l'avénement de Commode.

Sous le rapport de l'art, presque tous les sujets que nous avons vus





jusqu'à présent occupent une place élevée. Le progrès est en plein cours. On préfère les motifs tirés de la mythologie, parce qu'ils sont plus graves, plus appropriés à l'avers, où le buste de l'empereur, revêtu d'une cuirasse écaillée, comme d'une égide, se détache au milieu de ses titres. Mais le gracieux va s'insinuer à son tour, et avec la beauté qui impose, nous aurons la beauté qui charme.

Voici un médaillon qui pourrait servir de pendant à celui de Lucille, où

Vénus joue avec les Amours. Il représente Cérès voilée, assise devant un cep de vigne. La déesse tient des épis et des pavots ; elle est entou-





rée de trois enfants, dont deux cueillent des grappes de raisin et les





pressent dans une cuve. Le troisième, à la tête encapuchonnée, reste





un peu plus éloigné du groupe. Même sans la légende TEMPORVM FELICITAS, on devinerait qu'il s'agit des saisons : de l'Hiver, des vendanges, de la récolte des blés. Les anciens excellaient à ces petits tableaux, si pleins d'esprit et d'agrément.

Sur la plupart des pièces de l'an 184 (9ᵉ puissance tribunicienne), Commode prend le surnom de *Pius*. Il y ajoutera bientôt ceux de





Felix et de *Britannicus* (185), car son armée de Bretagne continue à être





victorieuse, et après chaque campagne lui envoie une nouvelle salutation





d'*imperator*. Les médaillons de cette époque n'entrent pas dans les détails de la guerre; ils s'en tiennent aux généralités. Ici, c'est le prince lui-même qui érige un trophée breton au pied duquel deux captifs sont enchaînés; là, c'est Rome assise, tenant une figurine de la Victoire sur la main.

Je glisse sur des types déjà connus, pour m'arrêter un instant devant une majestueuse tête de Jupiter capitolin (*Iuppiter Optimus Maximus*), ceinte d'une couronne de feuilles et de baies de laurier. Le siècle de Commode n'aurait pu créer un tel chef-d'œuvre ; il trouve le modèle tout fait ; il s'en empare et le reproduit sans rien lui ôter de son caractère monumental. L'art qui s'approprie ainsi les grands originaux et qui sait les rendre sans diminution, n'a pas dégénéré.

Nous arrivons aux médailles de la 10[e] puissance tribunicienne (185), dont quelques-unes sont des plus curieuses. La pièce principale symbolise le nouvel an. On y voit Jupiter armé du foudre et tenant un cerceau à travers lequel passent quatre jeunes filles drapées. Le cerceau n'est autre chose que





le cercle de l'année (*orbis annuus*) ; les jeunes filles sont les Heures grecques avec les attributs des Saisons. Un enfant nu les a devancées, portant sur l'épaule une corne d'abondance remplie de fruits. Ce sujet, sans analogie dans l'art antique, ne laisse pas d'offrir certaines difficultés dont l'éclaircissement résiste à tout effort. On s'explique le rôle de Jupiter, qui règle le cours des astres et préside aux variations de l'atmosphère[1] ; mais le rôle de l'enfant n'est pas clair, à moins qu'il ne s'agisse d'un fils de Commode et de Crispine. Une seule chose paraît certaine, c'est que le médaillon se rapporte à un fait contemporain. Il a été frappé après une année de disette,

[1] Sur un exemplaire du cabinet d'Arolsen (*Archæologische Zeitung* 1861, pl. 147, 9), c'est Commode en Janus qui tient le cerceau. Mais il faudrait examiner si cette pièce n'a pas été retouchée. — Un denier d'or d'Hadrien, avec la légende SAEC*ulum* AV*reum*, représente une figure virile, imberbe, placée dans un cercle ovale et portant le globe surmonté d'un phénix (Cohen, nº 471).

et le graveur exprime et poétise à sa manière les espérances que l'on fondait sur la récolte prochaine.

Nous connaissons les Vœux du 3 janvier (VOTA PVBLICA), qui resteront un des motifs favoris de la monnaie romaine jusqu'à la chute de l'empire. Je n'y insisterai pas, car il me tarde de citer trois médaillons célèbres,





qui se rattachent à la guerre britannique. Sur l'un, on voit la Bretagne (BRITTANIA) dans son costume national, armée d'une haste et d'un étendard. Elle est assise sur un rocher, le bras gauche posé sur un bouclier qui, à son tour, s'appuie sur un casque. Dans ces figures de peuples vaincus, il y a toujours quelques détails intéressants que l'artiste a pris sur le vif





et qu'on ne doit pas négliger. Ainsi, le rocher représente les montagnes de l'Écosse (voir p. 82); le bouclier, de forme ovale, entouré d'une bordure de perles, est sans doute un produit de l'industrie celtique.

Les pièces suivantes nous montrent une Victoire assise au milieu de trophées et tenant sur ses genoux un bouclier avec la légende : VICT*oria* BRIT*annica*. Plus loin, l'empereur, en habit militaire, foule un captif sous ses pieds. Puis la même idée renaît sous une forme différente et dans une

sphère plus élevée. A la place du prince, c'est Hercule Vainqueur qui s'offre à nos regards. Il sort d'un combat. L'arc et le carquois sont suspendus à un





arbre, et le jeune héros se couronne avant d'offrir aux dieux le sacrifice qu'il




leur doit. Nous verrons bientôt que Commode se compare volontiers à





Hercule; cette ressemblance devient peu à peu sa pensée dominante.

Le dernier médaillon qui appartient avec certitude à l'an 185 porte un revers essentiellement romain. Au milieu, Jupiter sur son trône ; de chaque côté un Dioscure, tenant son cheval par la bride. Le maître du monde porte

ses attributs ordinaires : le foudre et le sceptre royal ; un aigle est placé devant la base du siége.




Il se pourrait que ce beau groupe fît allusion, lui aussi, à la guerre bri-





tannique. Cela répondrait à la nature des Dioscures, au rôle qu'ils jouent




dans la légende, prenant part à des combats mémorables et se chargeant eux-mêmes de répandre la première nouvelle de la victoire. Mais le sujet n'est pas de ceux qui se devinent facilement ; je croirais plutôt qu'il faut le réunir aux monnaies suivantes, et prendre Castor et Pollux en leur qualité de protecteurs de la navigation.

L'an 186, après une longue disette, Commode fit organiser une flotte pour chercher du blé en Afrique dans le cas où la récolte égyptienne ne suffirait pas aux besoins de la capitale.

C'est cette flotte qui figure sur trois de nos médaillons. Au moment où elle jette l'ancre dans le port d'Ostie, l'empereur remercie les dieux en sacrifiant sur un trépied; un camille tient le coffret qui renferme les grains d'encens; le taureau qui vient d'être immolé à Neptune est étendu sur la plage.

A la droite du spectateur s'élève le phare d'Ostie, qui se compose d'un soubassement carré et d'une tour à plusieurs étages superposés, diminuant d'épaisseur à mesure qu'ils s'élèvent. Dans le port, on distingue deux





navires à voiles et trois barques qui s'éloignent de la côte. La déesse assise sur le siége du timonier porte un *modius* sur la tête; c'est la Fortune (*Fortuna dux*) qui a conduit l'expédition. Avec un tel guide l'escadre ne pouvait péricliter; les vœux qu'on avait faits à son départ (VOTIS FELICIBVS) étaient exaucés.

Sur deux autres médaillons de l'année 186 on voit l'empereur sacrifiant à la Fortune debout et prête à partir pour l'Égypte (FORTVNAE DVCI), puis à la Fortune assise sur un siége, de retour du voyage et se reposant de ses fatigues (FORTVNAE REDVCI). Mieux que les historiens, la numismatique nous retrace ainsi les annales du règne, brièvement, en quelques tableaux d'une grande simplicité, qui ne s'attachent qu'à l'action principale et ne visent qu'à l'indispensable.

Dans cette même année, Commode fut consul pour la cinquième fois;

le 1er janvier, jour de son entrée en fonctions, il se rendit au Capitole dans un quadrige triomphal, en toge brodée, et portant à la main un sceptre




couronné d'un aigle. Cette cérémonie, qu'on appelait *processus consularis*,




doit remonter aux empereurs Flaviens ; elle figure souvent sur les médailles,




où il n'est pas toujours facile de la distinguer d'un triomphe. On la retrouve jusqu'à l'époque byzantine. Le roi Clovis, qui avait reçu de Constantinople un diplôme de consul, célébra son *processus* à Tours, en se rendant à pied

de son palais à l'église de Saint-Martin et en distribuant de l'argent au peuple sur tout le parcours du cortége.





Quatre médaillons de l'an 186 ont trait à la guerre britannique. Il n'y a





pas de raison pour s'y appesantir. Rome assise, la Paix tenant un sceptre





et un rameau d'olivier, la valeur du prince (VIRTVS AVG*usti*), Commode sacrifiant à Mars et couronné par la Victoire ; voilà les sujets dans l'ordre où ils se suivent. Un seul revers réclame notre attention, celui qui porte

à l'exergue les mots FIDES EXERCIT*us* (*la fidélité de l'armée*), et qui représente une scène différant de celle que nous avons vue sur une pièce analogue de Trajan. Au premier abord, cette scène, une Allocution, n'a aucune connexité avec la légende. Mais en consultant les biographes de Commode, on se l'explique sans peine. Perennis, l'un des commandants





des cohortes prétoriennes, s'était attiré la haine de ses troupes par la sévérité avec laquelle il y maintenait la discipline. L'armée de Bretagne envoya un corps de 1500 soldats pour exposer ses griefs à l'empereur. En effet, Commode reçut cette députation aux environs de Rome; on insinua





que Perennis songeait à porter l'un de ses fils au pouvoir, et l'ordre fut donné de le mettre à mort, lui et sa famille. Sur nos médaillons, le prince remercie les soldats de leur fidélité; il faut qu'il n'ait pas douté du bien-fondé de l'accusation [1].

[1] J'ajoute que le fait s'est passé en 185, car nous possédons des deniers d'or et d'argent au même type avec la date de la 10e puissance tribunicienne. (Cohen, nº 58-61).

Je citerai plusieurs pièces, et d'admirables, de la 12ᵉ puissance tribunicienne (187). Que signifie ce Dioscure, debout devant l'empereur assis sur




un rocher? Est-ce le représentant de l'ordre équestre, dont l'influence s'ac-




crut, à cette époque, aux dépens du sénat? Nous n'avons de l'histoire de




Commode que des feuillets épars, des fragments sans suite ni liaison, de sorte qu'il n'y a nul profit à aborder de tels problèmes. Allons tout droit à une belle série de médaillons consacrés au rétablissement de la paix. La révolte

des tribus celtiques de Grande-Bretagne fut étouffée dans le courant de 187, car le 8e et dernier généralat de l'empereur date de cette année. Aussitôt les





images de la Paix se multiplient sur les monnaies et s'y transforment en allé-





gories charmantes. Une figure se détache surtout, celle de la Terre couchée,





qui n'est autre que le monde romain pacifié. Le haut du corps à découvert, elle repose à l'ombre d'un cep de vigne, et son bras s'appuie sur une amphore ou une corbeille. Tantôt elle tient un épi à la main, et devant elle

on voit un laboureur avec ses bœufs ; tantôt elle a pour symbole un globe étoilé, entouré de quatre jeunes filles drapées qui portent les attributs des





quatre saisons. Ce type, copié sur un médaillon de Faustine jeune et remon-





tant, en partie du moins, au règne d'Hadrien, porte une légende explicative, TELLVS STABIL*ita, la Terre raffermie*. Il se retrouve sur deux pièces de l'an 188, dont l'une nous montre l'effigie du prince accolée au buste lauré et cuirassé de Jupiter.

A côté d'une pensée poétique délicatement traitée, en voici d'autres qui nous rejettent au milieu de la vie matérielle.

Ce navire marchant à pleines voiles va chercher du blé en Afrique. La prévoyance de l'empereur (PROVID*entia* AVG*usti*) n'oublie pas que l'Italie a besoin de pain et qu'elle compte sur lui pour ne pas souffrir de la famine.

Les trois déesses (MON*etae* AVG*usti*), tenant chacune une balance et

une corne d'abondance, se rapportent aux trois métaux, l'or, l'argent, le cuivre, que l'on convertissait en monnaie dans l'atelier impérial. On ne les rencontre, au nombre de trois, qu'à partir de Commode, mais s'il a fallu les attendre un peu longtemps, la numismatique du 3ᵉ siècle va nous en dédommager. Généralement, il n'y a aucune différence entre ces figures qui




sont de même grandeur, identiques de costume et de pose, et qui ont les mêmes symboles. Mais sur une variante du médaillon que je publie, la déesse du milieu est plus petite que les autres et placée sur une base




circulaire. Il se pourrait qu'elle seule représentât la Monnaie d'Auguste et que ses deux compagnes fussent la Justice et l'Équité.

Encore un sujet militaire : l'empereur à cheval, escorté de ses prétoriens et tenant un sceptre surmonté de l'aigle, et nous voilà arrivés à l'an 189 (14ᵉ puissance tribunicienne), où les médaillons prennent une physionomie nouvelle.

Nous avons vu Commode dans l'attitude de Jupiter recevant Castor comme son inférieur ; nous avons vu son buste revêtu de l'égide ou réuni

à celui du dieu suprême; maintenant l'apothéose s'achève, et l'empereur se substitue à Jupiter lui-même. Debout entre un aigle et un autel dont les




bas-reliefs retracent un épisode de la lutte contre les Géants, Commode




tient le sceptre royal et le foudre. IOVI IVVENI, dit la légende, car il est




encore jeune (il n'a pas 28 ans) et il a le droit de s'assimiler à ***Jupiter Juvenis***, le protecteur de la jeunesse.

Sous le rapport de l'exécution, c'est le style grec dans toute sa force et sa pureté. Une Minerve victorieuse (MINER*vae* VICT*rici*) près d'un tro-

phée d'armes, et Mars portant l'olivier de la paix (MART*i* PACAT*ori*), viennent s'y ajouter; ces trois pièces forment un groupe unique dans l'art





monétaire. Hâtons-nous d'en jouir, car la source sera bientôt tarie, et les





parallèles avec l'art grec se feront de plus en plus rares.





Deux médaillons de bronze représentent la Fortune avec les symboles du commerce et de la fertilité (FORT*unae* FELI*ci*), le pied posé sur une proue de navire; une magnifique pièce d'or ramène le type de la Paix, qui reçoit ici pour la première fois le nom de *Paix éternelle* (PACI AETER*nae*).

L'année du 6[e] consulat de Commode (190) a également laissé sa marque dans la numismatique. Elle débute par la procession consulaire, qui ne




se distingue de celle de l'an 186 que par un détail insignifiant. Le char est




orné d'une Victoire, et pendant que l'empereur monte au Capitole, une




autre Victoire le couronne. Immédiatement après, la question de l'alimentation de Rome surgit de nouveau. Avant le départ de la flotte pour Alexandrie, Commode sacrifie à Neptune, et le peuple fait des vœux pour le succès de l'expédition. PIO IMP*eratori* OMNIA FELICIA, *que tout réussisse*

à l'imperator Pius! telle est la formule du vœu. Vers la même époque, le gouverneur de l'Égypte eut à réprimer un soulèvement ou à repousser une





invasion des Maures. Cela ressort d'un médaillon célèbre copié sur une pièce




du règne d'Antonin, où l'Afrique est couchée au pied d'un trophée. La




déesse a pour coiffure une trompe d'éléphant ; de la main droite elle caresse un lion, au bras gauche elle porte deux épis de grandeur inusitée [1], comme

[1] Sur l'exemplaire de la collection Gréau (Catalogue nº 4919), elle porte une double corne d'abondance; sur les médaillons d'Antonin, tantôt deux épis, tantôt un scorpion.

la vallée du Nil sait les produire. Faut-il expliquer la présence de Commode? Elle ne doit pas nous embarrasser, car toute bataille gagnée par un général était considérée comme gagnée directement par le prince. Une seule chose m'étonne, c'est que cette bataille n'ait pas laissé de trace dans l'histoire et qu'elle n'ait pas augmenté le nombre des salutations d'imperator.





J'ai déjà analysé le revers qui représente le Soleil armé d'un fouet et suivant, sur son quadrige, l'étoile du matin (p. 72). Ici l'artiste a choisi pour encadrement une bande du zodiaque, dont les signes sont trop indistincts pour être déterminés avec certitude. On dirait, en face de ces répétitions si





fréquentes, que les graveurs anciens avaient épuisé la galerie mythologique et qu'il ne restait plus rien à créer de neuf.

Pourtant, les trois dernières années de Commode ouvriront des points de vue inattendus. L'an 191 déjà nous donnera, sous ce rapport, quelques satisfactions. Ainsi, des types de Minerve que nous avons rencontrés précédemment, aucun ne ressemble à cette Minerve *Auguste* (MINER*væ*

AVG*ustæ*) qui cueille en toute hâte une branche de son olivier sacré pour annoncer que la paix est conclue. La chouette perchée sur une colonne précise la localité où la scène se passe ; à Athènes, on a trouvé des ex-voto semblables et d'un style fort ancien.

Je mets en regard de ce tableau plein de vie et de mouvement une scène





moins animée : Apollon Palatin (APOL*lini* PALATINO) recevant sa lyre des mains de la Victoire. Le dieu, qui tient son ***plectrum*** à la main droite, se dispose à chanter ; il va prendre part au concours des jeux Apollinaires qui lui sont consacrés. Nul doute qu'il n'obtienne le prix, et le graveur a





exprimé cette certitude par une allégorie des plus compréhensibles [1]. A Rome, le temple d'Apollon faisait partie du palais impérial ; construit après la victoire d'Auguste sur Marc-Antoine, il fut réduit en cendres lors du

[1] Sur la terre cuite Costanzi que j'ai commentée dans mes *Musées de France,* p. 54, Apollon chante devant un nombreux auditoire qui l'applaudit en criant : APOLLO NICA.

grand incendie de l'an 64, puis rétabli par Domitien. Notre médaille date de la dernière année de l'existence du sanctuaire, car il fut consumé de nouveau dans l'incendie de 192.

Un revers facile à interpréter est celui où Rome, assise sur un trophée d'armes britanniques [1] et portant une corne d'abondance, remet à l'empereur le globe, symbole du monde. La femme drapée qui tient cet énorme caducée, représente la Paix. Quel contraste avec le sujet suivant, où Hercule, au terme de ses luttes, suspend la peau de lion à un arbre sacré et appuie sa massue contre l'autel où il sacrifie aux dieux. Il porte également une corne d'abondance, et la légende HERC*uli* COMMODIANO nous apprend que cette robuste figure n'est autre que la divinité favorite du





prince, celle dont il aimait à revêtir le costume quand il chassait les bêtes fauves dans l'amphithéâtre. J'aurai tout à l'heure à y revenir.

Avec l'année 192, les médaillons de Commode changent d'aspect. Jusque-là, le fils de Marc-Aurèle se conforme à un usage ancien en supprimant son nom de famille; mais, dès la fin de 191, le prénom et le surnom de son père (*Marcus Antoninus*) disparaissent à leur tour, et l'empereur revient aux noms qu'il avait portés dans sa jeunesse: *Lucius Aelius Aurelius Commodus*. Vers la même date, on voit pour la première fois les bustes géminés de Commode et de la déesse Roma. Du temps de la République, le buste de Roma avait été le type monétaire par excellence; plus tard, il avait fait place à l'effigie du prince, et s'il reparaît maintenant, conjugué avec la tête de l'empereur, cette innovation ne saurait être attri-

[1] Le bouclier a pour épisème un masque de Méduse.

buée à une fantaisie : elle indique l'alliance étroite qui existait alors, ou qui aurait dû exister, entre le prince et le sénat, ces deux pouvoirs qui s'étaient partagé le gouvernement. Je ne citerai qu'à titre de curiosité une autre interprétation, proposée, rejetée, ravivée sans cesse, mais qui ne mérite pas qu'on la prenne au sérieux. Quelques antiquaires ont cru recon-





naître dans le buste de Roma un portrait de Marcia, la maîtresse de Commode, et en effet, les priviléges accordés à Marcia paraissent avoir dépassé de beaucoup la mesure et les convenances. Néanmoins, nous ne possédons





d'elle aucune médaille ; elle n'avait donc pas le droit de battre monnaie à son coin, et c'est là le point principal qu'il eût fallu établir avant tout. On ne l'établira pas sans renverser les notions les plus élémentaires du droit public romain.

Ces remarques suffiront pour nous aider à examiner les médaillons de l'an 192. Je commence par celui qui porte, au revers, Mars debout devant une statuette de la Victoire. Le dieu tient un glaive à la main gauche, et

son pied repose sur une pièce d'armure prise à l'ennemi. C'est le dernier souvenir de la guerre britannique. A peu de distance, nous retrouvons un type connu, mais des meilleurs.

La famine de l'an 189 a dû être suivie de quelques récoltes plus abondantes, car deux médaillons frappés après cette date néfaste ont au revers les quatre Saisons avec la légende TEMPORVM FELICITAS. Le sujet est de la famille de ceux que nous avons rencontrés au règne de Marc-Aurèle (p. 81. 111) et dans des circonstances identiques. Il n'en diffère que par certains détails. Ainsi, au lieu d'une corbeille (*canistrum*), le Printemps porte sur la tête une espèce de bassin (*lanx*); l'Automne tient un lièvre et un plateau rempli de fruits; sur la seconde pièce, l'Hiver a la tête encapu-





chonnée, et le gibier qu'il vient de capturer est un oiseau, probablement un canard sauvage. Dans l'Anthologie latine, on lit la description poétique, faite d'après une peinture ou une mosaïque, des douze mois de l'année. Ces vers, qui remontent au 4e siècle, représentent le mois de Février sous la forme d'un enfant vêtu d'un manteau bleu et tenant à la main un oiseau aquatique :

Quique paludicolam prendere gaudet avem.

Il est possible que les deux pièces suivantes rentrent dans le même ordre d'idées. Nous y voyons l'empereur offrant une libation à la déesse qui préside à la fertilité des champs, *Fortuna felix*. Le sacrificateur a la tête voilée selon le vieux rite sabin; comme toujours, il officie en sa qualité de pontife maxime, et en face de lui se tient l'appariteur qui a amené la victime. Bien qu'il fût d'usage de n'immoler aux déesses que des animaux femelles, la vic-

time, cette fois, est un taureau; mais il ne faut pas oublier qu'en ces matières la règle souffrait de nombreuses exceptions.

Quelle est cette femme diadémée, assise sur un siége et portant un long





sceptre ? Serait-ce la Piété ? Je ne le pense pas. Je croirais plutôt que c'est





Faustine jeune, élevée au rang d'une divinité. L'enfant vers lequel elle tend la main représente peut-être les enfants assistés et l'institution alimentaire dont nous avons parlé à plusieurs reprises.

Nous voilà arrivés à la page la plus originale de la numismatique de Commode. L'usage de représenter les empereurs sous les traits ou avec les attributs d'Hercule remonte à la famille d'Auguste, mais nous n'avons pas de monnaie romaine antérieure à Trajan qui se soit inspirée de cette idée. On imitait l'exemple donné par Alexandre-le-Grand. Lorsqu'il s'agissait d'un conquérant, d'un prince qui avait vaincu les peuples barbares ou entrepris de longs voyages,

cette comparaison s'offrait d'elle-même, et en se remettant à la perspective de l'époque, on n'y trouve rien d'exagéré. Sur les monnaies des deux





premiers siècles, on l'emploie d'ailleurs si rarement qué l'effet en est nul,





qu'il disparaît à côté de certaines assimilations beaucoup plus prétentieuses.





Il n'en est pas de même des médaillons que je vais décrire et où le sujet prend tout son développement.

Commode, qui aimait avec passion la chasse au lion, professait un culte

particulier pour le héros grec, le dompteur et l'exterminateur des monstres. Nous le voyons ici, sacrifiant à son dieu, *Hercules Commodianus,* avec lequel il va bientôt s'identifier ; en effet, d'autres médaillons représentent la tête de l'empereur affublée d'une peau de lion [1]. Nous savons par ses biographes qu'il prit le titre d'Hercule Romain et qu'on portait devant lui les





armes du fils de Jupiter toutes les fois qu'il se rendait aux spectacles de l'amphithéâtre. Ce détail explique le revers de trois pièces, où la massue, l'arc, le carquois rempli de flèches sont entourés de la légende : HERCVLI ROMANO AVGV*sto*. Il sera confirmé par quelques médaillons frappés





dans les dernières semaines du règne, pendant cette courte 18e puissance tribunicienne qui part du 10 décembre 192.

[1] Sur un de nos médaillons (p. 143), Roma porte un casque dont l'aigrette est soutenue par un sphinx couché ; devant elle, on distingue une pelte d'Amazone. Commode a la couronne radiée qui ne convient qu'aux empereurs divinisés, et que Néron seul avait osé prendre de son vivant.

Au commencement de l'année, une partie de la ville de Rome avait été dévastée par le feu. L'empereur mit une telle activité à la relever de ses





ruines, que la reconstruction ressembla à la fondation d'une colonie et qu'un vote du sénat conféra à la ville nouvelle le titre de *Colonia Commodiana*. Nous ne connaissions ce vote que par les historiens, peu bienveillants pour le souvenir du dernier des Antonins, et l'on s'est habitué à blâmer comme une des hontes de son règne ce qui constitue un titre de gloire. J'en vois la preuve dans le type d'un magnifique médaillon, où Commode, dans le costume d'Hercule, conduit deux bœufs attelés à une charrue. Il trace le sillon du mur d'enceinte, du *pomerium* de la colonie, et la légende HERC*uli* ROM*ano* CONDITORI l'appelle le *fondateur* de Rome. Ce témoignage est décisif.





Après les combats, le repos. Les pièces qui complètent la série et en achèvent le cadre, nous montrent le prince sous un autre aspect : tantôt debout devant un rocher, recouvert des dépouilles du lion de Némée et du sanglier d'Erymanthe, au moment où il va y monter et s'y étendre ; tantôt dans l'attitude de l'Hercule Farnèse, appuyé sur sa massue et tenant son arc à la main ; tantôt assis sur un roc, comme sur le médaillon d'Antonin-le-Pieux (p. 57), et se reposant de ses travaux.

Commode fut assassiné le 31 décembre 192.

Une vérité encore peu répandue, mais que personne n'osera contester, c'est que les médailles et les monuments contemporains donnent des empereurs et de leurs familles une idée bien plus favorable que les auteurs classiques. L'époque que nous venons de revivre n'a pas perdu à se faire apprécier par ses seuls types monétaires, et je ne crains pas de dire que ceux qui visent à une idée exacte de l'antiquité romaine, des hommes





et des choses, doivent, à chaque pas, la contrôler par l'étude de la numismatique. Devant ce témoin irrécusable, les haines de parti qui ont animé la plupart des biographes anciens [1], se taisent; le méconnu y trouve son dédommagement et sa revanche. Et certes, il n'y a pas de source plus abondante que celle-ci. Née avec le premier souffle de l'histoire, elle la prend à son berceau pour la conduire, sans fatigue ni intermittence, et à travers toutes les vicissitudes des temps, jusqu'à son agonie.

[1] Nemo est principum quem non gravis fama perstringat. (*Vita Marci,* ch. 15.)

CRISPINE

Bruttius Præsens, père de Crispine, avait été consul de l'an 153. Il était membre de trois confréries qui avaient pour mission de veiller au culte des empereurs déifiés[1], car une inscription l'appelle *sodalis Hadrianalis, Antoninianus, Marcianus,* et lors de la guerre contre les Sarmates, il avait fait partie de la suite de Marc-Aurèle. Après le triomphe, il donna sa fille en mariage au jeune Commode qui venait d'être associé au pouvoir (177). Crispine reçut à cette occasion le titre d'*Augusta*. Elle avait deux frères, dont les noms figurent également, mais beaucoup plus tard, dans les fastes consulaires (217 et 224).

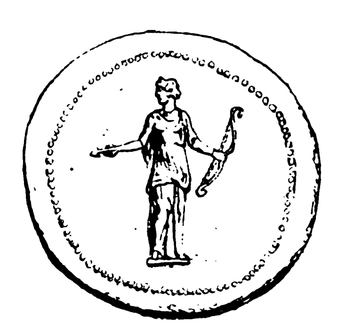




[1] Ce qui prouve qu'il avait vécu dans l'intimité des empereurs. *Et laudavere uterque pro rostris patrem, flaminemque ei ex adfinibus et sodales ex amicissimis Aurelianos creavere* (*Vita Marci,* ch. 7).

Les médaillons de cette impératrice sont peu nombreux et nous ne possédons sur elle que des renseignements insignifiants. Exilée dans l'île de





Capri, elle fut tuée par ordre de son mari, peut-être en même temps que





Lucille (183). Elle avait cependant donné un enfant à Commode, car une





de ses monnaies porte le type de la Fécondité. Sa mère lui survécut longtemps et ne paraît être morte que vers la fin du règne de Caracalla.

En passant la revue de ses médaillons, on y distingue deux sujets nouveaux : Diane debout, armée d'une flèche et d'un arc, puis la Concorde

assise, avec une patère à la main et une corne d'abondance à ses côtés. La statuette sur laquelle la déesse appuie le bras, et qui, à son tour, est placée sur une base ornée de guirlandes, représente l'Espérance. Le même décor de siége figure sur les monnaies d'Antonin.

Je ne parlerai pas du sacrifice devant le temple de Vesta, ni du groupe bien connu des deux époux se tendant la main en présence d'une déesse qui les rapproche l'un de l'autre. Sur le médaillon d'Aelius Vérus (p. 44), cette déesse était la Concorde; ici c'est Junon *Pronuba*, l'épouse de Jupiter, qui donne au mariage la consécration divine. La légende: VOTA PVBLICA est indépendante du sujet; elle constate le prix que le peuple romain attachait au bonheur de cette union.

ALBIN

JUIN 193 — 19 FÉVRIER 197

A LA mort de Commode, Decimus Clodius Septimius Albinus gouvernait la Bretagne avec le titre de légat propréteur. Il se soumit d'abord aux décisions du sénat et reconnut sans difficulté l'autorité de Pertinax. Mais à la nouvelle vacance du trône, il passa pour un des compétiteurs de Dide-Julien. Ce fait est contredit par les médailles, aucune de celles où il prend la qualification d'Auguste n'étant antérieure à 194, année de son deuxième consulat. Après l'avénement de Septime-Sévère, Albin fut élevé au rang de César, et certes il ne se serait pas contenté d'une dignité de second ordre s'il avait déjà usurpé le pouvoir.

Mais l'accord entre les deux chefs d'armée était trop mal cimenté pour durer longtemps. Le titre de César impliquait en quelque sorte la succession éventuelle à la couronne. L'an 196, Sévère eut hâte de le conférer à l'aîné de ses fils; il voulut fonder une dynastie pour épargner à l'empire la perspective de nouvelles guerres civiles. Trompé dans ses espérances, Albin envahit alors la Gaule et s'arrogea le titre d'Auguste. Ses légions furent vaincues dans la bataille de Tournus (19 février 197), et lui-même périt au moment où il allait chercher son salut dans la fuite.

J'ai choisi le plus intéressant de ses médaillons, celui qui porte la légende

SAECVLO FRVGIFERO. Un dieu barbu, en costume oriental, y est assis entre deux sphinx femelles, coiffés chacun d'un *modius*. Revêtu d'une ample draperie, le dieu porte la tiare droite, décorée de cannelures et en partie couverte d'un voile. Il a la main droite levée; dans l'autre, il tient deux épis qu'on a pris jusqu'ici pour un calice de fleur. Le même sujet se retrouve sur une monnaie d'or d'Albin; la même légende avait déjà été employée par Pertinax avec le type du caducée orné d'une gerbe [1]. Sur d'autres monnaies d'Albin et de Septime-Sévère, cette inscription entoure la figure du Soleil debout, tenant un caducée, un trident, parfois aussi une poignée d'épis de blé. Elle n'a donc pas la prétention de faire connaître le nom de la divinité qui nous occupe; son rôle se borne à constater l'extrême fertilité de l'époque à laquelle les pièces ont été frappées.

Pour donner à la question toute sa prise et toute sa portée, il faut se rappeler deux monnaies de cuivre de la ville d'Hadrumète remontant au règne d'Auguste. Sur l'une d'elles, on voit la tête du Soleil, accostée d'un trident; sur l'autre le buste drapé et voilé d'un dieu barbu qui a les bras levés et qui tient deux épis à la main droite. Sa tiare ne diffère de celle de notre médaillon que par un accessoire: elle est ornée d'imbrications. Comme l'empereur Albin était né à Hadrumète, il obéissait à un sentiment naturel en plaçant sur ses monnaies l'image des dieux de sa ville natale, mais ce n'est pas le seul motif qui ait guidé son choix. Les blés qui servaient à l'alimentation de Rome venaient en grande partie du nord de l'Afrique. Hadrumète, transformée en colonie romaine, s'appelait *Colonia Concordia frugifera*, à cause de l'abondance de ses champs de blé. Il en résulte que les deux types qui nous intéressent, le Soleil avec sa gerbe ou son trident, et le dieu mitré avec ses épis, ne sont que des variantes de l'*Annona*, l'Approvisionnement annuel. Le Soleil mûrit les grains; le trident fait allusion au transport des céréales en Italie.

[1] Les billons de Postume avec le caducée ailé portent également la légende SAECVLO FRVGIFERO.

Quant au nom qu'il convient de donner à la divinité principale, il faut d'abord, et avant de dire la nôtre, demander l'opinion des Romains. Pour eux, le dieu qui présidait à la culture du sol était Saturne. Dans les inscriptions de Numidie, Saturne est le *deus frugum* ou *deus frugifer*, le protecteur des champs, et les colons africains l'identifiaient avec le *Baalsamim* des Carthaginois. C'est donc lui qui figure sur le médaillon d'Albin, non dans son costume romain ni avec l'attribut de la faucille, mais tel qu'on le voyait assis dans son vieux temple punique.

Je pourrais discuter les hypothèses de quelques savants qui ont exercé leur sagacité à trouver une autre interprétation. Mais la mienne ne diffère de la leur que sur des points de détail, et ces choses-là n'ont pas besoin d'être soulignées pour aller à leur adresse.

SEPTIME-SÉVÈRE ET JULIA DOMNA

Avril 193 — 4 Février 211

Comme Albin, son collègue et son rival, Septime-Sévère était originaire du nord de l'Afrique. Il naquit, l'an 146, à Leptis de Syrtique. A la mort de Pertinax, il fut proclamé empereur par l'armée de Pannonie ; le sénat consentit à ratifier ce choix, et après la déposition et le meurtre de Dide-Julien, le nouvel empereur partit pour l'Orient, où les légions avaient conféré le titre d'Auguste à leur général Pescennius Niger. La lutte entre les deux compétiteurs se prolongea jusqu'à l'année suivante et eut pour épilogue (en 195) la conquête de la Mésopotamie.

Nous avons deux médaillons frappés pendant le cours de ces événements. Septime-Sévère y ajoute à ses noms celui de Pertinax dont





il s'était promis de venger la mémoire. Il harangue ses troupes, mais la légende FIDEI MILIT*um* (*à la fidélité des soldats*) nous laisse indécis sur

le sens de l'allocution; on ne sait si elle se rapporte à la campagne contre Pescennius, ou si la scène représente le pronunciamiento de l'armée. De





même, il n'est pas possible de dire quelles sont les personnes qui ont pris





place sur l'estrade, derrière l'orateur. On pense naturellement aux préfets du prétoire, mais ce point n'est pas encore éclairci.





La palme qu'on lui contestait, Sévère l'obtint dans toutes ses campagnes, et certes les images de Mars et de la Victoire ne sont nulle part moins déplacées que sur ses monnaies. Voici un médaillon où l'empereur est

assimilé au dieu de la guerre ; son buste nu, vu de dos, armé d'un bouclier et d'une haste, le baudrier sur l'épaule, rappelle les traditions de la sculpture grecque. Au revers, Mars casqué porte un trophée et une lance. C'est le dieu national des Romains, MARS PATER, le père des fondateurs de la ville. Il figure, dans la même attitude, sur un denier d'Albin, mais son type est beaucoup plus ancien et ne diffère pas plus de celui de Romulus que Romulus divinisé ne différait de Mars.

Le sujet le plus curieux de cette série est le groupe d'Hercule et de Bacchus avec la légende DIS AVSPICIBVS (*aux dieux favorables*). Nous venons de rencontrer un dieu punique sur le médaillon d'Albin ; ici, c'est la ville de Leptis qui nous fait connaître ses divinités locales. En effet, les monnaies de cette ancienne colonie phénicienne ont pour type la tête laurée





d'Hercule, une tête de Bacchus couronnée de lierre ou quelques symboles bachiques empruntés à l'art grec. Et pour ne pas laisser de doute sur leur connexité, on a parfois réuni sur la même pièce les deux protecteurs de la cité, car nous possédons des médailles de Leptis avec les têtes affrontées d'Hercule et de Bacchus ou avec la massue et le thyrse en sautoir. Après son triomphe sur les Parthes, Septime-Sévère fit construire, à Rome, un temple d'énormes dimensions aux dieux de sa patrie; non qu'il se regardât comme l'héritier de ces grands conquérants, mais parce qu'il leur attribuait ses succès et son élévation au trône. Ils s'appellent DI PATRII sur un de ses Grands Bronzes et sur les monnaies de ses fils. Malheureusement, le graveur n'a pas reproduit les statues puniques du sanctuaire de Leptis ; il les a grécisées, et à la place des originaux qui nous eussent intéressés à tant de titres, nous n'en avons aujourd'hui qu'une faible traduction.

Les pièces au type de Mars et de Roma en Amazone rentrent dans la mythologie nationale ; j'en détache la légende : DIVI *Marci* PII *Filius*, par




laquelle l'empereur se fait passer pour le fils de Marc-Aurèle. Dès l'année




195, il avait pris les surnoms de Commode : PIVS FELIX, et sur les monu-




ments épigraphiques, il s'appelle en effet arrière-petit-fils de Nerva, de Trajan, d'Hadrien, petit-fils d'Antonin, frère de Commode. Pour se rattacher ainsi, de son propre gré, à la famille qui avait occupé le trône durant tout un siècle, le fondateur d'une dynastie nouvelle pouvait avoir ses

raisons. Mais la procédure n'est pas claire, car on ne comprend pas la régularité d'une adoption sans le consentement du père. Je crois qu'en vertu de sa haute position l'empereur échappait à l'application rigoureuse de la loi, et que son autorité suffisait pour faire revivre une famille éteinte. Du reste le choix d'un père adoptif ne lui était pas indifférent; il aurait pu prendre





Commode, qu'il jugeait digne des honneurs de l'apothéose, mais il donna la préférence au prince qui l'avait nommé sénateur; sous le rapport de l'âge, cela n'excluait pas la vraisemblance.





Après la victoire sur Albin, Septime-Sévère se rendit en Syrie pour combattre les Parthes et ne retourna à Rome qu'en 202, avec le titre de *Parthique Maxime*. Un médaillon en argent doré perpétue le succès de cette longue campagne. A l'avers : le buste du vainqueur en habit militaire, la main sur la garde de son épée. Du côté opposé : Jupiter Victorieux (IOVI VICTORI) accourant sur son quadrige pour foudroyer deux géants, dont les jambes se terminent en serpents. La pièce dont il s'agit date de l'année 207 (15e puissance tribunicienne).

Il est moins aisé d'expliquer la pièce suivante (an 208) et de dire dans quelle ville avait été construit le pont monumental qui décore le revers du médaillon. En tous les cas, ce n'est pas à Rome qu'on doit le chercher. La balustrade est ornée de cinq statues; les tours qui y donnent accès ont chacune trois portes séparées par des pilastres. Deux grandes dalles de marbre ont été ménagées pour recevoir des inscriptions, et au sommet j'aperçois deux rangées de sculptures, probablement de trophées. Pour explorer le sens et la portée de cette série inépuisable de types, il faudrait que l'histoire des empereurs fût beaucoup mieux connue qu'elle ne l'est. On a beau lire et relire les documents, de valeur si inégale, que l'antiquité





nous a transmis, étudier les monnaies contemporaines de Rome et des provinces, jeter la sonde dans toutes les profondeurs, on n'est pas certain d'avancer toujours les questions, et, le plus souvent, il faut laisser les choses dans l'état où d'autres les ont abandonnées.

Septime-Sévère mourut en Bretagne, à *Eboracum*, le 4 février 211.

Sa seconde femme, Julia Domna, était née à Emèse, sur les confins de la Syrie et de la Phénicie. Comme elle n'a frappé que très-peu de médaillons, je les placerai ici à leur date et dans leur milieu, où ils comblent certaines lacunes qu'il importe de ne pas laisser subsister.

La première pièce représente Cérès diadémée, tenant un grand flambeau et quelques épis qu'elle va déposer sur un autel. Sur la seconde, l'impératrice porte une corne d'abondance chargée de fruits, et à la main droite une figurine de l'Abondance tenant le même symbole. Sous les règnes anté-

rieurs, rien de plus fréquent que les types de l'*Annona*, dont les suites compactes et continues vont jusqu'à la monotonie. On n'est pas fâché de rencontrer par hasard la même idée sous une forme plus neuve. Le sacrifice




à Vesta (VESTA MATER) a aussi ses petites variantes qui ne manquent





pas d'intérêt. Voyez les détails du temple : la coupole avec une statue au





faîte, les grillages qui suppléent aux fenêtres, la déesse assise au milieu de son sanctuaire et présidant à la cérémonie [1].

[1] J'ai fait reproduire ce beau médaillon d'argent de l'ancienne collection Northwick d'après l'ouvrage de M. Cohen, t. III, pl. IX, nº 3.

Sur un autre médaillon d'argent, Julia Domna porte déjà les surnoms de *Pia Felix,* comme son époux s'appelait *Pius Felix.* On aimait alors ces noms d'un heureux augure. Quant au type, les trois Monnaies avec leurs balances, il doit se rapporter à un édit monétaire, car vers le milieu du règne de Septime-Sévère les deniers d'argent commencent à se transformer en billon, et leur valeur intrinsèque diminue graduellement jusqu'à la réforme de Dioclétien. C'est donc avec bien des réserves qu'il faut accepter les mots AEQVITAS PVBLICA, de notre point de vue du moins, l'époque





de Sévère ne faisant, somme toute, que glisser un peu plus rapidement sur la pente que l'on suivait depuis longtemps.

J'ai placé à la fin une figure qui ne nous est pas inconnue, la Fécondité (FECVNDITATI *aug.*), c'est-à-dire Julie assise sur un siége, avec ses deux enfants, Caracalla et Géta. La pièce a dû être frappée dans la première année du règne, alors que les héritiers du trône étaient encore en bas âge. Ils vont maintenant entrer en scène, prendre part aux événements et laisser leur puissante empreinte dans la numismatique impériale.

CARACALLA ET GÉTA

4 Février 211 — Février 212

CARACALLA SEUL

Février 212 — 10 Avril 217

Le fils aîné de Septime-Sévère et de Julia Domna, né à Lyon, au mois d'avril 188, avait reçu le titre de César à l'âge de huit ans; depuis 197, il faisait partie du collége des pontifes. Les noms qu'il porte sur les médailles et dans les textes épigraphiques : *Marcus Aurelius Antoninus*, remontent à l'époque où son père entra dans la famille Aurelia. Plus tard, le peuple lui donna le sobriquet qui a prévalu. L'empereur avait mis à la mode un vêtement gaulois du nom de *caracalla*, une espèce de robe munie d'un capuchon et descendant jusqu'aux talons. C'est le même costume qui, dans la suite, est devenu l'habit des moines.

Je n'ai qu'un seul médaillon de Caracalla César, celui qui représente les insignes pontificaux. Autour d'une aiguière de bronze, à panse godronnée et à orifice trilobé, le graveur a groupé cinq objets : le *lituus;* le couteau de sacrificateur (*secespita*) ; un gâteau (*libum*), que les antiquaires prennent à tort pour une patère; le puisoir (*simpulum*) et l'aspersoir. N'y insistons pas,

car la plupart de ces emblèmes nous sont familiers ; ils figurent déjà sur les deniers de la République.




L'an 198, Septime-Sévère associa son fils au pouvoir en lui conférant le




titre d'Auguste et la puissance tribunicienne. Quant à Géta, sa nomination





au rang de césar eut lieu vers la même époque ; il fut consul en 205. Nous ignorons la date de sa naissance ; mais je crois qu'il y avait entre lui et son frère aîné une différence d'âge de deux années.

Les revers des médaillons de Géta ne nous apprennent rien de nouveau. Frappé entre 205 et 207, le premier a pour type les trois Monnaies avec la légende AEQVITATI PVBLICAE; l'autre, antérieur à 209, représente le jeune césar avec une haste sur l'épaule et debout au milieu des enseignes militaires. Il se trouvait alors en Grande-Bretagne, où la guerre contre les tribus indigènes s'était rallumée. La légende CONCORDIA MILITVM emprunte à cet événement sa valeur et son actualité.



En attendant, Caracalla venait d'achever la dixième année de son règne (208), et l'on formula les vœux d'usage pour une seconde période décennale. C'est le sujet d'une pièce[1] où la Victoire, dans l'attitude de la statue de Brescia, le pied posé sur un casque, écrit les mots VOT*a* X sur un bouclier. La déesse est entourée de neuf enfants, divisés par groupes. Les uns semblent se livrer à quelque jeu de leur âge, les autres portent des palmes et des couronnes. Pour expliquer cette scène, il faudrait qu'il y eût dix enfants, et je crois en effet





que le graveur en a oublié un. Le cortége de la Victoire symboliserait alors les dix années pour lesquelles on fait des vœux solennels. Il trouve son analogie dans les quatre Saisons et d'autres figures que nous avons rencontrées maintes fois sur les médaillons des Antonins.

[1] Catalogue Gréau, nº 2748. Cohen, t. III, pl. XII (Caracalla, nº 383). La gravure porte le chiffre VOT X, dans la description on lit VOT XX. Mais il y a une difficulté plus sérieuse, car le médaillon ne peut dater que de la onzième puissance tribunicienne.

Après la mort de Septime-Sévère, les deux frères règnent en commun. Nous les voyons, au revers d'une pièce de l'an 211, se rendre aux désirs du sénat et sacrifier à la Concorde sur un seul trépied, avec une seule patère. Deux Victoires viennent les couronner, car les Bretons révoltés ont déjà essuyé de nombreuses défaites. Mais l'union des princes ne dura pas longtemps.

Parmi les médaillons de Caracalla postérieurs au fratricide, je choisis une pièce d'or, sertie dans une lame d'or massif, de forme octogone et





dont les ornements, découpés à jour, produisent l'effet d'une guipure. L'empereur porte la couronne radiée; il aimait à se comparer au Soleil. Le titre de *Germanique*, qu'il avait pris en 213, rappelle sa campagne contre les Allemands. Au revers, Luna avec un croissant au front et un flambeau à la main, conduit son attelage de taureaux. Ce groupe, pour ne pas rester isolé, aurait besoin d'être mis en regard du quadrige du Soleil, qui en forme le pendant et qui fut un des types monétaires les plus fréquents du règne. L'un et l'autre ont un fond sérieux, car le culte des astres, emprunté aux religions de l'Orient, prit au troisième siècle un développement considérable.

MARCUS ANTONINUS (ÉLAGABAL) ET JULIA SOAEMIAS, SA MÈRE

16 Mai 218 — Mars 222

Entre le meurtre de Caracalla et l'avénement d'Élagabal il y a l'espace de plus d'une année. Le nouvel empereur, âgé de quatorze ans, était le petit-neveu de Julia Domna. Il échangea ses noms contre ceux de son cousin, plus connus et plus populaires, et s'appela *Marcus Aurelius Antoninus Pius Felix*, pour se rattacher plus étroitement à la dynastie des Antonins.

Les médaillons que je publie donnent de lui et du caractère de son règne une idée précise. On remarquera d'abord la grande ressemblance de son portrait avec celui de Caracalla. Quant aux types monétaires, ils sont de tradition plutôt que de création nouvelle; l'art n'a plus ses allures d'autrefois, il commence à s'éteindre dans la stérilité.

Les trois Monnaies, avec les légendes AEQVITAS AVGVSTI et AEQVITAS PVBLICA, promettent le maintien des règlements en vigueur sur le poids des pièces d'or et de billon. Le quadrige triomphal, conduit par le prince, qui porte un rameau de laurier, rappelle la procession du 1er janvier 220, jour où Élagabal inaugura son troisième consulat. Mais le médaillon suivant ajoutera quelques notions curieuses à notre connaissance de la vie antique.

Au moment de son élévation au trône, l'empereur était grand-prêtre du temple d'Émèse, sa ville natale. Consacré au Soleil ou (pour l'appeler par





son nom phénicien) à Élagabal, Dieu de la Montagne, ce temple comptait





parmi les sanctuaires les plus célèbres de l'ancien monde. Une médaille





grecque, frappée à Émèse même, nous en fait connaître la forme; c'était un édifice à fronton triangulaire, soutenu par six colonnes. Un escalier de marbre conduisait à la *cella,* qui renfermait l'idole du dieu, une de ces pierres coniques dont le culte était si répandu en Orient. Une balustrade,

surmontée d'un aigle, se trouvait placée devant le météore et le défendait contre les mains profanes. C'est cette même pierre qui figure sur notre médaillon de l'an 222.

Les monnaies romaines qui représentent le jeune prince sacrifiant sur un autel, portent la légende : *Summus sacerdos Aug*(ustus), parfois *invictus sacerdos*, l'invincible ; elles appliquent au sacerdoce l'épithète qui ne convient qu'à la divinité.

A son arrivée en Italie, Élagabal fit élever deux temples au dieu de sa patrie ; l'un dans les faubourgs de Rome ; l'autre, le plus somptueux, sur le mont Palatin. Ce dernier recevait l'idole d'Émèse qu'on avait amenée





du Liban, et tous les ans, au milieu de l'été, on transportait cette pierre, dans son écrin orné de gemmes, d'étoiles brodées et d'un aigle éployé, au temple du faubourg. Nous la voyons ici sur un char (*tensa*). Le même quadrige, décoré de quatre parasols, reparaît sur un denier à la légende SANCT*o* DEO SOLI ELAGABAL*o* ; et pour ne laisser aucun doute sur la nature du dieu, on a frappé d'autres deniers au type du Soleil radié et armé d'un fouet, avec la légende qui se lit sur notre médaillon : CONSERVATOR AVGVSTI, *le protecteur d'Auguste*.

La plupart des pièces d'Élagabal postérieures à l'an 219 portent un astre dans le champ du revers. C'est également un emblème du soleil, imité des monnaies royales de la dynastie des Achéménides.

Quant à la mère de l'empereur, Julia Soæmias, elle a dû appartenir à une famille princière, car deux des anciens souverains d'Émèse portaient le nom syrien Soæmus.

SÉVÈRE-ALEXANDRE, JULIA MAMÆA, SA MÈRE ET ORBIANA, SA FEMME

MARS 222 — 20 MARS 235

Au mois de juillet 221, Elagabal adopta son cousin Sévère-Alexandre et lui conféra le titre de César, qui impliquait la succession. Le nouvel héritier du trône était également né en Phénicie, dans une des villes du Liban; mais ses monnaies ne rappellent cette origine qu'avec discrétion. On y sent, au contraire, un retour très-prononcé vers les types romains et la mythologie nationale.

Proclamé empereur par les prétoriens, Sévère-Alexandre n'eut aucun rival à combattre; même les provinces du Nord les plus disposées à la révolte restèrent calmes et soumises. Pendant cette trève, un édifice somptueux, élevé aux frais du prince, vint accroître les splendeurs de Rome. C'est le Château-d'Eau du mont Esquilin, une grande fontaine alimentée par l'aqueduc Julien, et dont il existe aujourd'hui encore quelques vestiges au carrefour des rues de *Porta Maggiore* et de *Santa Bibiana*. Deux médaillons de l'an 226 nous permettent de former une idée de sa distribution et de sa magnificence.

A vrai dire, rien n'est plus difficile que de décrire exactement le type de ces pièces. Il s'agit d'un seul et même édifice, et cependant on y relève

des variantes si nombreuses qu'un architecte n'hésiterait pas à y voir deux constructions distinctes. Les antiquaires qui savent que les graveurs de médailles ont quelquefois reproduit le plan primitif d'un monument, projet qui fut modifié ou rejeté plus tard, sont moins susceptibles à l'endroit des variantes ; il leur importe davantage de noter les traits de parenté entre les deux types.





Le Nymphée d'Alexandre se compose d'un portique surmonté de trois étages et d'une tour couronnée par un arc de triomphe. L'arc a pour ornement une série de trophées ; sous l'arche principale, on aperçoit un




groupe de deux figures qu'il est impossible de définir, mais qui représentait, selon toute vraisemblance, l'empereur couronné par Rome ou la Victoire.

Sur la terrasse, je distingue une rangée de statues disposées autour d'un quadrige. Les ailes latérales de la fontaine, un peu en retraite, sont également décorées de trophées d'armes, puis, en avant de la façade, s'étend un bassin avec son jet d'eau.

Au moyen âge, les ruines du Nymphée s'appelaient *les Trophées de Marius,* parce qu'on s'imaginait alors que le monument datait de la guerre

contre les Cimbres. En effet, les deux trophées de marbre qui décorent l'escalier du Capitole proviennent de ces ruines et ne furent transportés à leur place actuelle que sous le pontificat de Sixte-Quint.

On se demande de quel droit Sévère-Alexandre, qui, à en juger par le silence des historiens, n'avait pas encore remporté de victoire à cette date,




a pu choisir comme motifs d'ornementation un quadrige triomphal, des panoplies, des statues de captifs. Mais comment répondre à une pareille question, alors que les événements les plus intéressants de ce règne sont à peine éclaircis. Devant le témoignage des médailles, il faut se rendre à l'évi-




dence. Plusieurs monnaies frappées pendant la 5e puissance tribunicienne de l'empereur font allusion à un succès militaire; il n'est donc pas permis de douter du fait. L'Orient était un foyer de guerres, que les Romains n'ont jamais réussi à éteindre. Il se peut que le gouverneur de Syrie ait repoussé une invasion des Parthes.

Une pièce de l'an 228 représente Alexandre sacrifiant devant le temple de Roma[1]. La statue de la déesse, assise et portant une Victoire sur la

[1] Le personnage placé à l'extrémité gauche porte un vase d'albâtre à trois anses.

main, se voit à l'intérieur de l'édifice, dont le fronton est orné d'un bas-relief et de trois statues. Nous retrouverons le même sujet avec quelques différences de détail et la légende ROMAE AETERNAE.

De l'année suivante (229), je citerai un médaillon au type du quadrige triomphal. Le char est placé de face et conduit par deux prétoriens. A





l'avers, le buste du prince, presque à mi-corps, avec le paludament sur les épaules et le sceptre couronné d'un aigle légionnaire.

Plus bas, Sévère-Alexandre, armé d'un glaive et revêtu d'une cuirasse ciselée, porte à la main droite une figurine de la Victoire *hoplophore*. Au





revers du médaillon (il date de l'année 230), l'empereur est assis sur la chaise curule et couronné par une Victoire diadémée; devant lui, un bouclier est posé sur une colonnette et soutenu par la déesse Roma. L'inscription VOT*a* X indique qu'on renouvelait alors les vœux décennaux pour le salut du prince; elle prouve en même temps que les premiers vœux avaient été formulés le jour de l'élévation d'Alexandre au rang de césar. Cette magnifique pièce d'or a fait partie du trésor de Tarse.

J'ajouterai deux types analogues, dont l'un a une véritable importance pour l'étude de la mythologie. En dépit de l'identité des légendes (FELI-





CITAS TEMPORVM), ces revers nous montrent l'empereur avec des sym-





boles différents et entouré de personnages qui ne se ressemblent pas. Ici,





Alexandre reçoit le globe terrestre des mains d'une figure qui n'est pas assez caractérisée pour que l'on ose lui donner un nom. Là, le prince, assis sur un globe étoilé, tient le cercle de l'Année, d'où s'élancent quatre enfants nus, les quatre Saisons ; sur le second plan, on distingue Jupiter avec

son sceptre et le manteau sur l'épaule gauche. Le sujet rappelle une scène que j'ai expliquée au règne de Commode (p. 121), mais il me semble que




l'artiste qui l'a transformée ainsi, ne s'est pas montré inférieur à celui qui l'a créée.




L'an 226, le trône des rois parthes s'était écroulé; la suprématie de




l'Orient avait passé à un autre peuple, les Perses, et à une autre dynastie, celle des Sassanides. Alexandre se vit bientôt engagé dans une guerre périlleuse avec ses nouveaux voisins, et deux ou trois ans après, il partit pour Antioche[1], afin de rétablir la discipline de l'armée de Syrie et de

[1] Une inscription de Syrie nous apprend qu'en 229 Sévère-Alexandre était déjà arrivé à Palmyre.

s'opposer à l'envahissement de ses provinces. Il faut croire que cette campagne fut conduite avec énergie, car sur un médaillon de l'an 233, on voit





l'empereur victorieux, debout entre l'Euphrate et le Tigre. Je n'ai pas besoin





de dire que ce type est un abrégé de celui que nous avons interprété dans la numismatique de Lucius Vérus.





Les trois pièces d'argent avec l'Équité publique ou l'Équité d'Auguste n'exigent pas non plus de commentaire ; on dirait que le graveur a voulu rompre la monotonie des figures en variant les poses, et je ne l'en blâmerai pas.

La scène suivante se passe dans un camp. Devant l'autel et au milieu des aigles, Sévère-Alexandre tend la main à Jupiter Conservateur (IOVI





CONSERVATORI), qui porte son manteau royal sur les épaules et un long




sceptre surmonté de deux boules d'ivoire. Puis c'est la Santé du prince





(SALVTI AVGVSTI), qui, assise sur un siége, devant un autel carré, donne à manger à son serpent, et Alexandre vient s'assurer lui-même du succès de l'augure.

Un règne comme celui qui nous occupe, prospère et relativement de longue durée, est fertile en types. Voici l'empereur à pied, la lance en arrêt, comme

s'il allait combattre à la tête de ses prétoriens. La légende VIRTVS AVGVSTI rend justice à son courage personnel. — Le voici encore, assis sur une estrade, faisant lui-même, et pour la seconde fois, une distribution d'argent au peuple. J'ai déjà parlé (p. 14) de cette femme diadémée qui porte une corne d'abondance et une tablette de cire sur laquelle se trouvent inscrits les noms des citoyens ayant droit à la munificence impériale. C'est la Libé-





ralité. Les bas-reliefs sculptés sur les faces latérales de la tribune représentent une série de divinités, dont plusieurs appuyées sur des sceptres. S'agit-il des Douze Dieux ? on ne saurait l'affirmer ; mais on est frappé de la ressemblance de cette sculpture avec la base de Pouzzoles.

Julia Mamæa, mère d'Alexandre, était l'une des nièces de Julia Domna. Elle exerçait une influence sans limites sur son fils qu'elle suivait dans toutes ses campagnes, et le titre de Mère des Camps (MATER CASTRORVM), conféré par l'armée, fut la récompense de sa sollicitude pour les légions. Nous avons vu plusieurs médaillons avec les bustes affrontés de l'empereur et de Mamæa. Il en existe d'autres qui ne portent que le buste de l'Augusta et qui reproduisent, en les modifiant, des sujets déjà connus. Telle est la pièce à la légende FELICITAS PERPETVA, où Mamée, assise sur un siége et tenant son sceptre, reçoit une pomme des mains de Vénus. Les deux déesses qui assistent à cette scène sont Vesta ou Junon, caractérisées par le voile, et la Félicité, qui tient un caducée. Le buste de l'avers, imité de celui de Julia Domna (p. 159), représente la mère d'Alexandre en divinité panthée, réunissant les symboles de plusieurs déesses : la corne d'abondance de



l'Annona, le flambeau et les épis de Cérès, les ailes de la Victoire, le croissant de Diane. Un autre revers nous la montre assise sur un trône, entre





deux enseignes militaires, le bras gauche appuyé sur une corne d'abondance





La femme voilée qui porte un coffret à la main est la Piété; elle se dispose à offrir un sacrifice.





Il me reste à parler de la femme d'Alexandre, dont nous ne connaissons que les noms propres: *Gnæa Seia Herennia Sallustia Barbia Orbiana,* et qui paraît avoir été répudiée par son mari à la suite d'un complot. Ses

monnaies frappées en Égypte portent les dates 226 et 227; mais dans les fastes consulaires de l'époque, on ne trouve pas trace de sa famille. Je réunis les trois médaillons qui nous font connaître son portrait. Le revers du premier (CONCORDIA AVGVSTORVM) est une copie de celui de Vérus et Lucille (p. 97); sur le suivant, les deux époux sacrifient devant le temple de la Concorde. Plus loin, l'impératrice est assise en face de la Fécondité (FECVNDITAS TEMPORVM), qui s'appuie contre un rocher. Les enfants nus qui jouent autour de la déesse, symbolisent naturellement les Saisons. Il y a là comme un souvenir des meilleures créations de l'art monétaire.

MAXIMIN Ier ET MAXIME CÉSAR

25 MARS 235 — MAI 238

SÉVÈRE-Alexandre fut assassiné par ses propres soldats, au moment où il se préparait à la guerre contre les Allemands qui avaient envahi la Gaule. Sa succession échut à un homme énergique, qui sut conserver le pouvoir pendant plus de trois ans sans jamais aller à Rome. Né en Thrace, Maximin était entré comme simple prétorien dans la garde de Septime-Sévère ; il devait tous ses grades à son mérite personnel. Le sénat, dont il faisait partie, eut hâte de ratifier le choix de l'armée, et le nouvel empereur accomplit sa tâche en soldat, dans les camps et sur les champs de bataille. Ses monnaies ne fournissent aucun type qui sorte de l'ordinaire. Elles passent sous silence ses victoires sur les Sarmates et les Daces, pour ne mentionner que son titre de *Germanique* qui avait reçu l'approbation de l'assemblée souveraine. La VICTORIA GERMANICA forme le sujet d'un de ses médaillons, où Maximin, à cheval et suivi d'un prétorien, terrasse deux ennemis. C'est un type connu, puisé à une source que nous avons vue couler à pleins bords. Mais le graveur a su l'adapter aux circonstances en y introduisant des figures que nous ne rencontrons pas ailleurs. Je parle des deux Germains, dont l'un, le plus jeune, est étendu mort sur son bouclier, tandis que l'autre, tombé à genoux, oppose une résistance désespérée au vainqueur.

Sur le second médaillon, frappé en 236, on voit le buste cuirassé du fils de l'empereur, *Caius Iulius Verus Maximus,* qui avait obtenu les titres de César et de Prince de la Jeunesse. Les monnaies avec la légende VICTO-





RIA AVGVSTORVM prouvent qu'à cette date déjà la différence entre l'Auguste et le César était moins sensible qu'auparavant. Une inscription





tracée sous le règne d'Elagabal et d'Alexandre César appelle ces princes: « les deux Augustes »; mais je ne connais pas d'exemple plus ancien de cet usage singulier qui, au quatrième siècle, deviendra la règle.

GORDIEN III

238 — Mars 244

L'année 238 est marquée par la mort de six empereurs. Les deux Gordiens, proclamés par l'armée d'Afrique[1], eurent à peine le temps de survivre à leur haute destinée. Maxime César partagea le sort de son père en tombant sous le poignard de ses soldats. Balbin et Pupien, qui durent leur nomination aux suffrages du sénat, ne réussirent pas à se faire agréer des cohortes prétoriennes, et, après tous ces échecs successifs, le pouvoir fut conféré à un enfant, héritier du nom des Gordiens et qui venait de recevoir le titre de césar. Le vieillissement de l'empire allait de pair avec l'extrême jeunesse des princes.

Gordien III (*Marcus Antonius Gordianus Pius Felix*) était fils d'une sœur de Gordien II. Un médaillon du 1er janvier 239 le représente en habit consulaire, debout dans son quadrige. Sur un autre, il distribue de l'argent à la population de Rome (LIBERALITAS AVGVSTI II); c'était le don de joyeux avénement. Nous savons que le nouvel empereur donna 350 deniers

[1] C'est un peu à tort qu'on les appelle Gordiens d'Afrique, alors qu'on dit Scipion *l'Africain,* car *Africanus* est un surnom qui n'a rien de commun avec le gouvernement de la province d'Afrique.

par tête, et le nombre des citoyens qui jouissaient alors du droit de participer à ces largesses ne peut être évalué à moins de deux cent mille.





Une pièce de l'an 240, la seule de cette date, me paraît un peu plus inté-





ressante. Rome assise remettant le globe terrestre au jeune prince, qui est





suivi de deux porte-étendards : voilà une de ces images expressives qui n'ont pas beaucoup d'importance pour l'histoire, mais qui peignent la physionomie de leur époque et y mettent la signature. Autrefois, c'était Jupiter qui prêtait son globe à Commode ; maintenant c'est la déesse du Sénat qui dispose du pouvoir ; pour rester dans la réalité des choses, elle s'acquitte de sa mission en présence et avec l'assentiment de la garde prétorienne.

Les médaillons de l'année suivante (241) se rapportent tous à la seconde procession consulaire de Gordien. Mais en même temps que les sujets des





revers perdent de leur charme et de leur originalité, le côté de la tête devient





plus instructif. A la place de l'effigie impériale avec le haut de la cuirasse et





du manteau de pourpre, nous voyons souvent le buste entier jusqu'à mi-corps, et le prince porte tantôt une haste sur l'épaule, tantôt le glaive orné d'une tête d'aigle, un sceptre ou un globe surmonté de la Victoire. Les détails de la cuirasse avec son pectoral grec, l'égide avec ses écailles, ses serpents,

son masque de Méduse, les scènes de combat ciselées, font une agréable diversion, et il faut constater ce fait curieux que des artistes qui paraissent





incapables de créer le moindre motif, produisent de véritables chefs-d'œuvre dès qu'ils abordent le portrait de l'empereur.




L'an 240, les Perses, sous la conduite du roi Sapor Ier, s'emparèrent




de la Mésopotamie et peu s'en fallut que la Syrie tout entière ne devînt leur proie. A la nouvelle de ces désastres, Gordien partit pour l'Orient.

On connaît un médaillon de l'an 242 qui représente le vaisseau impérial

traversant l'Hellespont (TRAIECTVS AVG*usti*), car pour gagner l'Asie-Mineure, Gordien avait suivi le cours du Danube. L'empereur est assis à la poupe, le timonnier à la proue du navire, et trois soldats, portant des enseignes militaires, se tiennent debout sur le pont. La trirème, qui est escortée de dauphins, a la forme d'un monstre marin; elle rappelle la flotte de César qui inspira une si vive terreur aux indigènes de la Bretagne.



Arrivé en Syrie, Gordien III réussit à repousser l'ennemi et remporta plusieurs victoires, dont ses monnaies ont conservé le souvenir. Il y a toute une série de médaillons, d'inégale valeur, qui se rattachent à cette cam-





pagne. La plupart de ces petits tableaux sont calqués sur des originaux





célèbres; l'usage les avait consacrés et leur avait donné une forme définitive. Ils se composent toujours des mêmes figures qui s'ajustent les unes aux autres comme les cubes d'une mosaïque. Évidemment l'imagination des

artistes s'y trouvait trop à l'étroit; elle s'exerçait, à distance, sur des modèles qu'elle essayait à peine de varier et qu'elle ne parvenait pas à rajeunir. L'empereur prononçant un discours devant ses troupes, dont il





anime le courage (ADLOCVTIO AVGVSTI); le même, assis sur un trophée





d'armes et couronné par la Victoire, pendant qu'un de ses prétoriens lui





offre une figurine de la même déesse; le cortége triomphal; deux scènes de soumission où les ambassadeurs de Sapor viennent se jeter aux pieds de leur vainqueur pour implorer son pardon : voilà l'ensemble des scènes

militaires. Je n'ai aucun détail à y faire ressortir. Seule la légende VIRTVS AVGVSTI prouve que le jeune empereur ne s'épargnait pas dans les batailles.




Avant d'arriver à des sujets plus compliqués, jetons un coup d'œil sur ce





petit temple circulaire que les numismatistes prennent généralement pour





un des temples de Rome. L'inscription *Νείκη ὁπλοφόρος* qui en décore le fronton et l'entablement nous révèle le nom de la divinité à laquelle il était consacré; mais la statue qui se voit au fond du sanctuaire ne représente

pas la même déesse, la *Victoire portant un trophée;* c'est un homme nu, appuyé sur sa haste, probablement l'empereur dans l'attitude de Mars. L'édifice se compose d'une *cella* circulaire terminée en coupole, et d'une façade ornée de quatre colonnes d'ordre dorique : on dirait un diminutif du Panthéon. Nous assistons à l'inauguration du monument. A droite, Gordien





sacrifie sur un autel; à gauche, deux victimaires immolent un taureau. Toute réflexion faite, je ne crois pas qu'une inscription grecque puisse convenir à un temple romain, et il me paraît absolument impossible que Gordien, qui ne retourna plus en Italie, ait pu dédier lui-même un des





sanctuaires de sa capitale. A mon avis, il s'agit d'un temple élevé soit sur un champ de bataille, soit dans une ville de la Mésopotamie, et il faut espérer qu'on le retrouvera un jour sur les monnaies de cette province.

Gordien III, je viens d'y faire allusion, mourut en Assyrie au mois de mars 244. Les récits des historiens ne s'accordent pas sur les causes de sa mort; mais il n'y a pas de motif pour la mettre à la charge de son successeur plutôt que d'une maladie. Le climat de l'Orient a été funeste à bien des conquérants de bien des genres.

Il nous reste à expliquer quelques types qui se concilient mal avec ce troisième siècle si éprouvé par les guerres civiles, les épidémies, les luttes contre les peuples barbares. Le premier représente l'amphithéâtre rempli de spectateurs qui sont venus assister au combat qu'un taureau se dispose à livrer à un éléphant monté par son cornac. C'est le Colisée de Rome avec sa puissante structure, ses quatre étages superposés, ses vomitoires béants, ses arcades ornées de quadriges, de trophées, de boucliers, tel qu'il figure sur un Grand Bronze célèbre du règne de Titus[1]. Après l'amphithéâtre de Pouzzoles, le Colisée était le plus spacieux du monde. Les auteurs anciens rapportent mille détails sur les spectacles que les Césars y offraient au peuple, et ici même (p. 62) nous avons parlé des chasses aux bêtes fauves que l'empereur Antonin avait organisées. Depuis Titus, on y voyait souvent des éléphants revêtus de cuirasses se mesurer avec des bisons de Péonie ou des taureaux chypriotes.

Les monnaies courantes de Gordien n'ajoutent aucun commentaire à la pièce qui nous occupe, de sorte qu'on en ignore la date. Il suffisait de la légende MVNIFICENTIA GORDIANI AVG*usti* pour en saisir le sens et la portée.

A la gauche du monument j'aperçois la fontaine dont il existe aujourd'hui encore quelques restes, la *Meta sudans;* plus loin, la statue de l'Abondance annuelle, avec son gouvernail; à droite, une autre divinité, abritée sous la voûte d'un *sacellum*.

Les jeux du cirque figurent au revers d'un médaillon de l'an 244. L'obélisque planté au milieu de l'arène est le même qui, depuis Sixte-Quint, décore la *Piazza del Popolo;* Auguste l'avait fait venir d'Héliopolis et consacré au Soleil. Des deux côtés se dressent des mâts gigantesques, taillés en forme de cônes et servant de supports aux œufs qui marquaient les points d'arrivée et de départ des chars. Un groupe d'auriges, porteurs de palmes,

[1] J'ai fait reproduire ce dernier à la fin de ma préface. — Les anneaux qui font le tour du mur d'enceinte servaient à attacher le *velum*, la toile que l'on tendait au-dessus des spectateurs pour les mettre à l'abri du soleil et des intempéries.

occupe le fond du cirque; plus en avant, on distingue un bige suivi d'un quadrige; au-dessus de ce dernier, un char attelé de six chevaux et dont le





conducteur est couronné par la Victoire. Il est facile de voir que le graveur





a traité son sujet avec une entière liberté, car ces trois attelages n'ont





pu courir à la fois. Ils représentent chacun une course de quatre chars appartenant aux quatre factions : *la blanche, la rouge, la verte* et *la bleue.* Mais dans tous les cas, l'aurige couronné ne saurait être l'empereur, comme on l'a prétendu, car Gordien III passait sa septième puissance tribunicienne sur les bords de l'Euphrate.

Deux soldats et quatre paires de lutteurs échelonnés sur le premier plan complètent le tableau.

Je ne veux pas anticiper sur les règnes suivants; nous verrons bientôt que ce médaillon provoque la comparaison avec une pièce célèbre des deux Philippe. Tous ces types ont leur racine et leurs ramifications infinies. Pour découvrir les unes et dégager les autres, si tant est qu'une pareille tâche ne soit pas au-dessus de nos forces, il faudrait plus qu'un volume, et je ne puis dévier de mon but en abordant, dans l'étendue qu'ils demandent, des problèmes aussi considérables.

LES DEUX PHILIPPE ET OTACILIE

MARS 244 — SEPTEMBRE 249

NÉ à Bostra, la métropole de l'Arabie, l'empereur Philippe avait eu pour père un scheikh arabe du Ledjâ, Julius Marinus. A la mort de Gordien III, il exerçait les fonctions de préfet du prétoire. Voyons si ses médaillons projettent un reflet suffisant sur l'histoire de son époque, le rôle qu'il y a joué et la place qu'il y tient.

Les pièces au type de l'Allocution (ADLOCVTIO AVGVSTORVM) doivent avoir été frappées dans les premiers mois de son règne. Debout sur une tribune, à côté de son jeune fils auquel il venait d'accorder la dignité de césar, Philippe remercie son armée de l'avoir élevé au pouvoir. Peu après, il conclut un





traité de paix avec l'ennemi et profite de ses premiers loisirs pour fonder, non loin de Damas, la colonie de Philippopolis. On se rappelle le type des

monnaies de cette ville : la déesse Roma tenant à la main les figurines des deux princes portées par un aigle.





Dès son arrivée à Rome, l'empereur se charge du.consulat de l'an 245.





Il est probable que les deux pièces qui le représentent en habit militaire,





armé d'une lance et marchant en tête de ses soldats, se rattachent à son entrée dans la capitale du monde. D'après une inscription trouvée dans le camp prétorien, Philippe portait alors le titre de *Persique maxime*, car les derniers succès qu'on avait obtenus dans l'expédition contre le roi Sapor étaient principalement son œuvre. Les mots VICTORIAE AVGVSTORVM

qui forment la légende du médaillon suivant, n'ont donc rien d'exagéré, et je ne crois pas davantage que le type des deux Victoires soutenant un bouclier soit contraire à la vérité historique. Ce type appartient, lui aussi, au commencement du règne. Il combine la gloire de la nouvelle dynastie avec les vœux, très-légitimes d'ailleurs, que l'on faisait pour son salut [1].





Sur la plupart de ces pièces, on l'aura déjà remarqué, les bustes de la famille impériale n'ont pas de légende explicative. Ils sont trop bien caractérisés pour qu'un numismate quelque peu versé dans ces matières les confonde avec d'autres portraits, et les mots CONCORDIA AVGV





STORVM se substituent aux noms propres sans préjudice pour le classement des médailles. Les monnaies courantes, au contraire, portent toujours le nom du prince. Il suffirait de cette seule constatation pour prouver que nos médaillons ne sont pas tous et ne sont pas forcément des essais.

L'an 246 inaugure une suite de petits tableaux d'une importance sérieuse

[1] Le chiffre des vœux n'étant pas inscrit sur le bouclier, il est permis de supposer que ce médaillon était un essai monétaire.

pour l'histoire des monuments de Rome. Sur le premier, Philippe et son fils, suivis de deux licteurs, offrent un sacrifice. A l'arrière-plan se dresse un mur avec son portail, et, dans le lointain, on distingue la façade d'un édifice, ou plutôt de huit corps de bâtiment juxtaposés, ornés de statues et surmontés de pignons. Si je suis bien inspiré, ce doit être le palais impérial vu de la place du Forum. La cérémonie ayant lieu devant une porte qui conduit évidemment vers cette façade somptueuse, et l'ensemble des constructions étant défendu par un mur de clôture, je doute que la topographie de Rome nous fournisse un monument qui ait pu ressembler davantage à celui du médaillon de Philippe.

Le revers au quadrige triomphal (an 247), où les deux Augustes sont





couronnés par une Victoire, n'a rien de commun avec les fastes militaires. Il a été frappé en souvenir de la procession des consuls. En effet, le 1er janvier de cette année, Philippe père devint consul pour la seconde fois; il prit pour collègue son jeune fils, qui, peu de temps après, fut revêtu de la puissance tribunicienne.

A partir du 21 avril 248, Rome célébra le millième anniversaire de sa fondation. Les jeux séculaires occupent une grande place dans la numismatique, en même temps qu'ils suscitent d'inextricables difficultés à la chronologie romaine. Nous avons parlé, à sa date, de la fête de l'an 900, qui nous a valu les beaux médaillons d'Antonin relatifs à la légende nationale. Les monnaies de Claude ne s'occupent pas des jeux de l'an 800. Mais, à côté de ces anniversaires historiques, de ces siècles de cent ans, qui prenaient l'origine de Rome pour point de départ, il y avait le siècle de 110 ans, dont la révolution donnait également lieu à de nombreuses solen-

nités. Ces dernières, les *ludi Terentini*, avaient un caractère religieux; il s'agissait de renouveler un sacrifice expiatoire, dont l'institution remonte au premier siècle de la République et se rattache au nom d'un Valerius Poplicola. Les monnaies d'Auguste frappées l'an 17 avant notre ère (737 de Rome) sont ornées d'un cippe avec l'inscription LVDI SAEC*ulares*





F(*acti*); Domitien fit célébrer les mêmes jeux en 88 (841 de Rome)[1]; Septime-Sévère en 204 (957 de Rome).

Occupons-nous d'abord des médaillons qui portent au revers la légende





[1] Les auteurs classiques prétendent que Domitien aurait pris pour base le calcul adopté par Auguste (voir Mommsen, *Roemische Chronologie*, p. 187), mais leur assertion est démentie par ce fait: entre les jeux d'Auguste et ceux de Domitien, la distance n'est que de 104 ans au lieu de 110. Le fils de Vespasien a dû suivre un autre système chronologique, et, en effet, l'an 841 conduit logiquement aux années 731, 621, 511 pour aboutir à 401, c'est-à-dire au second consulat de *M. Valerius Poplicola* et à l'inauguration du temple d'Apollon. La légende LVD*i* SAEC*ulares* A POP des monnaies de Domitien est encore inexpliquée, car il n'est pas permis de réunir les mots A POP(*ulo?*) à la légende de l'exergue FRVG*es* AC(*ceptæ?*). A la place de cette phrase, d'une tournure plus que singulière, je proposerais de lire : *ludi sæculares a Poplicola*.

SAECVLVM NOVVM. Les deux empereurs — car Philippe fils était déjà associé au pouvoir — sacrifient devant un temple. Devant quel temple? on ne saurait le dire. Le nombre des colonnes est tantôt de six, tantôt de huit, et cependant la scène se passe en face d'un seul et même sanctuaire. C'est que les artistes anciens, nous l'avons constaté plus d'une fois, font bon marché de ces menus détails qui n'avaient pour leurs contemporains qu'une valeur secondaire. Mais les ornements des deux frontons ne paraissent pas différer entre eux. Au milieu, un homme debout se voit entre deux figures couchées, peut-être des Fleuves. Le groupe placé au sommet de l'édifice représente un dieu appuyé sur deux autres divinités, comme le Jupiter des *Fanti scritti* de Carrare. Enfin, les angles sont décorés de deux statues de femmes,





dont l'une relève son manteau. Je ne me permettrai aucune hypothèse, car dans les questions de ce genre, les doutes surgissent sous la plume, et la moindre conjecture ferait naître d'insolubles débats.

J'irai droit à un médaillon célèbre qui, de la collection de M. le comte Michel Tyszkiewicz, a passé récemment au cabinet de Berlin. Cette pièce nous transporte dans l'enceinte du cirque et nous fait assister aux courses de chars, qui entraient dans le programme des jeux séculaires (SAECVLARES AVGG.). Les quatre factions ont fourni chacune un quadrige; déjà les chars sont lancés, ils se suivent et cherchent à se dépasser. Un accident vient d'arriver au second quadrige dont les chevaux se sont abattus et dont l'aurige fait la culbute. Mais ce n'est pas là un fait isolé, car sur les mosaïques et les sarcophages qui représentent des jeux de cirque on voit presque toujours des chevaux en détresse. L'artiste prend la vie

antique sur le vif; il ne demande pas mieux que de rompre la monotonie de quatre attelages échelonnés l'un après l'autre.

Quant à l'intérieur du Cirque Maxime, il n'offre que très-peu d'analogie avec celui que nous connaissons par d'autres monuments. Dans l'impossibilité de reproduire les innombrables statues et sanctuaires qui ornaient la *spina*, le graveur a fait un choix, et s'il supprime certains détails (comme l'obélisque et les *metæ*) qui ne devraient pas manquer, il nous en fait connaître de nouveaux dont nous ignorions l'existence. Le palmier est de ce nombre [1]; il se dresse au milieu de la composition qu'il domine, et je ne m'étonne pas qu'un savant ait pensé à l'obélisque d'Auguste transformé en arbre. Ce qui m'empêche d'accepter cette supposition, certainement ingénieuse, c'est le souvenir des palmiers en bronze dont parlent les auteurs classiques. Après celui de l'acropole d'Athènes, nous connaissons l'ex-voto des Naxiens à Délos, les deux palmiers du temple de Delphes, sept autres en cuivre doré, qui figuraient à la procession de Ptolémée Philadelphe. A côté des trophées et des images de la Victoire qui encombraient le Cirque Maxime, l'arbre qui symbolisait les succès de guerre et les victoires de l'arène n'était certes pas déplacé. Je ne me rappelle d'ailleurs pas d'exemple d'un objet consacré dont on ait osé changer le caractère.

Près de l'arbre, on remarque deux colonnettes, fixées chacune sur un piédestal et surmontées de statues; puis quatre édicules de formes variées, dont deux ont leur toiture en coupole. Je n'essayerai pas d'en deviner la destination, car il serait trop facile d'y appliquer au hasard quelques noms propres. A l'extrémité droite, on distingue la porte triomphale et la remise des chars (*carceres*); du côté opposé: les arcades d'où s'élancent les quadriges; à la gauche du palmier, la loge impériale (*pulvinar*), avec sa colonnade et ses terrasses. Le cirque est rempli de spectateurs qui en occupent tous les étages.

Mais les monnaies du règne des Philippe nous fournissent d'autres matériaux pour reconstituer les fêtes de l'an 1001. L'une d'elles porte la légende: MILIARIVM SAECVLVM; d'autres ont pour types les animaux que l'on faisait combattre dans l'amphithéâtre: lions, antilopes, gazelles, cerfs,

[1] Sous le règne de Probus, toute la superficie du cirque fut plantée d'arbres. Vopiscus, *Vita Probi*, ch. XIX, 3.

bouquetins, hippopotames. Quant à la question de date, elle est définitivement tranchée, autant par les pièces qui mentionnent le troisième consulat





de Philippe père, que par un denier de Pacatien, frappé dans la même année (AN*no* MILL*esimo* ET PRIMO).





L'épouse de Philippe, Marcia Otacilia Severa, appartenait à une famille





ancienne ; il est probable qu'elle naquit dans une des colonies romaines de Mauritanie, à Cuicul peut-être. Cinq fois déjà nous avons vu son buste conjugué avec celui de son mari ; les médaillons frappés à son coin propre

se recommandent par le choix des types, où l'art et l'intérêt scientifique tiennent une part égale. Je citerai notamment ceux à la légende FELICITAS





TEMPORVM. L'impératrice y est entourée de deux femmes, la Félicité,





qui s'appuie sur un caducée, et Junon, reconnaissable à son oiseau favori,





le paon. Plus bas, Otacilie est assise entre la Félicité et l'Éternité qui porte un phénix. Les deux jeunes filles qu'elle caresse lui prêtent le caractère d'une *Pietas*, cette déesse romaine par excellence, qui a maintenu sa place dans l'histoire monétaire de l'Empire jusqu'au siècle des Constantins.

Quelques autres médaillons d'Otacilie, dont l'un remonte à 248, ont au revers les bustes des deux Philippe avec les mots PIETAS AVGVSTORVM. Nous entrons déjà dans l'époque des périphrases, où les titres et les noms propres ne suffisent plus à l'adulation. Bientôt les légendes : *Virtus Probi, Virtus Gallieni* vont prendre place sur l'avers des monnaies, comme pour élever l'image de l'Auguste dans une sphère impersonnelle.

Vers l'automne de l'an 249, Philippe père succomba dans la bataille de Vérone, et le vainqueur de cette journée, Trajan-Dèce, monta sur le trône. C'était le partage des empereurs, quel que fût leur mérite, leur fortune et leur lot de renommée, de s'abîmer dans une même destinée.

TRAJAN-DÈCE ET HOSTILIEN CÉSAR

SEPTEMBRE 249 — FIN 251

TRAJAN-DÈCE (*Caius Messius Quintus Traianus Decius*), né dans un village des environs de Sirmium, avait gagné, un à un, les grades de la hiérarchie militaire. L'empereur Philippe lui confia la mission de réprimer une émeute qui avait éclaté parmi les légions du Danube. Mais il faut croire que le général, jusque-là fidèle à ses devoirs, ait trouvé la tâche au-dessus de ses forces; il se laissa entraîner par les soldats qu'il avait promis de punir, et l'armée du nord le revêtit de la pourpre impériale.

Bien que le règne de Trajan-Dèce n'ait pas été de longue durée, ses monnaies sont très-nombreuses. La Dacie, les Pannonies,





l'armée d'Illyrie et son Génie, voilà ses types de prédilection. Il tenait à

prouver sa reconnaissance aux légions qui lui avaient mis le sceptre à la main. La plupart de ses pièces le représentent avec la couronne radiée, mais sur le cuivre la couronne de laurier prévaut.





Quant aux médaillons, ils portent, à peu d'exceptions près, les lettres SC





(*senatus consulto*) au revers et sont d'ailleurs assez communs. J'en citerai





trois. Le premier reproduit la figure de la Félicité (FELICITAS SAECVLI) avec son caducée et sa corne d'abondance; les deux autres se rattachent à la guerre contre les Germains, c'est-à-dire les Goths, qui avaient envahi

les provinces romaines et réussi à prendre la ville forte de Philippopolis de Thrace. On sait que l'empereur perdit la vie, lui et son fils aîné, Herennius Etruscus, en poursuivant les barbares qu'il voulut rejeter au-delà du Danube.

Son fils cadet, Caius Valens *Hostilianus* Messius Quintus, ne survécut pas longtemps à la mort de son père. Sur le médaillon que je publie il n'a encore que le titre de *Nobilissimus Caesar;* mais dès l'année 250 on lui avait conféré la puissance tribunicienne.

TRÉBONIEN-GALLE ET VOLUSIEN

FIN 251 — SEPTEMBRE ? 253

En passant ainsi, à de courts intervalles, d'une main à l'autre, l'Empire cherchait un maître qui sût arrêter le torrent et le ramener dans ses rives. Mais l'avénement de Trébonien-Galle ne fut qu'une étape de plus sur la voie du désordre et de la dissolution.

Je n'ai pas à examiner quelle part incombe à chaque empereur dans cette lente agonie du monde romain. Ce qui nous intéresse avant tout, c'est la marque que ces princes et leurs familles ont laissée dans la numismatique, et à ce point de vue le règne que nous allons aborder est un des plus curieux. Trébonien-Galle était né à Pérouse en Étrurie [1], où l'on a retrouvé une inscription relative à ses parents.

Après avoir élevé son fils à la dignité d'Auguste, il conclut la paix avec les Goths et partit pour Rome. Plusieurs de ses médaillons représentent l'arrivée des deux princes (ADVENTVS AVGG.) et leur entrée triomphale. Tantôt seuls, la haste en arrêt, tantôt précédés d'une Victoire et escortés de la garde, ils ont l'attitude des Dioscures, et j'ai déjà fait remarquer que

[1] Les surnoms de son fils : *Volusianus* et *Voldumianus* ou *Veldumianus,* portent un cachet tout à fait étrusque. Le changement de la voyelle dans ce dernier nom est surtout caractéristique.

l'*Adventus* de l'empereur ressemble souvent à l'épiphanie d'un dieu. Sur d'autres revers, Trébonien et son fils sacrifient devant le temple de la For-





tune. Là aussi ils sont entourés de soldats; mais derrière Volusien on aperçoit un sénateur tenant son sceptre d'ivoire.





Le temple de *Fortuna Redux* doit être le même que Domitien avait





construit au Champ-de-Mars. Six colonnes d'ordre corinthien en ornent la façade, et à l'intérieur on voit la statue assise de la déesse, portant un gouvernail et une corne d'abondance. Il est difficile de se rendre compte

des bas-reliefs qui décorent le fronton, car les figures en sont presque imperceptibles. Les trois statues placées au sommet de l'édifice ne sont pas plus distinctes ; mais celle de gauche pourrait être une Roma casquée, tenant sa lance et le globe surmonté d'une Victoire.

Le règne de Trébonien-Galle coïncide avec les premiers symptômes d'une





peste, la plus formidable qui soit connue dans les annales de l'Empire, et qui exerça ses ravages, pendant plus de quinze ans, dans la capitale aussi bien que dans les provinces. Les monnaies de cette époque sont riches en sujets qui se rapportent directement au fléau ; c'est que la numismatique aime à rester en communauté intime avec son temps.



Je prends pour exemple le type d'Apollon, appuyant sa lyre sur un rocher et tenant une branche de laurier à la main. La légende APOLL*ini* SALVTARI indique qu'il s'agit ici d'un dieu sanitaire; le rocher se retrouve sur les pièces de bronze, où il sert de base à la même divinité, qui, cette fois, ne porte que son arc. Il n'est pas possible que les deux attributs, l'arc et le laurier, aient été choisis au hasard; l'un et l'autre ont leur symbolique invariable : ils servent à chasser les maladies. Mais le dieu diffère de celui que nous avons vu sur un médaillon d'Hadrien (p. 30), et le mot ARNASI (ou ARNAZI, comme il est orthographié sur la monnaie courante) trahit une origine étrusque.

Pour expliquer ce terme qu'on ne retrouve pas ailleurs, on s'est rappelé qu'aux environs de Pérouse il y avait une ville du nom d'Arna, aujourd'hui *Civitella d'Arna*. Si la combinaison est juste, Apollon aurait eu un

temple dans cette localité ; mais il ne faut pas trop se fier à des similitudes de noms propres. Une seule chose paraît certaine, c'est que l'empereur,




imitant l'exemple de ses devanciers, et jusqu'à celui des monétaires de la




République, a fait représenter sur ses pièces le dieu de sa ville natale.




Une difficulté plus sérieuse encore surgit à propos du médaillon suivant. Sous la coupole d'un temple circulaire, orné de guirlandes et de deux vases de marbre, on voit Junon assise. La déesse, coiffée d'un *modius*, porte deux épis à la main droite et quelquefois une corne d'abondance au bras gauche ; le paon est à ses côtés. Quel est le sens de ces symboles nouveaux ?

et d'où vient cette épithète de *Martialis* (IVNONI MARTIALI) qui s'accorde si peu avec les attributions de Junon? La forme du sanctuaire prouve qu'il ne saurait être question d'un culte romain. Au troisième siècle, les dieux du monde entier affluaient à Rome en toute liberté. La croyance publique ne se concentrait plus sur la religion nationale; elle se répandait





au dehors. Je ne serais donc pas surpris si la déesse dont nous cherchons l'origine était simplement une variante de la Junon de Carthage.

L'an 253, l'armée du Danube, qui venait de repousser une nouvelle attaque des barbares, fit un pronunciamiento en faveur de son général victorieux. A cette date, le pouvoir public reposait uniquement sur la fidélité des légions du Nord. Trébonien-Galle fit de vains efforts pour rétablir son autorité; il périt, lui et son fils, à la bataille de Terni (Interamna).

VALÉRIEN PÈRE, GALLIEN ET SALONIN CÉSAR

253 — 268

Au déclin de sa vie, Valérien père saisit les rênes du gouvernement. Le sénat n'y fit nulle objection et conféra le titre d'Auguste au fils du nouvel empereur, Publius Licinius Gallienus. On avait déjà l'habitude de prendre deux maîtres à la fois pour mieux leur désobéir.

L'histoire de ce long règne de quinze ans est très-imparfaitement connue. Depuis longtemps, l'Empire avait dépassé le terme de la maturité. Décimé par la peste, assailli de tous les côtés par des ennemis redoutables : au nord, par les Franks, les Allemands, les Goths ; à l'est par les Perses ; son intégrité menacée par les gouverneurs de provinces, qui l'un après l'autre, se déclarent et se maintiennent indépendants : voilà le tableau du monde romain à l'époque où nous allons reprendre l'étude de nos médaillons.

La série de Valérien et de sa famille commence par le type de l'Allocution (ADLOCVTIO AVGVSTORVM). Debout sur une tribune en bois, les deux Augustes et l'un des fils de Gallien, qui avait été nommé césar, prononcent des discours au milieu du camp et promettent aux soldats une somme d'argent. Cette formalité accomplie, ils arrivent à Rome (ADVENTVS AVGG.), où le sénat et le peuple font des vœux solennels pour le

salut de la nouvelle dynastie. Selon l'usage, ces vœux sont limités à une durée de dix ans (VOTIS DECENNALIBVS); ils seront renouvelés en 263, mais pour Gallien seul.





En même temps, les honneurs consulaires viennent s'ajouter à la pourpre.





Une pièce frappée en souvenir du quatrième consulat de Valérien, qui





coïncidait avec le troisième de son fils, représente la pompe du 1er janvier 257. Les trois princes se rendent au Capitole dans un char conduit par les soldats de la garde; une Victoire les suit et les couronne, et la légende

FELICITAS TEMPORVM, renouvelée d'une époque plus heureuse, prouve qu'on savait se faire illusion sur les malheurs du temps présent.





Dans l'intervalle, Sapor Ier, roi de Perse, avait envahi la Syrie, mis le siége devant Edesse et pénétré jusqu'au cœur de l'Asie-Mineure. On prétend





même que la capitale de la province de Syrie, Antioche, était tombée entre ses mains. Pour s'opposer aux progrès du mal qui menaçait de tout engloutir,





Valérien partit pour l'Orient. Sa campagne eut des résultats heureux, et déjà la paix allait être signée, lorsque le vieil empereur, victime d'une trahison, fut fait prisonnier de guerre (260). Sa captivité dura neuf ans,

jusqu'à sa mort; mais il n'est pas certain que l'ennemi lui ait infligé les humiliations dont parlent les auteurs classiques. D'après les sources orientales, Valérien fut traité, au contraire, avec les égards dus à son âge et à la haute position qu'il avait occupée.

De notre point de vue à nous et dans nos monarchies héréditaires, un prince ne cesse pas d'être prince par le seul fait d'être prisonnier de guerre.





L'empereur romain était avant tout un magistrat, et du moment qu'il se trouvait dans l'impossibilité d'exercer ses fonctions, sa succession était ouverte par la force des choses. Mais, d'un autre côté, le sénatus-consulte qui l'avait investi du pouvoir subsistait légalement. Je ne sais comment les juristes





ont envisagé le cas de Valérien. Il est peu probable que le sénat ait annulé l'acte de nomination[1] ou que Gallien ait pu consentir à une pareille mesure. Pour rester dans la vraisemblance, on ne doit même pas admettre que l'empereur aura abdiqué spontanément, car s'il est vrai qu'aucune de ses monnaies n'est postérieure à l'an 260, comment s'expliquer que Gallien

[1] D'un passage de Trebellius Pollion (*Vie de Pison*, 4) il résulte, en effet, que le sénat considérait Valérien toujours comme *imperator*.

n'ait pas songé à choisir un autre collègue[1] et que beaucoup de ses médailles frappées pendant la captivité de Valérien mentionnent deux Augustes?

Pendant la guerre persique, Gallien et ses fils eurent à remplir une tâche non moins difficile, celle de combattre les tribus du Nord dont le choc devenait de plus en plus impétueux. Les médailles mentionnent plu-





sieurs succès obtenus sur les Germains; néanmoins la situation se compliqua dans la Gaule, où l'armée et son chef Postume profitèrent de la faiblesse croissante du gouvernement pour fonder un empire transalpin





(259). L'un des césars, probablement Valérien, se trouvait alors à Cologne, pendant que son père était obligé de combattre un usurpateur qui avait été porté au pouvoir par les légions du Danube. L'an 260, Postume réussit à s'emparer de Cologne, et le césar fut mis à mort [2].

[1] Salonin fut élevé à la dignité d'Auguste, car nous possédons un denier d'or (Cohen, *Supplément*, pl. VI) qui constate le fait, mais il ne paraît pas avoir survécu longtemps à sa nomination.

[2] Les monnaies de Salonin (*Publius Cornelius Licinius Saloninus*) n'ont pas encore été séparées de celles de son frère Valérien (*P. Cornelius Licinius Valerianus*), mort avant

Nous verrons dans un des chapitres suivants que l'empereur fit de vains efforts pour ressaisir son autorité sur les bords du Rhin. La partie était





définitivement perdue, en dépit de quelques batailles heureuses qu'il gagna





sur son rival. Un médaillon qui représente le bige de la Victoire avec la





lui et élevé au rang de *Divus*. La ressemblance de ces deux princes n'est pas si parfaite que l'iconographie demeure impuissante à trancher la difficulté. Je proposerais de ne donner à Salonin que les pièces qui portent ce nom, et de laisser, jusqu'à nouvel ordre, les autres à Valérien. Dans tous les cas, les monnaies de Consécration (Cohen, n° 3-12. 62. 65-67) appartiennent sans contredit à ce dernier.

Le même classement convient à la série alexandrine.

légende VICT*oria* GAL*lica* AVG*usti* III se rattache sans doute à l'une des campagnes de Gallien contre Postume.

Ce qui me reste à dire sur la seconde partie de ce règne si effacé et si contesté se résume en peu de mots. Nous assistons d'abord à la procession consulaire du 1[er] janvier 262 ; puis une longue série de pièces est consacrée





aux trois Monnaies (MONETA AVG*usti*). La mention d'un seul Auguste et le portrait de Gallien, qui, sur plusieurs de ces médaillons, ne porte pas encore de barbe, fournissent les seuls indices chronologiques qui puissent nous aider à leur assigner une place à peu près certaine. J'aurais pu





m'abstenir de publier tous ces types uniformes, mais pour se faire une idée du monnayage romain, il ne suffit pas de viser à la variété des revers ; il faut les juger dans leur continuité et dans leur ensemble.

Les médailles à l'effigie barbue commencent vers 260 [1]. Une divinité

[1] M. de Sallet (*Die Daten der alexandrinischen Kaisermünzen*, p. 74) est arrivé à un résultat peu différent en examinant les monnaies impériales d'Alexandrie. Les trois pièces à l'effigie barbue et portant la date LHA, qui ont été attribuées à l'an 8 (*Collection Demetrio*, t. II, 238), sont de l'an 11. Je considère le chiffre HA comme une faute d'orthographe (pour IA), qui a son origine dans la prononciation de l'H, c'est-à-dire dans l'*iotacisme*.

qui paraît pour la première fois sur les deniers de Trajan-Dèce, figure sur une pièce de billon de cette année. C'est l'Abondance (VBERITAS




AVG*usta*), caractérisée par un symbole que nous avons déjà vu entre les





mains de Mercure : la bourse. Il ne faut pas confondre cette déesse avec





l'ABVNDANTIA, qui se rapporte exclusivement à la fertilité des champs et dont le type compte aussi parmi les créations du troisième siècle. Ici on a voulu personnifier l'affluence de toutes les richesses, la prospérité du commerce aussi bien que de l'agriculture. Au milieu du désarroi général, on aimait ainsi à faire retour au passé et à se relever par le souvenir.

Je ne sais à quel événement se rapporte le médaillon à la légende FIDES EXERCITVS (*la fidélité de l'armée*). J'y vois Gallien couronné par la Vic-




toire et donnant la main à un soldat casqué. A ses pieds, deux Fleuves,





couchés l'un en face de l'autre, portent des rameaux d'olivier. Si, comme





c'est probable, ces deux Fleuves sont l'Euphrate et le Tigre, il s'agit de la reprise de la Mésopotamie par Odénath, prince de Palmyre. Odénath avait été nommé légat consulaire de Syrie, et, au fur et à mesure de ses victoires, son pouvoir semble s'être étendu sur toutes les provinces orientales de l'Empire (264). Dans les inscriptions palmyréniennes, il porte le titre de

Roi des Rois; mais on ne saurait affirmer que la dignité d'Auguste lui ait été conférée par Gallien, qu'il reconnut toujours pour son souverain légitime.





La même incertitude règne au sujet de l'Allocution où deux empereurs et





un césar occupent la tribune. Ce revers n'est qu'une répétition de celui que





nous avons rencontré au début du règne (p. 211); et cependant il n'a pu être frappé que beaucoup plus tard. L'histoire de ces années de trouble et d'anarchie nous offre plus d'une énigme, et si l'on voulait classer toutes les monnaies d'après l'âge présumable de Gallien, on se heurterait contre de grandes difficultés. Voici, pour en citer un nouvel exemple, deux médaillons

où le prince porte le titre de *Germanique*. Ce titre, à en juger par les pièces datées, n'a pas survécu à l'an 257, et cependant le portrait du prince annonce ici un degré de vieillissement qui ne permet pas d'assigner à la médaille une date trop reculée. D'après les légendes (MONETA AVGG.), presque toutes les autres pièces au type des trois Monnaies seraient antérieures à 261,





c'est-à-dire à la captivité de Valérien, et je ne crois pas davantage qu'une pareille thèse puisse être soutenue sérieusement. A l'heure qu'il est, ces questions sont à peine entamées ; il faut espérer que l'avenir nous aidera à les débrouiller et à y répandre toute la clarté désirable.

Gallien fut assassiné pendant qu'il assiégeait Milan. Son compétiteur Auréole, qui s'était emparé de cette ville, ne profita point de la vacance du trône. Il succomba dans sa lutte contre Claude le Gothique.

SALONINE

Cornelia Salonina, l'épouse de Gallien, n'est guère connue que par ses médailles, peu agréables de style et de fabrique, mais variées et abondantes. La plupart d'entre elles portent le buste de l'impératrice placé sur un croissant, et les inscriptions appellent Salonine *sanctissima Augusta*. Il faut que sa vie ait fourni un prétexte à ces rares distinctions; mais on est allé trop loin en la présentant comme chrétienne. La légende AVGVSTA IN PACE, qui se lit sur quelques deniers frappés de son vivant, n'a rien de commun avec la formule sépulcrale des premiers Chrétiens. Elle entoure l'image d'une femme, assise sur un trône et tenant le symbole de la Paix: une branche d'olivier. C'est la contre-partie du type de la Mère des Camps.





Si nous examinons en détail et au point de vue historique les pièces qui portent l'effigie de l'impératrice, il n'en rejaillit aucune lumière sur les évé-

nements de son époque. Et comment s'y attendre, puisque ces types, depuis le siècle de Trajan jusqu'à Dioclétien, se retrouvent à chaque règne?





Sans perdre de leur à-propos, ils s'appliquent indistinctement à toutes les





femmes qui exercent le droit de battre monnaie; mais la forme s'est usée,





et d'originalité il ne reste plus trace. Junon-Reine (IVNO REGINA), voilée, avec une patère à la main et s'appuyant sur un long sceptre, dont les extrémités sont ornées de boules d'ivoire; la Pudicité (PVDICITIA AVGVSTAE), assise entre deux Vestales et se couvrant de son voile: à

défaut de sujets plus individuels, on aime ces images, encore pleines de charme et de simplicité, qui témoignent des vertus domestiques de Salonine et qu'il serait difficile de remplacer par des types plus éloquents.





S'il fallait comparer entre eux tous les médaillons romains qui portent la





même légende, il y aurait bien des choses à noter, des variantes de détail





à faire ressortir. L'artiste cherche à ranimer son modèle en y ajoutant quelques traits choisis pour la circonstance. S'agit-il de représenter la Piété de la famille impériale (PIETAS AVGG.), il l'entourera de trois enfants, dont deux jeunes filles qui tendent les mains vers leur bienfaitrice. L'Abon-

dance (ABVNDANTIA TEMPORVM), assise entre la Piété et Junon-Reine, répand des pièces d'or devant un essaim d'enfants nus qui viennent les recueillir. Cette fois, le but est dépassé et le tableau ressemble plutôt à





un vœu ou à un programme qu'à la reproduction fidèle et sincère de la réalité. Ai-je besoin de faire remarquer que la déesse qui tient la corne





d'abondance sur ses genoux est Salonine elle-même? Cela se voit à son diadème et à son genre de coiffure.

Sur la fin du règne, l'impératrice assista au siége de Milan. C'est à peu près tout ce que nous savons de sa biographie. On a prétendu qu'elle était née à Salone en Dalmatie; mais en y regardant de plus près, cette conjecture, fondée sur un de ses noms propres, semble s'évanouir devant une difficulté grammaticale.

POSTUME ET VICTORIN

259-268 266-268

Sous le règne de Gallien, les provinces occidentales de l'Empire : la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne, reprirent leur indépendance et la conservèrent pendant quinze ans jusqu'à l'époque de l'empereur Aurélien. Une série de chefs illustres eut la gloire de présider à cette résurrection passagère, de renouveler des traditions assoupies depuis longtemps, jamais oubliées, et de rendre au monde romain, par le fait, les mêmes services que les princes de Palmyre lui rendirent en Orient. Leur histoire, encore peu étudiée, est des plus obscures. Nous tâcherons de la raviver, d'en détacher les moments essentiels, à l'aide de leurs médailles; en somme, il ne se peut de meilleur commentaire d'un règne que ses monuments numismatiques, qui joignent l'intérêt d'une image à l'autorité d'un texte.

Postume, ou *Marcus Cassianius Latinius Postumus*[1], gouvernait la Gaule avec les titres de *præses* et de commandant du *Limes* transrhénan. Il devait sa nomination à Valérien. Dans ces longues années de trouble, où l'Empire était en butte à d'incessantes attaques de la part des tribus barbares, il fallait pourvoir à la sécurité des frontières et choisir, pour les

[1] Sur quelques-unes de ses monnaies son surnom est orthographié *Postimus*.

défendre, un général énergique. Le choix n'était que trop bien fait, car après une brillante victoire sur trois cent mille Allemands qui venaient ravager la Gaule, Postume brisa les liens qui le rattachaient à ses souverains et défendit son pays simultanément contre les barbares et contre l'empereur.

J'ai déjà parlé de Valérien César, dont la mort fut le signal de la proclamation de Postume (259). Peu après, nous voyons le nouveau gouvernement en plein exercice et en plein développement. L'Espagne et la Grande-Bretagne le reconnurent à leur tour; les inscriptions ne laissent guère de doute à ce sujet. Non que Gallien ait renoncé à tout effort pour réduire l'usurpateur; on sait que plus d'une fois, et avec des alternatives de succès et de revers, il l'assiégea dans ses forteresses ou le combattit en rase cam-





pagne. Mais à la distance où nous sommes, on n'aperçoit que la grandeur de la mission qui lui était échue, sans pouvoir juger des moyens dont il disposait pour la remplir.

Les médailles de Postume ont été frappées soit à Cologne soit à Trèves, où l'empereur avait établi sa résidence. En effet, plusieurs de ses pièces de billon portent la légende : COL*onia* CL*audia* AGRIP*pinensis* ou C. C. *Ara Agrippinensis*. Elles se distinguent, à leur avantage, de la monnaie contemporaine. Invention, style, finesse d'exécution, tout y est réuni : on se sent comme dans une nouvelle sphère en regardant, un à un, ces petits chefs-d'œuvre de l'école gallo-romaine, les deniers d'or et les quinaires. Mais il n'en est pas de même des médaillons proprement dits, qui imitent volontiers les types de Commode.

Cette imitation s'explique par un trait commun aux deux empereurs : leur attachement au culte d'Hercule. Voici une pièce du 3e consulat de Postume

(261-265), où la tête d'Hercule est conjuguée avec la tête laurée du prince. Au revers, Postume offre un sacrifice à son protecteur (HERCVLI COMITI AVG*usti*) qui l'honore de sa présence, tandis qu'un victimaire, le marteau au bras, attend l'ordre d'immoler un taureau. La même scène se reproduira plus loin, avec cette différence que la Félicité (FELICITAS POSTVMI AVG*usti*) occupe la place du héros thébain. Mais c'est surtout la monnaie courante qui retrace comme en une série de miniatures les exploits d'Hercule. Ses douze travaux y figurent au complet; il y en a même un treizième, la lutte avec Antée le géant, et tous ces petits tableaux ont leur légende explicative, tantôt en rapport étroit avec la légende, tantôt en harmonie avec la religion romaine[1]. On chercherait en vain, dans la numismatique, une réunion semblable de sujets curieux, aussi imposante et aussi bien combinée.



Je passe aux médaillons historiques de Postume, dont l'un, en billon, représente le Rhin accoudé sur son urne intarissable, près d'un navire





qu'il semble protéger de la main. Le dieu du Fleuve tient un roseau, son attribut ordinaire; comme les Fleuves grecs, il porte une longue barbe, et deux cornes de taureau surmontent son front. Il faut qu'à cette date déjà le cours du Rhin ait commencé à former la limite extrême de l'Empire,

[1] Voici ces légendes : HERCVLI NEMAEO (lion de Némée), ARGIVO (hydre de Lernes), ARCADIO (biche cérynite), ERVMANTINO (sanglier d'Erymanthe), PISAEO (étables d'Augias), AV[G]*usto* (oiseaux de Stymphale), CRETENSI (taureau de Crète), THRACIO (cavales de Diomède), INVICTO (reine des Amazones), GADITANO (Géryon), ROMANO (arbre des Hespérides), INMORTALI (Cerbère), et enfin LIBYCO (Antée).

sans quoi la légende SALVS PROVINCIARVM, *le salut des provinces,* manquerait d'à-propos. Exposé, comme on l'était, aux continuelles incursions des peuples germaniques, on se retirait derrière cette barrière naturelle, en abandonnant le *Limes*, qui ne résistait pas à de tels efforts. Les monnaies de Postume font souvent allusion aux défaites qu'il infligea aux Allemands. Il reçut cinq fois le titre de *Germanique maxime*. Au revers d'un médaillon de bronze, nous le voyons debout sur une tribune, d'où il harangue ses soldats (ADLOCVTIO), en même temps que deux Victoires viennent le couronner. Les cuirasses qui décorent l'exergue rappellent de loin les armes gravées sur les dékadrachmes de Syracuse; ici, ce sont des trophées, et je crois que leur nombre même n'est pas indifférent. S'il fallait établir





un parallèle entre cette scène et le type consacré des Allocutions, le résultat serait à l'honneur de l'artiste gallo-romain, qui a fait preuve de goût en rajeunissant et en remaniant son sujet. Il y introduit des figures qui n'assistent jamais, sur nos médaillons, à ces spectacles militaires; ainsi, les cavaliers tenant leurs chevaux par la bride. Le tableau gagne en relief et en animation.

Après dix ans de règne, Postume périt à Mayence (268). Son collègue, *Marcus Piavonius Victorinus,* ne paraît pas lui avoir survécu longtemps; on n'a pas même la certitude qu'il ait duré jusqu'à l'avénement de Claude-le-Gothique. Autrefois, Victorin avait été tribun d'une cohorte prétorienne; l'inscription d'une mosaïque de Trèves constate ce fait. Le seul médaillon que nous ayons de lui, le représente debout entre la Victoire et la Félicité, au moment où il relève une femme tourelée, la Gaule, qui est agenouillée devant lui. C'est à peu de chose près le type d'un Grand Bronze de Vespasien, où l'empereur relève la Ville de Rome, ROMA RESVRGE(*n*)S, après

les horreurs de la guerre civile. Ici, la légende [*Restitutori*] GALLIARVM a le don de nous intéresser davantage; mais ce titre, il ne faut pas l'oublier, avait déjà été conféré à Postume.





Victorin fut trois fois consul, et après sa mort il reçut les honneurs de la Consécration.

TÉTRICUS PÈRE ET FILS

269-272

Sous le règne de Tétricus, l'Empire d'Occident se trouva dans une situation difficile. Les successeurs de Gallien ressaisirent peu à peu leur prestige; au sortir de la guerre contre les Goths, leur attention se porta librement sur les provinces transalpines et ce qui s'y passait. Un gouvernement fort et stable eût seul réussi à sauvegarder son indépendance; mais les légions de la Gaule, sur lesquelles reposait cette force et cette stabilité, étaient en révolte continuelle, et nulle autorité ne put s'en rendre maîtresse. L'Espagne se détacha la première, par lassitude plutôt que par la crainte d'y être obligée. Encore quelques années, et on touchait au terme fatal.

Caius Poesuvius Tetricus, un des parents de Victorin, avait rang de sénateur; il gouvernait alors la province d'Aquitaine au nom des empereurs gallo-romains. La nouvelle de son élévation au trône lui parvint à Bordeaux, où il avait sa résidence. C'est là qu'il revêtit la pourpre, en même temps que son jeune fils reçut le titre de césar. Un bractéate, c'est-à-dire une feuille d'or estampée sur un grand médaillon, et qui servait de couvercle à une espèce de boîte en or munie de deux attaches, représente le prince à mi-corps, la tête laurée, tenant à la main droite une branche d'olivier, de l'autre le sceptre couronné d'un aigle. Son manteau est brodé

de palmes, et la bordure qui encadre ce magnifique portrait, aujourd'hui détruit, est formée de dentelures qui l'entourent comme d'une auréole.

Le médaillon de Tétricus fils porte au revers le quadrige du Soleil avec la légende AETERNITAS AVGG. C'est un type connu[1] et une des



légendes favorites des empereurs du troisième siècle, qui comptaient d'autant plus sur la durée de leur dynastie que leur règne était plus éphémère.





Il n'en est pas de même des noms propres du césar, *Pius Esuvius*, qui ne

[1] Sur les pièces d'or de Postume qui portent la légende AETERNITAS AVG., on voit trois têtes radiées, dont l'une, celle du milieu, de proportions plus fortes que les autres, est placée de face. La coiffure et le costume indiquent qu'il s'agit de trois divinités mâles. Je ne comprends pas qu'après les observations de M. Stephani on puisse continuer à prendre ces bustes pour ceux de la femme, du fils et de la fille de Postume. Pour moi, ils représentent le Soleil entre Phosphorus et Hespérus.

s'assujettissent à aucune règle. Faut-il penser que son nom de famille, *Poesuvius*, aura paru trop barbare et qu'on aura essayé de le romaniser? Je ne le crois pas, et dans le doute j'aime mieux m'arrêter devant une énigme que de trancher mes hésitations.

L'an 273, Tétricus renonça spontanément à ses pouvoirs; au lieu de livrer bataille, il passa à l'ennemi qu'il avait appelé à son secours, et l'armée gallo-romaine, abandonnée de son général, fut détruite dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Rentré dans la vie privée, l'ancien *imperator* habita Rome. On sait qu'il jouit de l'amitié de son vainqueur et s'éleva encore une fois, quoique dans un ordre secondaire, aux plus hautes dignités. Nous possédons de lui et de son fils plusieurs monnaies de Consécration, d'où l'on a conclu qu'après leur mort ils avaient reçu les honneurs divins. J'aurais beau jeu à prouver l'impossibilité d'une pareille hypothèse. Ces monnaies, d'ailleurs frappées en Gaule, sont des pièces hybrides, et leur type s'applique à la Consécration de Victorin.

CLAUDE LE GOTHIQUE

268 — Avril 270

Revenons, pour ne plus les quitter de sitôt, aux souverains légitimes de Rome. L'espace qui nous reste à parcourir avant d'atteindre le règne de Dioclétien et de voir sortir de terre un édifice nouveau, sera bientôt franchi. Les types monétaires qui s'offriront à nos regards seront rarement, par leur style ou leur intérêt, au niveau de ceux que nous avons déjà étudiés; mais pour l'histoire et l'iconographie, ce ne sont pas moins d'inappréciables documents qui méritent la faveur qu'on leur accorde.

Je me contenterai de citer un seul médaillon du successeur de Gallien. Claude II, surnommé le Gothique, est l'aïeul de la famille des Constantins, qui se rappelaient volontiers que son frère aîné, Crispus, était le grand-père de Constance-Chlore. A son entrée en scène, il eut à supporter tout le poids des armées barbares qui, chassées de la Gaule, avaient pénétré en Italie ou forcé la barrière du Bas-Danube. Il courut au plus pressé. Après avoir vaincu les Allemands sur les bords du lac de Garda, il tourna ses efforts contre les Goths qui occupaient déjà la Thrace et la Macédoine tout entières, et venaient de tenter un coup de main sur Athènes. La victoire de Nissa rendit la paix à ces provinces (269); encore un ou deux ans, et l'ordre eût été rétabli partout, mais l'empereur mourut subitement, sans avoir pu achever son œuvre.

N'importe, le charme était rompu; un retour de la fortune, à peine espéré, avait rétabli le prestige des armes romaines, et le vieux Capitole, depuis longtemps déshabitué de cette sorte d'hommages, reçut un nouveau tribut de trophées et de palmes.

Aurélien (270-janvier 275), qui recueillit la couronne de Claude II, hérita de ses victoires et en profita pour assurer à l'Empire un avenir viable.





Nous l'avons vu aux prises avec l'armée de Tétricus; si nous jetions un coup d'œil sur ses monnaies, nous le suivrions pas à pas dans sa glorieuse carrière, en Orient où il renverse le trône de Zénobie, au Danube où il cherche à contenir les flots mouvants des peuples du nord, à Rome où il construit le grand temple du Soleil. Les titres de *Restitutor orbis* et *orientis* que Valérien déjà avait portés par anticipation se lisent sur un grand nombre de ses pièces; certes, il n'a rien négligé pour s'en rendre digne. A sa mort, le monde romain était si complétement pacifié qu'on put attendre plus de six mois avant de choisir un nouveau chef.

TACITE ET FLORIEN

25 Septembre 275-Janvier 276

Janvier-Avril 276

M*arcus Claudius Tacitus*, qui prit la succession d'Aurélien, revendiquait pour ancêtre l'historien Tacite. Il avait été consul en 273. En raison de son grand âge, il hésita longtemps avant d'échanger son repos et une situation plus conforme à ses goûts contre de périlleuses grandeurs. Mais les instances du sénat et de l'armée, cette fois unanimes, devinrent si pressantes qu'il dut se résigner. L'interrègne prit fin au mois de septembre 275.

Nous n'avons que peu de détails sur ce règne d'un moment. A peine proclamé, l'empereur se rend en Asie Mineure pour s'opposer à une attaque des tribus scythes. Ses monnaies





mentionnent deux victoires, après lesquelles il remet le commandement des

troupes entre les mains de son frère Florien et se dispose à retourner en Italie; mais avant de repasser la mer, il tombe sous le poignard d'un meurtrier.





Son frère, *Marcus Annius Florianus,* qui était alors l'un des préfets du





prétoire, n'attendit pas l'avis du sénat pour s'arroger le pouvoir. Il fut cependant approuvé de l'assemblée souveraine et se serait facilement maintenu si les légions de Syrie ne lui avaient suscité un rival. Trois mois plus tard, il mourut à Tarse.

PROBUS

276-282

Le rival que l'armée de Syrie opposa à Florien s'appelait *Marcus Aurelius Probus,* un des meilleurs généraux de son temps, et qui avait failli être nommé avant Tacite. Malgré la faveur de l'armée, il ne se plaça pas d'autorité à la tête des affaires et demanda, avec une modestie rare, le consentement du sénat. Un empereur respectueux des droits du sénat était d'avance assuré du succès; les Germains qui venaient d'envahir la Gaule, auront d'ailleurs hâté la décision des Pères conscrits, et il n'y eut pas lieu de s'en repentir. En étudiant les médaillons de Probus, on se sent vivre sous un grand règne. Par leur nombre, leur variété, leur mérite artistique, ils forment la série la plus remarquable des pièces du troisième siècle. Nous allons y puiser à pleines mains.

Pour entrer en action et s'appliquer sans retard à son œuvre, l'empereur part pour l'Italie. Son arrivée à Rome (ADVENTVS AVG*usti*) forme le sujet d'un médaillon intéressant. On y voit Probus à cheval, en habit militaire, nu-tête, armé d'une lance. Il a la main droite levée, comme s'il parlait au peuple; deux prétoriens lui font escorte; la Victoire qui ouvre la marche porte une couronne de laurier et un étendard. Ce type diffère de ceux que nous avons déjà rencontrés avec la même légende, mais la présence inusitée de la Victoire peut, à la rigueur, s'expliquer par la défaite de Florien.

Les succès obtenus de 277 à 279 sur les peuples du nord, ont également marqué leur trace dans la numismatique. Il ne faut pas nous demander une chronologie précise de ces événements; tout ce qu'on peut en dire, c'est que les Germains, après avoir dévasté la Gaule et pris d'assaut soixante-dix villes des plus importantes, furent vaincus, rejetés au-delà du Rhin,





poursuivis jusqu'au Neckar; l'empereur établit sur le territoire reconquis un réseau de places fortes. Dans sa lettre au sénat, Probus parle de quatre cent mille ennemis tués sur les champs de bataille, de neuf rois réduits à demander leur grâce. Le règne était magnifiquement inauguré.





Des deux médaillons qui ont trait à cette campagne, l'un représente une allocution (ADLOCVTIO AVG*usti*), l'autre le triomphe. La tribune impériale est soutenue par des captifs, hommes et adolescents. Quant à la scène du triomphe, qui date de l'an 281, elle a le mérite de ne pas reproduire servilement un type vieilli. Cette Victoire sans ailes qui conduit les chevaux, ces deux autres, sculptées sur le char et érigeant des trophées, sont d'heureuses

innovations, peu originales, mais qui embrassent une seule et même idée sous toutes ses formes exprimables.





L'empereur Probus regardait la paix universelle comme le couronnement





de sa mission, ce qui ne fait pas honneur à sa prévoyance politique. On





cite de lui cette parole que bientôt l'État n'aurait plus besoin de soldats. D'après les médailles, l'âge d'or avait commencé à renaître, pour l'Italie du moins, car les types de la Félicité du Siècle et du Temps présent (SAE-

CVLI FELICITAS, TEMPORVM FELICITAS) reparaissent au milieu des tableaux guerriers. Voici les quatre Saisons, les mêmes qui avaient versé leurs trésors sur le siècle des Antonins (p. 111. 140. 141); voici Rome assise sur un trophée, la corne d'abondance au bras, confiant le globe terrestre à Probus, comme elle l'avait offert jadis au fils de Marc-Aurèle





(p. 138). Le prince se propose de grands buts; l'art adopte ces aspirations généreuses, il les prend pour des réalités, et pour en trouver l'image la plus vive et la plus exacte, il va à la meilleure source.

Je passe aux sujets religieux. L'époque qui nous occupe avait son dieu de prédilection, le Soleil; elle en avait deux, car l'empereur s'élevait de





plus en plus, et de son vivant déjà, au rang d'une divinité. Aurélien s'appelle sur ses monnaies : *deus et dominus natus,* et plusieurs pièces de son règne portent, autour du buste d'Hélios, la légende SOL DOMINVS IMPERI ROMANI. On affirme que la mère d'Aurélien avait été prêtresse d'un temple du Soleil, et en effet, le culte de Mithras a laissé des traces nombreuses dans les provinces danubiennes. Après la conquête de Palmyre, un sanctuaire magnifique fut construit à Rome, sur le Mont Quirinal, en

l'honneur de l'astre du jour. Nos médaillons ne négligent pas de présenter ce culte sous ses divers aspects. Tantôt le prince porte la couronne à sept rayons, il s'identifie avec le Soleil, comme sur cette pièce à la légende ORIENS AVG*ustus,* où le dieu monte sur le dos d'un captif; tantôt le buste de Probus est conjugué avec celui de son protecteur, comme les




bustes de Commode et de Postume étaient conjugués avec Rome et Hercule. Mais ce n'est là qu'un commencement; les revers disent en toutes lettres ce que l'avers du médaillon nous donne à deviner. On y voit deux fois le quadrige solaire, à son réveil d'abord et précédé d'une femme




drapée, l'Aurore; puis de face et au milieu du jour, car les chevaux gravissent au galop la voûte céleste. SOLI INVICTO [1] en est la légende: *au Soleil invincible,* à celui qui triomphe de la nuit, des nuages, de l'hiver; ou SOLI INVIC*to* COMITI AVG*usti:* car le Soleil est l'ami inséparable du prince qu'il accompagne partout, qui sort victorieux, comme lui, des périls qui l'environnent. Je crois que les succès remportés en Orient par Auré-

[1] Sur un de nos médaillons, page 243, Probus s'appelle INVICT*us* P*ius* AVG*ustus.*

lien, et plus tard la salutation de Probus par les légions de Syrie ont favorisé, sinon provoqué, ce mélange du culte de l'Empereur avec le culte du Soleil.





Il est plus difficile d'expliquer le revers qui a pour légende FIDES





MAXIMA. Debout devant un autel allumé, parée d'un diadème et por-





tant une rame (?) au bras, la Foi remet l'emblème du pouvoir, le globe, entre les mains de Probus. Tout est insolite dans ce curieux petit tableau; seule l'idée générale en est claire. En revanche, nous passerons, sans nous y arrêter, sur le type de Rome assise (ROMAE AETERNAE) et sur ces deux autres pièces où le prince, monté sur son coursier, parcourt le champ de bataille et prend lui-même part à l'action (VIRTVS PROBI AVG., VIRTVS

AVGVSTI), terrassant ses ennemis à coups de haste ou attachant des prisonniers à la queue de son cheval [1].





J'y ai ajouté treize médaillons au revers de la *Monnaie*, qui ne fourniraient





aucun prétexte à l'étude si le graveur ne s'était appliqué à varier à l'infini le





buste de l'empereur. Il arrive à cette série ce qui est arrivé aux monnaies de Gallien : l'intérêt se déplace, et le côté de l'effigie reprend le premier rang.

[1] Le médaillon frappé à SIS*cia* (p. 242) porte la légende : VIRT*us* AVGVT (*sic*) NOSTRI. Le graveur a oublié l'S.

Les portraits de Probus forment trois groupes distincts. Le groupe qui le représente avec les attributs d'un dieu est le moins nombreux et le moins ori-





ginal. Voici l'empereur en Hercule, coiffé d'une peau de lion et entouré de





la légende VIRTVS PROBI AVG*usti*. Le voici en Mars, dans son costume




héroïque, le baudrier sur l'épaule, armé d'une lance et recouvert d'une égide écaillée avec son masque de Méduse et sa bordure de serpents. Je préfère la seconde classe de portraits, plus vraie et plus vivante, où Probus,

sans rien perdre de son individualité, marque davantage le caractère de son




siècle. Il y apparaît armé de toutes pièces, souvent casqué, la haste au




poing, le bouclier au bras. Les ciselures de ses armes sont rendues dans




la perfection. Sur le casque, on voit des palmettes ou des arabesques;




le bouclier devient à son tour un petit médaillon et retrace une scène de

combat ou une pompe triomphale; la cuirasse d'airain est presque toujours doublée d'une égide qui fait office de talisman. L'homme de guerre est là




dans son cadre le plus naturel; un seul de ces médaillons suppléerait mieux




à sa biographie que les pièces qui le transfigurent en dieu, ou que cette troisième classe de portraits où il porte le globe et la pourpre impériale.




Vers l'automne de l'an 282, l'armée de Rhétie et du Norique se révolta contre Probus, parce qu'il avait employé les légions à des travaux d'utilité publique. Abandonné de tous, il fut tué par les soldats de la garde, et le sceptre passa aux mains de son préfet du prétoire, *Marcus Aurelius Carus*.

CARUS
CARIN ET MAGNIA URBICA
NUMÉRIEN

AUTOMNE 282-285

Sur le règne de Carus et de sa dynastie nous n'avons pas beaucoup plus de renseignements que sur celui de son prédécesseur. Il est probable, sinon certain, que le nouvel empereur naquit à Narona d'Illyrie. Pour le décider à sortir de la vie privée et à se charger de la succession de Probus, il fallut lui faire violence; il s'effraya devant les périls qui l'attendaient, et sa mémoire dut lui rappeler que la plupart des souverains de Rome, depuis Commode, avaient payé de leur vie l'honneur de s'être consacrés à la chose publique.

Après avoir obtenu pour ses deux fils, Carin et Numérien, les titres de césar et de Prince de la Jeunesse, Carus partit pour la guerre contre les Perses. Il eut des succès inattendus. L'armée du roi Varahran II n'opposa qu'une faible résistance; les villes de Ctésiphon et de Séleucie tombèrent au pouvoir des légions, et la Mésopotamie devint encore une fois province romaine. Un peu plus tard, nous retrouvons l'empereur sur le Danube, infligeant une cruelle défaite aux Quades et aux Sarmates. Un médaillon

de Numérien, à la légende TRIVNFV*s* QVADOR*um*, représente les deux princes, Carus avec son fils cadet, dans un quadrige triomphal, entourés de trophées et de captifs. J'y remarque un détail, minime en apparence,




mais qu'on ne doit pas négliger pour cela : la décoration de l'exergue. Ces




prisonniers enchaînés, assis comme dans un sous-sol, ces pièces d'armure




qui remplissent le champ, ne sont pas une simple répétition ou une surcharge; l'artiste se plaît à développer sa pensée et ne s'arrête qu'à l'extrême limite, faute de place.

Une seconde campagne contre les Perses fut moins heureuse. A peine

arrivé sur les bords du Tigre, Carus tomba malade et mourut subitement, comme on dit que les grands hommes s'éteignent, au milieu d'un orage (283). De ses deux fils, l'aîné, *Marcus Aurelius Carinus,* gouvernait la Gaule, où




la présence d'un césar était devenue une nécessité politique. Sur un médail-




lon au revers des quatre Saisons (SAECVLI *felicitas*) nous voyons les




bustes de Carus et de Carin affrontés. Un autre, à la légende VIRTVS AVGVSTOR*um,* force notre attention par la nouveauté du sujet. A gauche, Numérien, appuyé sur un sceptre et couronné par le Soleil, offre une figurine de la Victoire à Carin, qui a la main sur la garde de son épée, pendant

que le dieu tutélaire des Gaules, Hercule, le couronne de laurier. Je passe sur le type des trois Monnaies; les pièces qui le reproduisent ne nous inté-





ressent qu'au point de vue de l'iconographie. Et en effet, ces magnifiques





portraits de l'empereur, armé de la haste et d'un bouclier ciselé, conti-





nuent dignement la série des portraits de Probus. Hâtons-nous de les apprécier à leur valeur, car la veine est à la veille de tarir.

L'épouse de Carin, *Magnia Urbica,* n'est connue que par ses monnaies et une inscription latine où elle porte le titre de Mère des Camps. Il existe

de cette impératrice un médaillon où elle figure sous les traits de la Pudicité (PVDICITIA AVG*usta*), se couvrant le visage de son voile. Mais les enfants




qui l'entourent et qui semblent demander l'aumône, lui prêtent le caractère




d'une *Pietas;* la Félicité, appuyée contre son siége, avec le caducée et la




corne d'abondance, élargit encore la portée du sujet, en ouvrant, de la vie d'intérieur d'une femme, une perspective sur la vie du dehors.

Après la mort de Carus, son armée quitta la Mésopotamie, sans y avoir

assuré la paix, et retourna en Europe. Elle venait de traverser l'Hellespont et s'approchait de la ville de Périnthe en Thrace, lorsque Numérien fut





assassiné par son propre beau-père (284), et le chef des gardes du corps,





Dioclétien, monta sur le trône. Cette fois l'Empire avait retrouvé son pilote. Un règne de vingt ans, solidement assis, triomphant de tous les obstacles, va commencer son œuvre de régénération et rendre au monde romain cette paix et cette stabilité dont tant de règnes éphémères avaient effacé le souvenir.

DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN-HERCULE

17 SEPTEMBRE 284 — 1er MAI 305

PROCLAMÉ le 17 septembre 284, Dioclétien[1] se trouva en face d'un puissant compétiteur. Les légions de Carin, nombreuses, aguerries, fières d'un succès récent, l'attendirent dans les plaines de Mésie. Après plusieurs combats, une bataille décisive fut livrée à l'embouchure de la Morava (printemps de 285); Carin, déjà sûr de la victoire, perdit la vie, et le nouvel empereur avait conquis sa suprématie.

Mais la guerre civile devint aussitôt une cause de troubles dans les provinces. En Gaule, les paysans, ruinés par les charges accablantes qui pesaient sur eux, se levèrent en masse, commettant partout des actes de brigandage et répandant la terreur comme jadis les esclaves de Spartacus. Pour réduire cette dangereuse insurrection, Dioclétien éleva un de ses généraux, *Marcus Aurelius Valerius Maximianus,* au rang de césar (285) et l'envoya au-delà des Alpes. Nous savons que les paysans (les Bagaudes, comme on les appelait) furent vaincus l'année suivante (286) et qu'à l'occasion de cette victoire, Maximien reçut le titre d'Auguste.

Le médaillon d'argent qui représente d'un côté le buste de l'empereur, dans son manteau de pourpre, au revers la tête du césar (MAXIMIANVS

[1] Sur ses monnaies, il s'appelle G*aius* (ou C*aius*) VAL*erius* DIOCLETIANVS.

NOB*ilissimus* CAES*ar*), sans autre emblème que la couronne de laurier, remonte à cette date.

Sous le règne de Dioclétien, un conflit sanglant, le dernier, éclata entre la religion romaine et l'Église chrétienne. Le prince qui eut pour mission de réorganiser l'ancien monde, de lui préparer un avenir d'unité et de paix, reconnut la nécessité de venir en aide aux antiques croyances nationales. Les ranimer, les soutenir contre cette multitude de cultes étrangers qui en avaient desséché les racines : voilà son programme, largement tracé, quoique imparfaitement réalisé.

Les monnaies de son époque rendent à merveille l'esprit de ces tendances religieuses. Un des types les plus fréquents est le Génie du Peuple romain,





rajeuni d'un passé déjà lointain; mais le type principal est la statue de Jupiter *Conservateur*, debout ou assis sur un trône, avec l'aigle à ses pieds.

Jetons un coup d'œil sur le revers d'un de ces médaillons d'or qui portent la légende IOVI CONSERVATORI. Le dieu, appuyé sur un sceptre et tenant le globe surmonté d'une Victoire, est le dieu romain par excellence, redevenu protecteur de l'Empire et de l'empereur. Après avoir partagé son rôle, pendant toute la durée du troisième siècle, avec une déité orientale, il vient reprendre ses droits imprescriptibles et apparaît de nouveau dans sa toute-puissance. Le médaillon dont il s'agit a été frappé en Asie, car les trois lettres de l'exergue S M N signifient : S*acra* M*oneta* N*icomedensis*, *monnaie impériale*[1] *de Nicomédie*. On ne le dirait pas, à en juger par le style et l'exécution, dont la barbarie dépasse les plus mauvais produits contemporains de la Monnaie de Rome.

[1] Le mot *sacer* n'a rien de commun avec l'inviolabilité de la monnaie; il vise directement la personne de l'empereur.

Depuis longtemps déjà, on avait l'habitude de placer certaines villes sous la tutelle spéciale d'un dieu ou d'une déesse. Narbonne était consacrée à Mars (*Narbo Martius*), Carthage à Junon (*Iunonia*), Pompéies, Nebrissa en Espagne, Sicca et Rusicade à Vénus (*Veneria*) : je pourrais multiplier les exemples. Dioclétien s'inspira de cette coutume en prenant le surnom de





Iovius, comme son collègue Maximien prit celui d'*Herculius*, non pour indiquer qu'ils appartenaient en propre, l'un à Jupiter, l'autre à Hercule, mais pour s'identifier avec ces divinités, car l'empereur était une émanation des dieux, un dieu fait homme. Il existe quelques grands médaillons de





bronze qui rentrent dans le même ordre d'idées. On y aperçoit un temple à six colonnes, portant sur l'architrave les mots IOVIVS AVG*ustus*. Le fronton est décoré d'une couronne à lemnisques, et à l'intérieur on voit la statue du prince dans la pose, le costume et avec les attributs de Jupiter. Sur les exemplaires frappés au nom de Dioclétien, le dieu est assis et armé du foudre; sur ceux de Maximien il est debout, accompagné de son aigle. La légende IOVI CONSERVATORI AVG*usti* efface toute distinction entre le protecteur et le protégé; l'assimilation est complète.

En conférant le titre d'Auguste à son collègue et son frère d'armes, Dioclétien le chargea du gouvernement de la moitié occidentale de l'Empire, pour ne se réserver à lui-même que les provinces orientales. A partir de cette date, l'un résidait à Milan, l'autre à Nicomédie. Nous avons déjà parlé de la victoire de Maximien sur les Bagaudes. Un médaillon frappé à Siscia y fait allusion, car le type d'Hercule combattant l'hydre de Lernes n'est qu'une image du césar romain étouffant la révolte des paysans. C'est ce que la légende HERCVLI DEBELLATORI a soin d'expliquer, et si le même revers se retrouve avec l'effigie de Dioclétien, il faut se rappeler que la plupart des types monétaires de cette époque sont communs aux deux





souverains. En classant les monnaies d'après leur ordre chronologique, nous avons souvent constaté, dans les pièces d'une même dynastie, la même promiscuité de coins.

Les médaillons qui vont suivre développent l'idée de l'origine divine des empereurs et la précisent davantage. Voici le buste de Dioclétien, à mi-corps, appuyé sur un sceptre; on dirait le maître de l'Olympe. Au revers, les deux princes sont assis l'un à côté de l'autre, Dioclétien sur la chaise curule, dans le costume de Jupiter *Imperator*, l'égide sur l'épaule, le globe terrestre à la main; du geste et du regard il se tourne vers Maximien-Hercule, assis sur un rocher, car il se repose de ses travaux, et entouré de ses armes redoutables : massue, arc et carquois. Une Victoire, debout derrière eux, les couronne de laurier. On ne devinerait pas le sujet, on méconnaîtrait les portraits des princes sous leur transfiguration céleste, que la légende serait un indice suffisant : IOVIO DIOCLETIANO AVG*usto* — HERCVLIO

MAXIMIANO AVG*usto*. J'ajoute que le médaillon a été frappé à Rome, dans la première officine de la Monnaie impériale (P*rima* ROM*ana*).





Les pièces à la tête de Maximien coiffée d'une peau de lion sont imitées





de celles de Commode (p. 143-146); mais le revers en est original, du moins





par sa composition. Il représente un groupe de trois divinités : au milieu, la Monnaie avec ses balances, sa corne d'abondance, ses deniers d'argent nouvellement frappés; à gauche, Jupiter armé du foudre; à droite, Hercule portant une massue, la peau de lion et un globe. Ce tableau se rapporte sans

doute à la réforme monétaire de Dioclétien, et d'après la légende (MONETA IOVI ET HERCVLI AVGG), ce serait une sorte d'hommage rendu aux empereurs par la Monnaie personnifiée. Dans mon Introduction déjà, j'ai fait remarquer qu'un tel hommage n'a pu être rendu que par le préposé ou les fonctionnaires de l'atelier de Rome, et cette série de types m'a servi à définir l'origine des médaillons en général.




L'an 287, Maximien eut à s'opposer à une invasion des Allemands, qui venaient périodiquement ravager la Gaule. Il réussit à les repousser, si bien




que l'année suivante il put prendre l'offensive et porter la guerre sur la rive droite du Rhin. Un plomb trouvé en 1862 à Lyon, dans le lit de la Saône, paraît se rattacher à cette campagne; on me saura gré d'avoir reproduit ici ce monument unique, aussi précieux par l'importance de l'événement qu'il retrace, que curieux par l'abondance des détails et la nouveauté du type.

Comme sur les vases grecs, la composition se divise en deux frises superposées. Dans le haut, les empereurs, vêtus de leurs toges de pourpre

et tenant chacun un rouleau à la main, sont assis sur des chaises curules. On les reconnaît à bien des particularités : les siéges (car tout le monde n'avait pas le droit de s'asseoir), les couronnes de laurier, les nimbes, la ressemblance des portraits. Derrière Dioclétien, deux gardes du corps, armés de hastes et de boucliers, sont debout. Maximien se tourne vers une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants qui viennent implorer son secours; ses gardes ont quelque peine à écarter cette foule qui se presse



autour du maître. Mais l'empereur étend le bras droit, comme s'il parlait; il accueille ses sujets avec bienveillance (SAECVLI FELICITAS). Les plaignants sont, sans nul doute, les colons romains de la Germanie qui ont vu leur fortune anéantie à la suite d'une incursion des barbares.

Au registre inférieur, nous ne sommes plus au ciel, face à face avec des dieux nimbés. Cette frise représente les forteresses de Mayence (MOGONTIACVM) et de Castel (CASTEL*lum*), réunies par le pont du Rhin. Le pont, dont l'entrée est défendue par deux tourelles, a été réduit à quelques arches; mais la grandeur du fleuve (FL*umen* RENVS) est habilement indiquée, et l'on peut en suivre le cours, bordé d'arbres, jusqu'à

une assez grande distance. Ses flots puissants, les murs crénelés et les tours des citadelles, les légendes, les mille menus détails que l'on distingue à la loupe, forment un ensemble des plus pittoresques; il faut descendre jusqu'aux médailles italiennes de la Renaissance pour rencontrer une composition analogue.

Et l'artiste, probablement un des graveurs de l'atelier de Trèves, ne s'en tient pas à cette limite. Tout ce que nous venons de voir n'est qu'un prétexte pour célébrer le triomphe de Maximien. Le prince est de retour de sa campagne; le voici qui traverse le pont du Rhin pour regagner Mayence. Il semble porter un trophée sur ses épaules et deux Victoires le précèdent, l'une avec une couronne qu'elle pose sur le front du vainqueur, l'autre





tenant une palme et conduisant un enfant par la main. Les Victoires symbolisent deux batailles gagnées; l'enfant doit être de ceux que les Allemands avaient emmenés en esclavage et que l'empereur rendit à la liberté.

Dès cette époque, on s'aperçut que le système de gouvernement introduit par Dioclétien ne résistait pas à l'épreuve. On avait partagé l'Empire en deux moitiés égales; mais les deux empereurs ne pouvaient suffire à tout. L'île de Bretagne s'était encore une fois soustraite à l'autorité centrale; l'Egypte allait suivre cet exemple; en Orient, on s'attendait à une guerre avec les Perses; bientôt l'Afrique sera en pleine révolte. Dans une situation aussi grave, il était urgent de fortifier le pouvoir, et ce but fut atteint par la création de deux Césars : Constance-Chlore et Galère-Maximien (1er mars 293). Un des plus beaux médaillons de Maximien se rattache à cette nomination, pour nous du moins, car il a pu être frappé plus tard. SALVIS AVGG. et CAESS. FEL*ix* ORBIS TERR*ae*, *tant que vivront les deux*

Augustes et les deux césars, le monde sera heureux : voilà ce qu'on y lit ; et le type symbolise, sous toutes leurs formes, les divers genres de bonheur





qu'on se promettait. Au milieu, la Monnaie ; à sa droite, Mars au repos après la victoire ; du côté opposé, une femme (Cérès ?) portant à chaque main





une poignée d'épis. La variété des combinaisons supplée ainsi à l'originalité ; on n'a plus l'invention des figures, on en a le jeu.





Le revers d'un autre médaillon historique, de Dioclétien celui-là et frappé à Siscia, est imité d'une pièce célèbre de Commode (p. 124. 125). Le phare avec ses quatre étages, l'empereur sacrifiant sur un trépied, le taureau

immolé, la légende VOTIS FELICIBVS sont restés les mêmes ; l'artiste n'a changé que la forme des vaisseaux, le nombre des rameurs et d'autres détails ; il a ajouté les deux enseignes militaires qui prouvent qu'il ne s'agit





plus de l'arrivée des blés d'outre-mer au port d'Ostie, mais d'un retour de





l'armée. Je penserais volontiers à l'expédition d'Afrique, où Maximien, l'an





297, combattit les Maures; mais il n'y a pas de donnée positive à cet égard.

Quant aux pièces, beaucoup plus nombreuses, qui ont pour type les trois métaux, elles ne nous intéressent qu'à cause des effigies et de leurs accessoires que les graveurs cherchaient à varier et variaient en effet avec une

merveilleuse facilité. Les portraits ne sont ni divinisés ni idéalisés. Au-dessous de ces grands et magnifiques titres d'Auguste et d'*imperator*, on ne voit souvent qu'une tête sans parure, même sans la couronne de laurier, qui,





sous d'autres règnes, est le symbole essentiel de la souveraineté. Mais ces





bustes nous initient davantage aux mœurs de l'époque, ceux surtout qui





représentent l'empereur en habit militaire, armé d'une cuirasse à ciselures, la haste à la main, le bouclier au bras. Là aussi, on sent que ce costume leur est naturel, qu'ils ne sont à leur aise que sous la tente du soldat et dans la mêlée. Rien de vivant comme ce buste de Maximien

(VIRTVS MAXIMIANI AVG*usti*), conduisant son cheval par la bride et tenant un bouclier à l'épisème de la Louve et des Jumeaux.




Le 1er mai de l'an 305, Dioclétien descendit du trône pour rentrer dans




la vie privée; en abdiquant ses pouvoirs, il obligea son collègue et frère




adoptif à prendre le même parti. Le vieil empereur se retira dans son pays natal, à Salone, où il acheva de se survivre jusqu'au printemps de 313. Maximien choisit sa retraite en Lucanie; mais pour lui l'heure de la résignation n'avait pas sonné encore, et il reparut bientôt dans l'arène.

Nous le retrouverons au règne de son fils Maxence.

CONSTANCE-CHLORE

1er Mars 293 — 25 Juillet 306

ET GALÈRE-MAXIMIEN

1er Mars 293 — Mai 311

Avec Constance-Chlore[1] nous rentrons dans l'histoire d'une dynastie, d'une de celles qui se sont maintenues le plus longtemps et qui ont laissé des souvenirs durables. L'organisation de l'Empire, telle que Dioclétien l'avait conçue, ne devait, ne pouvait être qu'un prélude à de nouvelles guerres civiles et finalement à la renaissance du système qu'on venait d'abandonner.

Le 1er mars 293, jour de la création des césars, Constance fut chargé du gouvernement des provinces transalpines. Il s'agissait alors de reprendre la Grande-Bretagne, qui, depuis bien des années, vivait séparée de l'unité politique de Rome. En même temps, les peuples barbares, les Germains surtout, renouvelaient sans cesse leurs sanglantes incursions. L'empereur ne se donna pas de loisirs. L'île de Bretagne fut reconquise, et près de Langres, à Vindonissa, plus tard

[1] *Flavius Valerius Constantius.* Les noms de son collègue sont : *Galerius Valerius Maximianus.*

sur les bords du lac de Constance, les barbares subirent de cruelles défaites (298). Jusque-là on avait tout au plus lutté, avec des chances diverses,





pour contenir le flot des envahisseurs; cette fois la victoire eut une portée




plus sérieuse, et pendant cinquante ans la Gaule ne fut plus inquiétée par ses belliqueux voisins.




Dans l'Orient, le césar Galère-Maximien eut d'autres périls à écarter. Le roi Narsès, qui venait de succéder à Varahran III, avait occupé l'Arménie et menaçait la frontière la moins solide de l'Empire. Après un premier échec, Galère se retira dans les provinces danubiennes dont il avait le gouverne-

ment, pour y lever une armée et prendre une revanche éclatante. Il la prit en Arménie même, l'an 297.

Un médaillon de bronze frappé à Siscia (*Sissek*) et qui comptait parmi les merveilles de la collection du comte Tyszkiewicz, se rapporte à cette victoire sur les Perses (VICTORIA PERSICA). D'un côté, on y voit le buste




du césar, revêtu de ses habits consulaires richement brodés, et tenant à la main un sceptre surmonté de l'aigle; au revers, nous le retrouvons sur le champ de bataille, frappant à coups de haste tout ce qu'il rencontre sur son chemin. Les graveurs qui retracent des scènes de combat ont l'habitude de




ne rien accorder ni aux soldats ni aux généraux; ils détachent de la mêlée la figure de l'empereur; c'est lui seul qui compte, qui terrasse l'ennemi du nom romain, et que la Victoire récompense de palmes et de lauriers. Ici, Maximien combat cinq personnages coiffés de la mitre persique. Deux guerriers sont atteints mortellement, un troisième fait le geste des suppliants; un enfant court vers sa mère qui, les cheveux épars, s'est jetée à genoux pour implorer la grâce du vainqueur. Nous savons que Narsès fut blessé.

dans cette bataille décisive, que son camp avec le sérail et d'immenses trésors devint la proie des légions; il se peut donc que la présence d'une femme et d'un enfant au milieu du carnage fasse allusion à la prise du camp royal. S'il ne s'agissait que de la personnification d'un pays, ce pays serait suffisamment indiqué par les trois combattants dans leur costume national.

Dans les inscriptions, Galère porte le titre de *Persique Maxime*, mais la dernière sanction de son fait d'armes, le triomphe, fut retardée jusqu'à l'an 303.





N'ayant plus de type monétaire à analyser (car celui des trois métaux, malgré ses variantes, est de tradition), je dirai en peu de lignes ce qu'il faut savoir pour aborder les règnes suivants et en saisir la filiation. Constance-Chlore mourut à Eboracum (*York*), le 25 juillet 306, un an après son élévation au rang d'Auguste. Il avait épousé la belle-fille de Maximien-Hercule, comme Galère-Maximien avait obtenu la main de la fille de Dioclétien. Son collègue lui survécut de quelques années et prit une part considérable aux événements de cette époque troublée, pleine de luttes et de déchirements. Nous aurons l'occasion de définir le rôle qu'il y a joué, et là où ses médailles nous feront faute, les pièces contemporaines, et les plus précieuses, viendront combler la lacune.

SÉVÈRE II ET MAXIMIN II

1er Mai 305-307

1er Mai 305-313

MAXENCE

Fin Octobre 306-27 Octobre 312

La retraite de Dioclétien et de son frère adoptif rendit nécessaire la nomination de deux césars; on choisit Flavius-Sévère pour l'Occident, Maximin II pour l'Orient[1]. Peu après, à la mort de Constance Ier, Sévère fut promu au rang d'Auguste. En les voyant ainsi réalisées, on comprend mieux les vues du fondateur de la nouvelle organisation politique de Rome. Établir quatre grands commandements militaires pour donner satisfaction à un plus grand nombre de chefs d'armée; unir les quatre familles régnantes par des alliances domestiques, mais ne plus admettre l'hérédité des pouvoirs: voilà les principes qui se dégagent nettement des faits. L'an 305 déjà, les tétrarques auraient pu choisir des successeurs dans leur descendance directe; ils ne l'ont pas voulu. Leurs héritiers, frustrés de ce qu'ils considéraient comme un droit, n'attendirent alors qu'une occasion pour le faire valoir.

[1] Voici leurs noms complets : *Flavius Valerius Severus, Galerius Valerius Maximinus.* Maxence s'appelait : *Marcus Aurelius Valerius Maxentius.*

Cette occasion se présenta bientôt pour Constantin, que l'armée de Bretagne, fidèle à la mémoire de Constance-Chlore, ne craignit pas de saluer empereur. Il sut se contenter du titre de césar. Mais l'exemple était donné, et il n'y eut pas de raison pour qu'un autre prince, également tenu à l'écart, acceptât plus longtemps une dispensation si injuste des honneurs publics. Dès le mois d'octobre 306, Maxence, fils de Maximien-Hercule, se fit proclamer Auguste par la garnison de Rome, et son vieux père, qui regrettait d'avoir abdiqué, accourut en toute hâte pour lui prêter l'appui de son expérience et de son autorité. Au lieu de quatre souverains, l'Empire en eut six.

Maxence était le gendre de Galère-Maximien; mais cette fois les Augustes légitimes ne se soucièrent pas de tolérer l'usurpation, et Sévère II fut chargé de la réduire par la force. Arrivée à Rome, son armée, qui avait servi sous





les ordres d'Hercule, refusa de combattre son ancien général; elle déserta en masse, et Sévère se vit obligé de regagner Ravenne, où il ne tarda pas à capituler et à trouver la mort (307). Je n'ai de lui qu'un médaillon d'or, frappé dans la première officine de Trèves[1], pendant qu'il portait encore le titre de césar. Au revers, on voit le Soleil debout, à la tête radiée, le manteau sur l'épaule, tenant ses symboles usuels: le fouet et le globe. D'après la légende: SOLI INVICTO CONSERVAT*ori* AVGG ET CAESS NN, il s'agit de Mithras, le dieu invincible, protecteur des deux Augustes et des deux césars romains.

Après la catastrophe de Sévère, Maxence réussit à se maintenir au pouvoir sans être sérieusement inquiété. Il n'avait pour domaine que l'Italie et l'Afrique, mais ses troupes étaient nombreuses et dévouées, et les bons rapports qu'il entretenait avec le césar des Gaules, son beau-frère, ne contribuaient pas peu à fortifier sa position. Son règne eût duré indéfiniment, si,

[1] Les lettres PTR de l'exergue signifient P*rima* TR*everica*.

après la mort d'Hercule, il n'avait pas déclaré lui-même la guerre à Constantin; le 27 octobre 312, il perdit le trône et la vie dans la sanglante bataille du pont Milvius.

Maximin II Daza était le neveu de Galère. Nommé césar en même temps que Constance-Chlore, il reçut en partage la Syrie et l'Égypte; mais son





ambition ne se contenta pas d'un pouvoir légal; elle eut des visées plus hautes, et après les premiers succès de Maxence et l'élévation de Licinius, il obtint de ses légions d'être porté au principat. Son domaine resta le même, seule son indépendance doit avoir gagné à ce changement de titre. A la





mort de Galère (mai 311), il n'attendit pas davantage que la succession de son oncle maternel lui échût régulièrement; sans plus tarder, il se mit en marche pour l'Asie Mineure; mais l'adversaire qu'il trouva sur son chemin, Licinius, alors au sommet de sa brillante et militante carrière, le vainquit dans toutes les rencontres.

L'an 313, Maximin mourut à Tarse. Les médaillons de bronze qui retracent son portrait le représentent tantôt en Hercule, avec la massue sur l'épaule, tantôt en empereur romain, cuirassé et le bâton d'ivoire à la main.

Ce dernier type surtout donne la mesure de ce que l'art, à cette époque, était devenu dans certains ateliers monétaires. Un bras d'enfant attaché à un buste de géant : voilà ce que les graveurs de la fin du 3e siècle osaient produire. Et ce détail n'est que le symptôme d'un dépérissement





graduel, d'une décadence prochaine, complète, inévitable. D'abord c'est l'originalité qui s'épuise ; maintenant c'est la correction du dessin, le sentiment de la forme qui se perd ; encore quelques années, et nous verrons les premiers contours, encore indécis mais déjà appréciables, d'un art nouveau, celui du moyen âge.

LICINIUS PÈRE ET FILS

11 Novembre 307-323

V*alerius Licinius Licinianus*, originaire de la nouvelle Dacie, se rattachait, par sa naissance, à l'empereur Philippe. Après la mort de Sévère II, l'atteinte portée à l'organisation des pouvoirs sembla si profonde que Maximien-Galère invita les anciens souverains à un congrès, pour rechercher les moyens de rentrer dans l'ordre et la légalité. Le congrès se réunit à Carnunte, le 11 novembre 307, et Licinius fut nommé Auguste de l'Empire d'Occident.

Nos médaillons sont trop peu abondants pour servir de jalons dans la suite des événements, et leurs revers n'ont pas d'importance pour la chronologie. Un Jupiter imberbe[1] (IOVI CONSERVATORI), une colonnette surmontée d'un globe et se dressant sur une base ornée de couronnes : ce sont là les types principaux. Sur l'exemplaire que j'ai fait reproduire, le chiffre des vœux inscrits sur la colonnette est effacé; il n'en reste que le mot FEL*icibus;* mais la légende : VOTA ORBIS ET VRBIS SEN*atus* ET P*opuli* R*omani,* est complète; elle étonne par sa nouveauté; c'est comme un écho de la joie universelle qui avait éclaté à la chute de Maxence.

L'an 313, à Milan, Licinius épousa une des sœurs de Constantin, et,

[1] L'état de conservation du médaillon ne permet pas de garantir l'exactitude de ce détail.

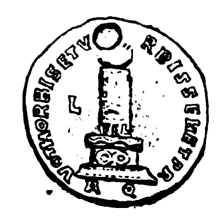
bientôt après, se rendit maître de toute la partie orientale de l'Empire. Cette conquête achevée, au lieu de quatre souverains qui devaient se partager le monde, Rome n'en eut plus que deux; il fallut s'attendre à une rupture





prochaine de leur union, si étroite en apparence et si sagement consolidée. En effet, l'ennemi commun est à peine vaincu, que nous les voyons aux prises





sur les champs de bataille du Danube (314). Les journées de Cibalis et d'Andrinople ne sont ni de grands succès pour l'un, ni des revers décisifs





pour l'autre. Puis tout se répare, Licinius renonce à une partie de son domaine, et l'alliance des deux beaux-frères n'en paraît que mieux assurée.

L'an 317, Licinius fils, alors âgé de vingt mois, fut nommé césar, en même temps que les fils de Constantin. Les médaillons que nous avons du jeune Licinius appartiennent à une date postérieure. Il est vrai que le premier, en or, ne lui donne pas de titre honorifique, il l'appelle simplement VAL*e*-

rius LICINIANVS LICINIVS IVNIOR, mais la couronne de laurier équivaut à la qualification de césar. Au revers, Jupiter Conservateur, armé de son foudre, pose une couronne sur la tête de l'héritier du trône. Sur l'autre médaillon, Licinius fils porte les titres de D*ominus* N*oster* et de NOB*ilissimus* C*æsar;* un soldat de l'armée impériale (EXERC*itus* AVGVSTORVM) le





couronne de laurier, pendant que le jeune prince sacrifie sur un trépied. Son nom est inscrit dans les fastes consulaires de l'an 319.

La chute de l'empire de Licinius ne nous est pas connue dans ses détails. On sait qu'en 323 la guerre se ralluma, et que cette fois le triomphe de Constantin fut incontesté. Après la perte de sa flotte et de deux grandes batailles, Licinius s'enfuit à Nicomédie, où il fut obligé de se rendre. On lui promit qu'il aurait la vie sauve. Confiant dans la parole du vainqueur, il descendit du trône pour chercher une retraite paisible dans son palais de Thessalonique. C'est là qu'il fut mis à mort dans l'année même de ses désastres.

CONSTANTIN LE GRAND

25 JUILLET 306 — 22 MAI 337

CONSTANTIN le Grand avait trente-deux ans à la mort de son père. Sa mère, Hélène, était de basse naissance; au moment d'épouser Constance-Chlore, elle servait dans une auberge, et après la promotion de son mari au rang de césar, cette union fut annulée, non qu'elle parût contraire aux lois, mais sur la demande de Constance qui avait pris l'engagement d'épouser la belle-fille de Maximien-Hercule. Depuis cette époque, le jeune Constantin vécut en Asie à la cour de Nicomédie. Après la retraite spontanée des deux empereurs, il se rendit auprès de son père, qu'il rejoignit à Boulogne-sur-Mer, où l'on s'occupait des préparatifs d'une expédition contre les Pictes.

Nous avons raconté à leur date les événements qui portèrent Constantin au pouvoir : sa proclamation par l'armée de Bretagne, sa victoire sur Maxence. Pour comprendre le type d'un médaillon d'argent qui fait allusion à la bataille du pont Milvius, il faut se rappeler que l'empereur, sans renoncer aux dieux du paganisme, se mit alors sous la protection du dieu des Chrétiens. Ses contemporains parlent d'une vision qui l'y aurait décidé. En plein jour il aperçut dans le ciel une croix lumineuse, portant l'inscription : *ἐν τούτῳ νίκῃ* (*la victoire est dans cet emblème*), et comme les religions de l'Orient exerçaient toujours un puissant attrait sur les soldats, il fit broder le monogramme du Christ sur un étendard de cavalerie qui fut précieuse-

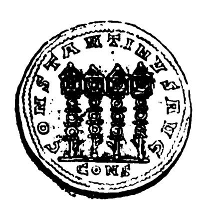
ment conservé après le triomphe. Notre médaillon, frappé à Trèves (S*acra* M*oneta* TR*everica*), représente Constantin tenant lui-même cet étendard sacré, le *labarum*, comme on l'appelait, orné des lettres symboliques qui lui ont procuré la victoire. Mais ce serait se faire illusion que d'en conclure




que le prince avait adopté la religion chrétienne; il la plaçait seulement sur un pied d'égalité avec les autres cultes reconnus par l'État. Je citerai tout




de suite deux médaillons d'argent où les vieilles enseignes légionnaires se voïent sans le labarum, et bien d'autres exemples viendront constater la vitalité de la religion païenne.

L'an 315, Constantin prit le titre de ***Maxime***, puis, au 1[er] mars 317, conféra la dignité de césar à ses fils Crispus et Constantin jeune. Ce sont ces deux héritiers présomptifs de la couronne qui figurent, à côté de leur père, sur plusieurs médaillons, tantôt sous la voûte d'un sanctuaire, tantôt près du trône, où Constantin I[er] est assis avec les insignes de la majesté impériale : le nimbe, le globe, le manteau de pourpre. Il faut que les

Romains aient fini par apprécier le bonheur de posséder une dynastie et d'oser compter sur un lendemain, sur la transmission régulière des pouvoirs, car pour marquer leur joie de voir l'empereur entouré de deux césars, ils trouvent des accents inaccoutumés. FELICITAS RÓMANORVM, SALVS





ET SPES REI PVBLICAE : voilà les légendes de leurs médaillons, la pensée et le vœu de tous. L'avenir l'a exaucé, ce vœu, non complétement,





mais dans une certaine mesure et en le reportant sur d'autres princes de la famille de Constantin.





Les guerres contre les barbares (Sarmates, Carpes ou Goths) qui ne cessaient d'inquiéter la frontière du nord, nous fournissent aussi quelques types nouveaux et quelques légendes intéressantes. C'est l'empereur, on devait s'y attendre, qui y tient le premier rôle. Du haut de son cheval

de combat, il frappe les ennemis à coups de haste (VIRTVS AVG*usti* N*ostri*). Les barbares qu'il terrasse sont toujours de petite taille, on dirait des nains; à l'aspect du vainqueur, ils tombent à genoux et n'opposent plus





de résistance. Puis après la bataille, Constantin se repose sur un trophée





d'armes, entouré de prisonniers (*exup*ERATOR OMNIVM GENTIVM);




un soldat conduit devant lui un roi captif qu'il traîne par les cheveux (DEBELLATORI GENTIVM BARBARARVM), ou bien la Victoire en personne présente ce même roi suppliant à la déesse Roma (VICTORIA GOTHICA). L'art monétaire, on le voit, quoique en pleine décadence

et près de sa limite extrême, s'inspire, de temps en temps, de ses glorieux modèles du siècle des Antonins.

En général, le buste du prince est mieux réussi que le revers, et cependant l'époque, le 4[e] siècle, s'y marque et s'y appesantit. Les détails qu'on y peut relever sont de toutes sortes, souvent des plus curieux.





Ce n'est que là que le bandeau royal, le diadème formé de perles et de pierres précieuses, la couronne de feuilles d'or alternant avec des gemmes, se substituent au laurier ou à la couronne radiée. Depuis Trajan, Constantin est le premier empereur qui ne porte pas de barbe; plus d'une fois son regard se dirige vers le ciel, et les anciens déjà l'ont comparé à un adorant.





Les pièces au type des trois Monnaies sont peut-être antérieures à la déposition de Licinius; elles portent la légende : MONETA AVGVSTORVM, mais le titre d'Auguste s'applique aussi bien aux césars. Un autre médaillon semble se rattacher à la guerre contre cet empereur (323) et plus spécialement à la victoire navale que Crispus avait remportée, à l'entrée de l'Hellespont, sur la flotte de Licinius. On y voit Constantin assis sur une cuirasse, dans le costume et l'attitude d'un dieu, la poitrine à découvert, le

bras gauche appuyé sur un sceptre. Il transmet le globe surmonté d'un phénix, c'est-à dire du symbole de l'éternité, à son fils Crispus, qui revient de la guerre avec un trophée sur l'épaule. La panthère bachique assise aux pieds de l'empereur a la tête baissée, car elle représente l'Orient reconquis par les armes, et c'est à contre-cœur qu'elle se soumet à son nouveau




maître. Je ne sais si cette explication est juste; avouons que la légende GLORIA SAECVLI, VIRTVS CAESS ne la contredit pas, car en effet, dans la campagne contre Licinius, il ne pouvait être question que de deux césars.




Pour classer les médailles de cette époque dans l'ordre où elles ont été frappées, on ne trouve guère de points d'appui ni dans l'histoire ni dans l'étude des types. Deux pièces d'or de l'hôtel monétaire de Nicomédie représentent l'une et l'autre Constantin à cheval, la main droite levée, comme s'il prononçait un discours. La légende FELIX ADVENTVS AVG*usti* N*ostri* me fait croire qu'il s'agit de l'arrivée de l'empereur en Asie Mineure, de son entrée triomphale à Nicomédie après la capitulation de Licinius. Mais la seconde pièce, à la légende EQVIS (pour *eques*) ROMANVS, rentre dans

un ordre d'idées différent; le cavalier qui y figure est sans doute un des fils de Constantin, promu au commandement de l'ordre équestre[1].

L'an 325, Constantin célébra le vingtième anniversaire de son règne. Cette date correspond avec celle d'un médaillon de bronze, où la Victoire (VICTORIA AVGVSTI) trace sur un bouclier les mots : VOT*is* XX (*vicennalibus*), MVL*tis* XXX (*tricennalibus*). A partir de Maxence, on ajoutait ainsi au chiffre des vœux accomplis un nombre d'années supérieur, et dans lequel les premiers se trouvaient compris; aux uns on laissait le nom traditionnel de *vota*, tandis que les vœux nouveaux que l'on venait de formuler et que le temps n'avait pas encore réalisés, s'appelaient *multa*[2]. Ce qu'il y a de bizarre dans cette façon de compter, c'est que le mot *multa* (*beaucoup*) laisse une grande





latitude à la vie du prince, et qu'en même temps le chiffre des années

[1] En comparant ce cavalier avec celui de la pièce précédente, on voit qu'il y a une grande différence entre les deux types; le costume de l'*Eques romanus* et l'absence de la couronne de laurier prouvent qu'il s'agit ici d'un césar. Constantin Ier était lui-même Prince de la Jeunesse, et une longue série de ses monnaies porte la légende PRINCIPI IVVENTVTIS, mais on n'en connaît aucune qui soit postérieure à l'an 315 et qui lui confère ce titre en même temps que celui de *Maxime*. Je sais que ce n'est pas là un argument sans réplique. Sur les monnaies de Constant Ier, par exemple, on ne trouve nulle allusion au Principat de la Jeunesse, et cependant il n'est pas douteux que le jeune césar n'ait exercé cette charge. Mais je ne pense pas qu'un empereur ait pu rester indéfiniment à la tête de l'ordre équestre; le *principium iuventutis* a dû s'éteindre avec la *iuventus* même, dont l'extrême limite était l'âge de 40 ou de 50 ans. Il me paraît d'ailleurs peu probable que les fils de Constantin aient commandé la cavalerie romaine simultanément avec leur père, ou que notre médaillon (si le type du revers s'applique à l'empereur) ait pu être frappé après la dédicace de Constantinople, alors que le fondateur de la nouvelle ville était dans sa 56e année. En faisant ces réserves, je n'entends pas me mettre en contradiction avec un numismatiste dont les travaux font autorité à juste titre, et dont j'apprécie, autant que personne, la science et le talent.

[2] Un substantif *multa, - orum*, dans cette acception, ne se trouve pas dans nos lexiques. C'est un oubli à réparer. Eckhel déjà a rappelé la locution grecque πολυχρονίζειν τοὺς βασιλεῖς.

qu'on lui souhaite est toujours limité. Nous ne tarderons pas à rencontrer d'autres variantes, car dans la numismatique du Bas-Empire rien n'est plus commun que les Vœux publics.

Depuis Dioclétien, la vieille cité romaine était déchue de son rang de capitale, non légalement, mais par le fait. Avec l'extension de l'Empire, le





point central s'était déplacé. L'autorité n'était plus à Rome, entre les mains du sénat, elle était aux frontières du nord et de l'est, dans les camps des légions. Ayant rétabli l'unité du pouvoir, Constantin n'hésita plus à chercher une autre résidence, mais le choix avait ses difficultés. Il s'agissait de mettre la dynastie nouvelle à l'abri des ambitions du sénat, hostile à toute monarchie héréditaire; il fallait en même temps tenir compte de la





politique extérieure et ne pas perdre de vue les ennemis du nom romain, les barbares, dont aucune défaite ne put ralentir la course. La ville de Byzance, sur le Bosphore, remplissait le mieux les conditions d'une résidence impériale. Placée sur la limite de deux civilisations, à proximité des bouches du Danube et à peu près au milieu de l'Empire, elle dominait le monde par sa situation exceptionnelle, et, somme toute, on ne saurait dire qu'elle ait manqué à sa mission.

L'an 326, Constantin quitta Rome pour ne plus y retourner. Les travaux

pour la fondation de la nouvelle capitale commencèrent aussitôt, et le 11 mai 330 tout fut prêt pour la solennité de l'inauguration. Nous possédons une série de médaillons de bronze qui se rattachent à la dédicace de Con-





stantinople. Un buste de femme, casquée, vêtue d'un manteau brodé et





décoré de perles et d'orfrois, avec un sceptre à la main, représente la cité





(CONSTANTINOPOLIS); les revers sont variés, mais leur type principal est la Fortune (*Τύχη*) de la ville, assise sur un siége ou un trône, coiffée de la couronne murale, portant un rameau d'olivier et une corne d'abondance, la Corne d'or. Ce type n'est pas toujours le même. Tantôt une Victoire vient couronner la déesse, tantôt la Fortune a des ailes, comme certaines divinités

panthées, ou bien elle appuie le pied sur une proue de vaisseau, emblème des villes maritimes. Les légendes (VICTORIA ou VICTORIAE AVGVSTI[1]) ne visent pas directement le sujet, elles s'appliquent à la victoire sur Lici-





nius, qui avait été assiégé à Byzance. Cela semble ressortir, avec plus d'évi-





dence encore, du vaisseau de guerre qui figure sur une de ces pièces, si toutefois elle appartient au règne qui nous occupe.




[1] Je n'ai pas voulu séparer les médaillons au type de Rome et de Constantinople; mais M. Cohen a parfaitement raison en déclarant (t. VI, 174) que la majorité de ces pièces n'a pas été frappée sous Constantin et qu'il faut les attribuer à une époque postérieure. (Voyez l'article de Soret, dans la *Revue numismatique* 1843, p. 365). — Le médaillon à la légende VICTORIA AVGG NN est sans contredit du règne de Constantin II et Constant Ier.

J'ai réuni trois médaillons, de facture différente, mais liés entr'eux par une idée commune. Ils nous montrent l'empereur relevant une femme agenouillée. Cette femme, coiffée d'une couronne tourelée, n'est autre que





la République, car la légende du premier médaillon dit en toutes lettres :




RESTITVTOR REI P*ublicae*. Le captif enchaîné aux pieds du prince est





là pour expliquer la scène. On vient de repousser une incursion des Sarmates ou des Goths, et l'Empire, menacé dans son existence, s'est relevé de sa chute. Néanmoins, à l'examiner plus attentivement, cette pièce me paraît d'une date postérieure à Constantin et se rapprocher davantage du style des contorniates. Seuls, les deux médaillons d'or, à la légende PIE-

TAS AVGVSTI NOSTRI, sont de lui et nous aident à mieux comprendre le sens du mot *Pietas*, si mobile et si peu définissable, puisqu'il s'agit cette fois des conséquences d'un fait militaire.





En même temps que les pièces au type de Constantinople, on en frap-





pait de semblables au type de Rome (VRBS ROMA). Je ferai cependant





remarquer que les deux sœurs se distinguent l'une de l'autre par un détail important: Rome ne porte plus de sceptre; elle est définitivement reléguée à la seconde place.

Quant aux revers, à côté d'un sujet très-connu, ils fournissent quelques tableaux imprévus qui ne viennent pas tous de l'héritage des siècles passés.

La Louve allaitant les Jumeaux remonte à un original célèbre. Dans l'ancienne Rome, on comptait jusqu'à trois statues de la louve de Mars. L'une, la plus archaïque, était placée près du figuier ruminal et n'avait pas de nourrissons dans l'origine; ces derniers n'y furent ajoutés qu'en 296 avant notre ère par les édiles curules Cnæus et Quintus Ogulnius [1]. Elle figure sur un médaillon d'Hadrien (p. 39). Les deux autres groupes se voyaient au Capitole, où la louve retournait la tête pour regarder les enfants, et au Forum, où elle les caressait :

> ... illam tereti cervice reflexam
> mulcere alternos et corpora fingere lingua.

La nôtre est donc une imitation du groupe du Capitole [2]; il n'y a de nou-





veau que les deux étoiles qui marquent le caractère divin des enfants de Rea Silvia.

J'ai dit la nôtre, et j'aurais dû m'apercevoir qu'il y en a deux, dont l'une, tournée à droite, rappelle davantage les vers de Virgile et le groupe du Forum romain. Elle est placée dans une caverne, et l'artiste a choisi le moment où les bergers du roi arrivent avec leurs houlettes et ne peuvent contenir leur étonnement.

La légende SECVRITAS AVGVSTI N*ostri*, entourant l'image d'une déesse debout entre deux prisonniers, n'exige pas de commentaire. Une femme, armée d'un sceptre et s'appuyant contre un cippe, le bras droit

[1] C'est ainsi que j'interprète le passage de Tite-Live, l. X, 23.

[2] La statue de bronze au Musée du Capitole est très-certainement une œuvre du moyen âge. Émile Braun déjà avait douté de son antiquité (*Ruinen und Museen Roms*, p. 124); une étude minutieuse de l'original, aussi bien sous le rapport du style que de la fabrique, m'a donné la conviction que c'est une fonte de l'époque carlovingienne.

replié sur la tête : c'est bien l'image de la Sécurité dans son gracieux abandon. Celle que nous avons rencontrée au règne d'Hadrien (p. 33), était d'un style plus parfait, d'une conception plus poétique ; ici, la forme laisse à désirer, mais l'expression est peut-être plus juste et s'applique mieux à la réalité des choses. Ne négligeons pas de comparer et d'apprécier ces variantes d'un seul et même sujet, traité différemment à plusieurs siècles de distance,





tantôt avec la chaleur et la force d'un art qui grandit, tantôt avec l'impuissance d'un art qui se meurt : souvent les études de ce genre donnent une base certaine pour l'échelle chronologique des monuments.

En revanche, le médaillon qui représente la Sécurité de Rome (SECV-





RITAS ROMAE, p. 286) échappe à toute interprétation. Deux femmes, dont l'une armée d'un flambeau, promènent triomphalement une troisième figure, casquée (?) et tenant un sceptre à la main. Elles sont suivies de deux enfants et s'avancent au pas de course. Je pense que la figure qu'elles portent sur leurs bras est la déesse Roma ; mais je n'ai pas d'idée précise de la signification de l'ensemble. Il est d'ailleurs certain que cette pièce n'a pas été frappée sous le règne de Constantin.

L'empereur mourut le 22 mai 337, au milieu des préparatifs d'une guerre

contre les Perses. Son œuvre était achevée. S'il s'était proposé de tenter une réforme complète de la vieille société romaine, au triple point de vue de la religion, du gouvernement et de l'administration, le but n'a pas été manqué, puisque la société moderne tout entière marche encore sur la voie qu'il lui a tracée. Il nous reste deux médaillons d'or à citer. Sur le premier, deux Amours portent une guirlande (GAVDIVM AVGVSTI NOSTRI); sur l'autre, l'image de la Gloire apparaît sous les traits de Rome assise, vêtue en Amazone et tenant le globe surmonté d'une Victoire (GLORIA ROMANORVM). La Joie de l'Auguste, ainsi symbolisée, ne se trouve que sur cette pièce; mais la Gloire des Romains deviendra un des types favoris des règnes suivants et ne disparaîtra qu'avec Valentinien III.

FAUSTA, FEMME DE CONSTANTIN Ier

307-326

ET CRISPUS CÉSAR

1er Mars 317-326

Il suffit d'avoir présentes à la mémoire les monnaies des impératrices du 3e siècle pour se convaincre que celles de Fausta suivent la tradition et s'en écartent tout au plus par le style. *Flavia Maxima Fausta,* fille de Maximien-Hercule, épousa Constantin l'an 307. Leur union resta longtemps stérile; on s'étonne même qu'elle n'ait pas été dissoute dans un siècle si accoutumé aux divorces; mais la tendresse paternelle de l'empereur se concentra sur le fils d'un premier amour, qui donna les meilleures espérances et dont l'éducation avait été confiée à un philosophe chrétien, Lactance. Ce ne fut qu'en 316 que Constantin jeune naquit à Arles. Un médaillon d'or frappé à l'occasion de cet événement nous montre Fausta assise sur un trône et donnant le sein à son nouveau-né (PIETAS AVGVSTAE). Ses pieds s'appuient sur un escabeau élevé, orné de guirlandes. De chaque côté on distingue un groupe d'Amours portant des couronnes de fleurs; derrière eux la Félicité et l'Éternité, reconnaissables à leurs attributs, le caducée et le globe, lèvent la main vers la tête nimbée de l'impératrice. On ne saurait nier que

ce type ressemble de bien près à une madone tenant l'enfant Jésus, mais la faute n'en est pas au graveur[1], elle est à l'art chrétien, qui choisissait ses motifs dans l'art du paganisme, sans s'inquiéter de leur origine. Nous avons vu un exemple dans la numismatique de Constantin (p. 278), où l'empereur, assis entre les césars, ne diffère en rien d'un Christ byzantin.





Après la naissance de son second fils, Constance, c'est-à-dire depuis 317, on représentait Fausta avec deux enfants, et si jamais il se trouve une monnaie où elle en a trois, nous n'en serons pas embarrassés, car elle eut trois fils. L'histoire de sa vie domestique est trop confuse pour qu'on puisse y démêler le vrai du faux. Nous savons que l'enfant du premier lit de Con-





stantin, Crispus césar, après avoir coopéré à la victoire sur Licinius, fut accusé de crime d'État et qu'il mourut dans sa prison, l'an 326. Au lieu de s'opposer à cet acte de sévérité, Fausta en avait été l'inspiratrice, éveillant dans l'esprit de l'empereur d'injustes soupçons contre son fils aîné. Elle périt à son tour quand Constantin, désabusé, tourna sa colère contre ceux qui l'avaient trompé. Mais encore une fois, dans ce jeu d'actions et de réactions, on hésite à rien affirmer.

[1] S'il s'agissait réellement de la sainte Vierge, on n'aurait pas oublié le nimbe de l'enfant.

Je publie trois médaillons de Crispus, tous les trois au revers des Monnaies. Les légendes MONETA CAESARVM, MONETA VRBIS VESTRAE, ne se trouvent que là ou sur quelques pièces contemporaines. Qu'est-ce




que cette *Monnaie de votre ville?* C'est l'atelier de Rome qui adresse la parole aux césars en leur soumettant l'essai d'un médaillon. Dans la numis-




matique grecque, les monnaies parlantes sont moins rares; parmi les pièces romaines, je ne connais que le GAVDETE ROMANI de Maximien-Her-




cule et un denier de Carausius, dont l'épigraphe métrique EXPECTATE VENI est imitée d'un vers de Virgile.

Quant aux portraits de Crispus, ils sont très-variés. La toge brodée et le sceptre qu'il y porte rappellent ses trois consulats de 318, 321 et 324.

CONSTANTIN II

MARS 317-340

Sur les monnaies d'une même époque il y a naturellement beaucoup de répétitions, et les types y circulent d'un souverain à l'autre avec une grande mobilité. Devenant ainsi de plus en plus impersonnels, ils n'offrent pas, comme jadis, l'image d'un règne; ils ne suppléent pas à l'histoire écrite. La numismatique de Constantin jeune souffre, plus que toute autre, de cette tendance de l'art monétaire, de reproduire et de généraliser au lieu de créer et d'individualiser.

Flavius Claudius Constantin, né en 316, fut élevé au rang de césar en même temps que Crispus et Licinius fils (317). Sur la plupart de ses médailles, frappées du vivant de son père, on l'appelle





IVNIOR, bien qu'il ne soit pas possible de le confondre avec l'Auguste. Lors du partage de l'Empire entre les fils et les neveux de Constantin, il

reçut le gouvernement des provinces occidentales (335); mais auparavant déjà, et à peine sorti de l'enfance, il s'était distingué dans la guerre contre




les Sarmates et illustré par une victoire sur les Goths. Voyons jusqu'à




quel point le souvenir de ces événements est resté vivant sur ses monnaies.




Je ne veux pas m'arrêter aux revers trop connus, tel que la SACRA MO-




NETA VRBIS, personnifiant l'atelier impérial de Rome, ou le Couronnement du césar par le Soleil, son dieu protecteur (SOLI INVICTO COMITI). Le médaillon qui représente l'effigie de Constantin II avec le bandeau royal

remonte à l'année des vœux décennaux[1]; un autre se rattache à l'expédition de Sarmatie (SARMATIA) et nous apprend que le césar, si jeune alors et déjà victorieux, avait le commandement des chevaliers romains (PRIN-





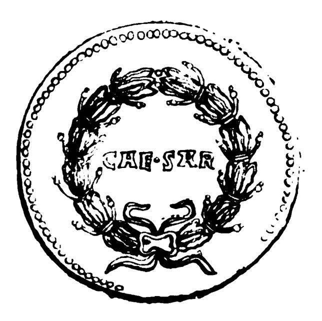
CIPIA IVVENTVTIS). Plus loin, après avoir rétabli la sécurité des fron-





tières (SECVRITAS PERPETVA), le vainqueur érige un trophée. Il y a





droit, car les succès de guerre sont toujours l'œuvre personnelle du prince. Le voici à cheval, chargeant avec l'ardeur d'un vieux soldat une troupe ennemie

[1] Il a été frappé dans la seconde officine de Trèves: *Sacra Moneta Treverica, Secunda (officina).*

(VIRTVS CAESS); l'épithète pompeuse d'Exterminateur des Peuples barbares (DEBELLATORI GENTIVM BARBAR*a*R*um*), le surnom de VICT*or* qu'il adopte, nous avertissent que nous sommes en pleine époque byzantine, où les souverains ploient sous le poids et la magnificence de leurs titres.

A la mort de son père (337), Constantin II fut nommé Auguste. Mais bientôt un nouveau partage des provinces devint nécessaire; les héritiers du grand Empire ne réussirent pas à s'entendre; on en appela au sort des armes, et la bataille d'Aquilée (340) livra l'Occident tout entier à Constant Ier.

CONSTANT Ier

333-350

Flavius *Iulius Constans* était le troisième fils de Constantin le Grand et de Fausta. Nommé césar l'an 333, il eut la meilleure part de la succession de son père : l'Italie d'abord, avec l'Illyrie et l'Afrique (335), la Grèce ensuite (337) ; c'est cet immense apanage, formé des provinces centrales les moins exposées aux attaques du dehors, qui s'accrut en 340 de l'Empire de Constantin jeune.

La série des médaillons de ce règne s'ouvre par deux grandes pièces d'argent frappées, l'une à Siscia, l'autre à Thessalonique. Elles datent de l'année des Vœux quinquennaux (338). Pour donner à cette fête un cachet d'art ou de poésie, les graveurs ne se mettent plus en frais d'imagination ; depuis Dioclétien, le sacrifice qui anoblissait autrefois la solennité des *Vota* et en faisait ressortir le caractère religieux, a cédé la place à une simple couronne de laurier, dans laquelle on inscrit les deux chiffres. SIC V SIC X : « les cinq premières années de ton règne s'étant achevées heureusement, nous souhaitons que cinq autres non moins heureuses s'y ajoutent » ; voilà le sens de cette légende si courte et si expressive. Au revers du premier médaillon, les mots VOT(*a*) V sont tracés sur l'escabeau du siége de Constant.

Nous sommes à l'arrière-saison de l'art monétaire romain, à une époque

où l'oubli des traditions artistiques marche de pair avec l'insignifiance des sujets. On ne devrait donc pas s'attendre à y rencontrer des difficultés d'interprétation, et pourtant ces types informes ne permettent pas toujours d'en




saisir soit l'idée générale, soit les détails. Je ne citerai qu'un exemple. Pour-





quoi, dans cette réunion des trois Augustes, Constant est-il assis sur un




trône plus élevé que ceux de ses frères? Pourquoi est-il le seul à porter l'auréole impériale? On peut répondre par des conjectures, supposer que le graveur a copié le revers d'une monnaie de Constantin, où l'empereur était assis entre deux césars; mais je doute que cela suffise, et nulle raison plus concluante ne se présente à l'esprit. Les inscriptions : FELICITAS PER-

PETVA et GAVDIVM POPVLI ROMANI n'expriment que la joie du peuple et les espérances que l'on fondait sur l'union des souverains.

L'an 342, Constant remporta une victoire sur les Franks qui avaient envahi la Gaule; l'année suivante il se rendit dans l'île de Bretagne pour





combattre les tribus celtiques de l'Écosse. Ces guerres, la dernière surtout, occupent une place considérable dans la numismatique. On leur doit une longue suite de médaillons dont plusieurs se distinguent par leurs types à la





fois curieux et barbares, tandis que d'autres, frappés dans les villes grecques, sont d'un style meilleur, sans avoir le même intérêt.

La pièce capitale a été gravée dans la Monnaie d'Aquilée. On y voit l'empereur à pied, en habit militaire, coiffé d'un casque à panache, armé d'une lance et d'un bouclier ciselé. Il revient du champ de bataille, traînant un captif par les cheveux. En vain une femme éplorée tombe à genoux devant lui pour demander la grâce du prisonnier; il détourne le regard et

ne paraît occupé que d'une Victoire qui le couronne de laurier (VICTORIA AVGVSTI NOSTRI). L'exergue est orné de trophées : carquois, cuirasses et boucliers ; l'avers porte le buste du prince à mi-corps, avec un globe cerclé de lames d'or.

Sur les médaillons frappés à Thessalonique, Constant Ier tient un bou-




clier et un étendard ; il y prend le titre de TRIVMFATOR GENTIVM BARBARARVM. Que ses campagnes contre les barbares aient été anté-




rieures, en partie du moins, à l'an 343, on n'ose le contester en étudiant les monnaies relatives aux Vœux décennaux (GAVDIVM ROMANORVM,




GAVDIVM POPVLI ROMANI, etc.). En effet, les formules VOT*is* X MVLT*is* XV ou SIC X SIC XX sont tantôt brodées sur l'étoffe d'un étendard au pied duquel on voit deux captifs accroupis ; tantôt elles décorent un bouclier placé entre les mains d'une Victoire, ou bien elles sont inscrites dans une couronne et accostées de palmes. Si parfois les prisonniers ont pour coiffure la mitre persique, ils font allusion à l'expédition de Constance II

contre les Perses[1]. Bien que le partage de l'Empire eût l'apparence d'un démembrement et que chaque souverain veillât avec une extrême jalousie à l'intégrité de son territoire, le monde romain ne cessait de former un




ensemble; un trait d'union subsistait entre les pouvoirs, et les fils de Constantin se considéraient toujours comme les tuteurs d'un seul et même




héritage. C'est pourquoi les monnaies de l'un ne passent pas sous silence les victoires de l'autre, et en revanche nous avons nombre de pièces à l'effigie de Constant fabriquées dans les officines de son frère.





En voici une au type de Constantinople; assise sur un trône, la Ville tient un sceptre à la main et son pied s'appuie sur une proue de vaisseau. Elle a été gravée en Syrie, car les lettres de l'exergue : S M ANT signifient *Sacra*

[1] Une des légendes le dit en toutes lettres : VICTORIAE DD NN AVGG.

Moneta ANTiochena. Le titre d'Auguste *à perpétuité* (PERP*etuus* AV*Gustus*) que l'empereur y reçoit équivaut presque à une date, les qualifications de ce genre commençant avec le 4e siècle. A mesure qu'on avance dans l'histoire, un changement s'opère dans la teneur des titres, qui perdent leur sobriété primitive et gagnent d'étendue et de variété.





Là aussi, la numismatique est le miroir des temps. Elle en est comme le fac-simile dans ces images simples et qui parlent aux yeux, cette figure de Rome assise, se reposant après onze siècles de luttes et de déchirements





(VRBS ROMA BEATA), ou cette Fortune de Constantinople, ailée, portant un étendard et un rameau de laurier, et foulant aux pieds un prisonnier perse (GLORIA ROMANORVM). L'une est à son déclin ; la nouvelle Rome, à son tour, se lève pour planter son drapeau dans les plaines de l'Asie.

Au mois de janvier 350, un des généraux de Constant prit la pourpre à Autun, et l'empereur fut forcé de chercher son salut dans la fuite. Il mourut à Elne, dans les Pyrénées, à la fleur de l'âge. Son rival, vaincu par Constance II, fournira la matière d'un des chapitres suivants.

CONSTANCE II

8 NOVEMBRE 323 — 3 NOVEMBRE 361

A notre point de vue spécial, les médaillons de Constance II ont d'autant plus d'importance que c'est la dernière grande série qui nous reste à étudier. Les longs règnes où les monuments de toute sorte s'accumulent et se groupent, marquent mieux que les règnes de courte durée les tendances de l'art, ses transitions, ses progrès, ses pas rétrogrades. On voit sans effort la succession des types dans leur stabilité ou dans leurs modifications. Certes, les monnaies du Bas-Empire n'ont plus cette vie, ce jeu animé de la numismatique des siècles passés, mais elles ont leurs qualités propres qui atténuent les défauts si elles ne les rachètent pas.

Né au commencement du mois d'août 317, Flavius Julius Constance fut promu à la dignité de césar le 8 novembre 323 et ne devint Auguste qu'à la mort de son père (337). C'est dans l'intervalle de ces dates qu'il faut placer le grand médaillon d'or du cabinet impérial de Vienne, un des incomparables bijoux qui ont fait partie du trésor de Szilagy-Somlyo (en Hongrie), et qui constitue un trésor à lui seul. On peut même préciser davantage l'année de sa fabrication, car l'atelier de Constantinople d'où il sort n'aura pas ouvré avant 330, et comme le revers ne représente que deux césars, il est forcément antérieur à la nomination de Constant Ier (333).


FL IVL CONSTANTIVS NOB CAES
GAVDIVM ROMANORVM
MCONS

Ceci admis, examinons les types de cette pièce unique, encadrée d'une double bordure et munie d'une belière qui ne laisse pas subsister de doute sur sa destination. Le buste du jeune césar est imité d'un modèle connu; mais sur le bouclier on a ciselé un plus grand nombre de personnages. Au revers, l'empereur Constantin, appuyé sur une haste, occupe le centre du





tableau. Sa taille dépasse de beaucoup celle des quatre figures qui l'entourent, et une main divine sortant du ciel le couronne de laurier, en même temps que les césars. Constance à sa droite, Constantin II, l'aîné, à sa gauche, sont couronnés, l'un par un soldat, l'autre par une Victoire. Je ne sais si cette main sortant d'un nuage est due à l'influence du christia-





nisme, c'est-à-dire au dogme d'un dieu invisible. L'inscription de l'arc de triomphe de Constantin attribue la chute de Maxence, non à un dieu défini, mais à une divinité abstraite (*instinctu divinitatis*), voilée, identique évidemment à celle qui se manifeste sur notre médaillon. Il faut comparer les quinaires de bronze frappés après la mort de l'empereur. Le défunt y conduit un quadrige et tend la main à une main céleste qui descend d'en haut pour l'aider à monter au ciel.

Le fait historique que cette scène du Couronnement met en vue est le triomphe sur les Goths et leur roi Alaric (332). Cela ressort d'une pièce à peu près contemporaine portant la légende VIRTVS CAESARVM, car le trophée que le jeune césar érige à côté d'une captive en pleurs se compose d'armes barbares. Et plus tard encore, à l'apogée de sa puissance, le fils du grand Constantin aimait à rappeler sur ses monnaies le souvenir de





ses débuts. Nous connaissons les types qu'il emploie et le titre qu'il prend : TRIVMFATOR GENTIVM BARBARARVM. L'étendard chrétien, le *labarum,* devient peu à peu un de ses attributs favoris, non exclusifs cependant, puisque les autres enseignes militaires ne cessent de figurer sur les monnaies et de rester en honneur.





A la mort de son père, Constance II se trouvait sur les bords de l'Euphrate, en lutte avec les Perses qui avaient fait irruption en Mésopotamie. Je ne ferai pas l'histoire de cette longue guerre dont l'issue devait être si fatale à l'Empire d'Orient. Depuis la translation aux Dardanelles du siége du gouvernement, Rome se voyait face à face avec le plus puissant de ses ennemis. Un conflit était inévitable, et le roi Sapor II saisit le premier prétexte pour ouvrir les hostilités.

A ne consulter que nos médailles, où les dates deviennent de plus en plus rares, et les types de plus en plus conventionnels, il serait difficile de suivre les péripéties de la guerre contre Sapor. La bataille de Singara, les trois siéges de la ville forte de Nisibis n'y figurent que sous l'image d'une Victoire, de quelques captifs, d'un soldat représentant l'armée (VIRTVS




EXERCITVS). Dans tout cela il n'y a rien d'original, rien qui ne soit applicable à n'importe quelle guerre. Les artistes ont rarement recours à cette




inépuisable source de modèles que l'antiquité leur a légués; d'année en année, le précieux dépôt diminue.




Mais n'exagérons rien. L'an 350, Constance tourne ses armes contre l'usurpateur qui s'est imposé à l'Empire d'Occident. Après plusieurs combats, Magnence renonce à la lutte, et le vainqueur fait son entrée triomphale à Rome (357). Ces événements sont représentés sur deux médaillons d'or. Le premier, frappé à Milan [1], nous montre l'empereur à cheval, dirigeant sa

[1] *Sacra Moneta* MED*iolanensis*. Le graveur a supprimé la haste du cavalier; on remarque la même négligence sur un médaillon de Constantin jeune (p. 296).

haste contre un serpent (DEBELLATOR HOSTIVM), comme jadis Maximien-Hercule avait étouffé l'hydre de la révolte (p. 255). Sur la seconde pièce, d'un module exceptionnel, la fiction a moins de part. Debout sur son char de triomphe attelé de six chevaux, l'Auguste lève la main droite en signe de com-




mandement; à la gauche il porte un globe étoilé. Deux Victoires le couronnent de laurier, bien que sa tête soit déjà entourée d'un nimbe et du diadème




royal. On ne saurait le nier, ce petit tableau, où la symétrie supplée heureusement à la science de la perspective, renferme un fond de traditions qui




remontent à la meilleure époque de l'art. Mais la question de style n'est ici que l'accessoire; ce qui nous intéresse avant tout, c'est l'exergue où les objets les plus curieux et en apparence les plus disparates attirent le regard. Au milieu, une cassette remplie de monnaies qui débordent et produisent l'effet d'une pluie d'or; à ses côtés, trois couronnes et trois bracelets; plus loin, des fleurs et des feuilles d'arbre, puis les initiales de l'atelier d'Antioche. Il est

certain que les bracelets (*armillae*) et les couronnes en or laminé, ornées de pierres précieuses, sont des décorations militaires. La cassette, dont la forme se rapproche de celle du *modius*, était autrefois l'emblème de la questure; au 4ᵉ siècle, elle fait partie des insignes du *Comes sacrarum largitionum*, ce grand dignitaire qui distribuait les cadeaux de l'empereur. Il en est de





même des feuilles d'arbre. J'en connais en argent estampé, qu'on avait offertes aux divinités pour accomplir un vœu; mais on n'en a pas retrouvé jusqu'ici qui aient servi à un usage profane, si ce n'est quelques tessères en ivoire ou en os sculpté.





Ainsi, l'exergue de la pièce de Constance II représente les libéralités impériales sous un aspect nouveau. Il en donne le détail, il dresse la liste des récompenses qui furent accordées aux soldats le jour du triomphe, et en même temps il explique la destination du médaillon. Sous les règnes précédents, nous avons souvent assisté à des distributions d'argent, mais les congiaires n'ont en vue que les citoyens de Rome. Ici c'est l'armée qui reçoit, et la différence des situations entraîne aussitôt une différence de types.

Pour se convaincre qu'il ne s'agit pas cette fois d'une monnaie courante, on n'a qu'à déchiffrer les deux légendes, dont l'une (D N CONSTANTIVS





VICTOR SEMPER AVG*ustus*) est en partie la répétition de l'autre (D N





CONSTANTIVS MAX*imus* AVGVSTVS); seule une pièce de plaisir a pu se permettre cette anomalie.





Je passe sur les trois médaillons suivants qui n'ont pas besoin de commentaire. On y remarquera aussi quelques traits nouveaux, pittoresques: l'aigle du sceptre, qui porte une couronne dans son bec; le buste de l'empereur, armé et tourné de face; le trône de Constantinople décoré de rin-

ceaux[1]. Ce sont des minuties, il est vrai, mais pourquoi les dédaigner? Les auteurs classiques nous suggèrent à chaque page un mot inattendu ou une construction insolite, et toujours le lecteur s'y arrête avec plaisir.





Nous touchons à un dernier groupe de médaillons, celui qui porte les chiffres des Vœux publics : 10, 20, 30 et 40. Les formules n'ont pas changé,





ni l'usage d'inscrire ces dates dans une couronne, sur un bouclier, ou de les tracer en fils d'or sur la soie d'un étendard. S'il faut absolument noter des





variantes, elles ne se dissimulent pas non plus. Ici ce sont deux Amours qui portent la couronne, là le bouclier est soutenu par les Villes de Rome et de Constantinople. Les légendes FELICITAS PERPETVA et GLORIA

[1] Cette pièce a été frappée dans la seconde officine (B) de l'atelier d'Antioche.

REI PVBLICAE, un peu déclamatoires, s'accordent bien avec les types; c'est le style du temps.

Mais au milieu de ces aridités, on se heurte contre une petite difficulté




qui demande à être éclaircie : la pièce frappée à l'expiration des Vœux décennaux (SIC X, SIC XX) ne peut se rapporter à Constance II, car en 333




il n'était encore que césar, et sur notre médaillon il a le titre d'Auguste. L'étude des monnaies contemporaines ne tranche pas le nœud, car s'il




existe des pièces de la même date avec l'effigie de Constance César, il y en a d'autres qui les contredisent. Et cependant le doute n'est pas possible. Ces dernières ont été frappées par son frère; elles sortent des ateliers monétaires de Constant, et le chiffre des Vœux ne se rapporte qu'à l'empereur d'Occident.

Constance II mourut en Cilicie, le 3 novembre 361.

MAGNENCE ET DÉCENCE

350-353

UNE chose qui frappe à première vue, c'est que la numismatique des fils de Constantin offre une surface énorme, autant par la multiplicité des ateliers monétaires qui fonctionnent dans toutes les provinces de l'Empire, que par la diffusion du pouvoir. A la place d'un seul gouvernement, nous avons plusieurs règnes collatéraux, sans compter les césars ou les usurpateurs qui se lèvent de temps à autre et ne font que compliquer une situation déjà fort embrouillée.

Magnence est de ce nombre. L'an 350, une insurrection des troupes cantonnées à Autun lui met le sceptre à la main. Il envoie ses cavaliers à la poursuite de Constant Ier, son souverain légitime,





et le fait mettre à mort selon la coutume de ce siècle sauvage. La Gaule

et l'Italie s'empressent de reconnaître le nouvel empereur; c'est leur protestation contre le transfèrement de la capitale aux rives du Bosphore. Puis, l'année suivante, Magnence donne le titre de césar à son frère Décence *Magnus Decentius*)[1], qu'il a laissé en Gaule pour repousser une invasion des tribus germaniques.




Les médailles confirment pleinement ces premiers succès. Sur une pièce




frappée à Trèves, on voit déjà l'image de la Sécurité (SECVRITAS REI





PVBLICAE), comme si l'âge d'or allait renaître. Une Victoire assise sur un trophée porte la tablette des Vœux quinquennaux (VOT*is* V, MVLT*is* X); on dirait que le règne à peine commencé est dans sa sixième année d'existence. De même la légende VICTORIAE DD NN AVGG parle de deux Augustes, évidemment de Magnence et de son frère, car Constance II avait refusé de transiger avec son collègue improvisé.

[1] Décence s'appelle tantôt FORT*issimus*, tantôt NOB*ilissimus* CAES*ar*.

Je ferai observer que nos médaillons représentent le buste de l'empereur sans aucun ornement; il n'a ni couronne ni diadème. Son frère y figure en Prince de la Jeunesse, puis avec l'emblème du pouvoir, le globe, et même




en habit consulaire. L'intérêt capital de ces pièces est dans la variété des revers, dont la plupart se rapportent à l'expédition contre les Germains. A




une époque si peu capable d'inventer, dès qu'elle se voit réduite à ses propres ressources, on est tout surpris de rencontrer une composition nouvelle, et c'en est une que ce groupe de déités érigeant un trophée d'armes barbares. A gauche, la Victoire; à droite, la Liberté tenant son sceptre. Une




velle, et c'en est une que ce groupe de déités érigeant un trophée d'armes barbares. A gauche, la Victoire; à droite, la Liberté tenant son sceptre. Une légende : VICTORIA AVG*usti*, LIB*ertas* ROMANOR*um*, a été ajoutée pour l'intelligence du sujet, non sans raison, car ces deux déesses se trouvent rarement associées.

La seconde moitié du règne de Magnence fut moins heureuse que la première. Après la bataille de Mursa (28 septembre 351), il repassa les Alpes; mais la fortune l'avait abandonné, et il n'eut pas le courage de survivre à ses défaites. Bientôt l'héritage du grand Constantin était tout entier au pouvoir de son fils Constance.

CONSTANCE-GALLE

15 Mars 351-354

A la veille de partir pour la guerre contre Magnence, l'empereur d'Orient conféra le titre de césar à son cousin Constance-Galle (*Flavius Claudius Constantius*). Il ne pouvait s'éloigner de ses frontières sans avoir paré aux nécessités du moment et donné un chef aux légions qui soutenaient encore l'attaque des Perses. On ne sait si les talents du jeune césar étaient proportionnés à cette tâche ardue. Sur ses monnaies, les combats, les victoires, les étendards, les hommages rendus à l'armée et à la valeur des généraux dominent; mais les types de cette nature appartiennent à un fonds commun que tous les souverains de Rome se sont partagé. Nous sommes mieux





instruits sur la fin du règne de Constance-Galle. Il avait encouru la répro-

bation publique par de nombreux traits de cruauté; l'empereur le fit venir en Europe et mettre à mort.

Nos deux médaillons d'argent, imités de celui de Constantin II (p. 296), portent à l'avers le buste du césar, sans diadème et avec la seule mention





de son titre. Cela suffisait aux contemporains. A son tour, le revers n'est orné que d'une couronne de laurier servant de bordure au chiffre XX. Ce chiffre n'a rien de commun avec la fête des Vœux, car la vingtième année





de Constance II correspond à l'an 343. Il est donc probable, sinon certain, qu'on a voulu indiquer la valeur de la pièce dont le poids équivaut à $^1/_{24}$ de la livre d'argent. Si nous avions des renseignements plus précis sur le système monétaire de cette époque, nul doute que la réponse à une question aussi simple ne se ferait pas attendre. Mais tant que les noms et la valeur de la monnaie courante du 4e siècle resteront dans l'obscurité, la moindre conjecture sur les pièces de plaisir sera incomplète et insuffisante.

JULIEN LE PHILOSOPHE

6 Novembre 355 — 26 Juin 363

Peu de temps après la mort de Constance-Galle, son frère Julien (*Flavius Claudius Iulianus*) fut promu au rang de césar et appelé au gouvernement de la Gaule.

En abordant une des figures les plus discutées de l'antiquité, également célèbre dans l'histoire littéraire et dans l'histoire religieuse, on regrette que ses médaillons soient si peu nombreux, et qu'ils ne touchent à aucune des grandes questions que le souvenir de Julien II fait naître. La pièce qui le représente en césar (VIRTVS CAESARIS) se rapporte à ses campagnes contre les Allemands, à la victoire de Strasbourg (357), au passage du Rhin. Son buste est revêtu d'une cuirasse écaillée, mais la tête est nue et sans parure. Bientôt, quand l'armée le nommera empereur, il sera forcé d'avouer qu'il ne possède pas de diadème.

L'an 360, Constance II eut besoin des légions gauloises pour renforcer les troupes qui combattaient aux frontières d'Orient. Son neveu reconnut lui-même cette nécessité, mais l'armée de Paris refusa d'obéir, et Julien fut forcé par les mutins de prendre le titre d'Auguste. Il ne quitta la Gaule que l'année suivante (361); la nouvelle de la mort de Constance le trouva sur le Danube, et au mois de décembre il fit son entrée à Constantinople.

Je m'arrête un instant pour analyser un médaillon d'argent frappé à Sirmium. Au revers de cette pièce, on voit le nouvel empereur couronné par la Victoire (VICTORIA ROMANORVM). L'artiste, heureusement inspiré, a placé la scène dans un temple, entre deux colonnes torses qui soutiennent la voûte. Le buste de Julien ne ressemble plus à celui de tout à l'heure, et un large bandeau, orné de perles et de pierres précieuses, entoure la tête du prince.





En étudiant les monnaies courantes de ce règne, on peut suivre à la trace la grande réforme religieuse qui en constitue le principal événement. Nourri de la lecture des Anciens et lié avec les philosophes de l'école néoplatonique, dont il subissait la docte influence, Julien II conçut le projet de restaurer le





culte païen et d'en relever les autels. Dans ses inscriptions, il reprend le titre de Pontife Maxime; ses médailles le représentent en Sarapis, coiffé d'une mesure de blé, et son buste s'y trouve réuni à celui de sa femme Hélène, morte depuis 360 et divinisée sous les traits d'Isis. Pour ne rien omettre d'essentiel ou de curieux seulement, il faut noter que le prince, en opposition avec les habitudes de la famille de Constantin, portait toute sa barbe. C'était une réminiscence classique, un tribut payé à la mémoire de Marc-Aurèle.

Après avoir passé l'hiver de 362 à Antioche pour terminer les préparatifs

de sa campagne contre les Perses, Julien traversa le Tigre et pénétra jusqu'aux portes de Ctésiphon. Quoique victorieux, il ne put ramener ses légions sans être poursuivi par l'ennemi. On raconte que, dans une de ces rencontres, où il ne craignait pas de s'exposer, il fut blessé mortellement. Son successeur, Jovien, conclut aussitôt la paix avec le roi Sapor, en lui abandonnant cinq provinces, c'est-à-dire tout le fruit de plusieurs siècles d'efforts et de conquêtes.

VALENTINIEN Ier

26 Février 364 — 17 Novembre 375

Jovien mourut après sept mois de règne. Il fut remplacé par Valentinien Ier, qui s'empressa de partager le pouvoir avec son frère Valens. Gardant pour lui le gouvernement de l'Empire d'Occident et de l'Afrique, il établit sa résidence à Milan, mais son séjour dans cette ville ne fut pas de longue durée. Bientôt nous le trouvons en Gaule, disputant son domaine aux tribus germaniques, et c'est là, dans cette province, la plus romanisée de toutes, qu'il restera pendant dix ans comme à son poste d'honneur.

Les frontières du nord étaient alors sérieusement menacées. Sur le





Danube, on s'attendait au passage des Goths; l'île de Bretagne luttait de nouveau contre les Pictes et les Écossais; le Rhin et l'Escaut n'opposaient

plus de barrière au choc impétueux des Allemands. Partout l'invasion et la tourmente, partout l'avénement du moyen âge.

Les efforts de Valentinien Ier sont trop connus, et ses monnaies s'en tiennent trop aux généralités, pour qu'il soit besoin de retracer l'histoire de son




règne. Citons la défaite des Germains à Châlons-sur-Marne (366), leur succès de l'année suivante, où Mayence fut saccagée par une horde de barbares,




puis la glorieuse expédition de l'empereur sur la rive droite du fleuve et la bataille de Solicinium (368). Trois de nos médaillons se rattachent à cette




guerre. Sur une pièce d'or frappée à Thessalonique, la Victoire inscrit le chiffre des Vœux sur un bouclier soutenu par l'Amour (VICTORIA D N AVGVSTI). Plus loin, la déesse porte un trophée et ramène un captif (VICTORIA AVGVSTORVM). Il est vrai que la mention de deux Augustes, au lieu de trois, crée une petite difficulté chronologique, mais comme l'une de ces pièces ne vise que Valentinien père, les autres, sorties de l'atelier de

Rome, ne visent que lui et son fils Gratien. Par contre, les trois empereurs figurent dans la légende FELIX ADVENTVS AVGGG d'un médaillon d'or, bien que l'artiste n'en ait gravé qu'un seul et que l'histoire ne parle pas d'une réunion, d'ailleurs improbable, des trois souverains[1].

L'an 375, Valentinien mourut subitement à Bregetio de Pannonie, où il se préparait à la guerre contre les Quades.

[1] Le troisième G est probablement un chiffre.

VALENS

28 Mars 364 — Août 378

Pendant que l'empereur d'Occident combattait sur le Rhin, son frère Valens eut de grandes difficultés pour se maintenir en Orient. Un parent de Julien II, Procope, revêtit la pourpre à Constantinople (365), et peu s'en fallut que l'usurpateur, à la tête d'une armée nombreuse, ne l'emportât sur le prince légitime. En même temps, et plusieurs années de suite, l'Asie et la Grèce étaient désolées par d'effroyables tremblements de terre (365. 368), un des fléaux de ces pays merveilleux. Bientôt après, les embarras de la première heure feront place à une guerre sanglante où la nouvelle Rome et sa gloire militaire menaceront de s'effondrer.

Les monnaies de Valens nous permettent de suivre à distance et en spectateurs presque tous ces événements. Son règne est de ceux qui ont le plus marqué dans la numismatique romaine. Non que ses médaillons soient des chefs-d'œuvre; leur style et la rudesse du travail ne méritent nul éloge. Mais ils éblouissent par leurs énormes proportions, et la solennité du genre supplée à la barbarie de l'art. Rien de plus imposant que ces grandes pièces d'or du Cabinet de Vienne, rien qui puisse nous donner une idée meilleure du faste impérial et déjà tout oriental de la cour de Constantinople. C'est proprement l'époque byzantine qui se déclare et ouvre sa veine.


DNVALENS
DNVALENSVICTORSEMPERAVG


DNVALEN
SPFAVG
GLORIA ROMANORVM
A
N

J'ai fait reproduire trois de ces médaillons. Le premier (p. 327) représente



le triomphe de Valens après sa victoire sur Procope (366). Le char attelé de



six chevaux, les deux Victoires qui viennent couronner l'empereur, la pose et les attributs du prince sont les mêmes que nous avons vus sur le médaillon d'or de Constance II, frappé après la défaite de Magnence (p. 310),

Pour célébrer la chute d'un usurpateur, on n'avait pas de composition nouvelle à créer; il suffisait de copier un type inventé dans des circonstances analogues. Et le copiste a si bien suivi son original, que ni les légendes, ni les objets qui remplissent l'exergue n'ont changé. Cassette portative, couronnes de laurier, feuilles d'arbre, bracelets d'or : tout s'y retrouve; et




tandis qu'à l'avers le souverain s'appelle D*ominus* N*oster* VALENS MAX*imus* AVGVSTVS, le revers reproduit en partie ces mêmes titres D N VALENS VICTOR SEMPER AVG*ustus*, exactement comme sur la pièce de Constance. J'ajoute que le surnom de Maxime est commun aux trois empereurs de la famille de Valentinien.





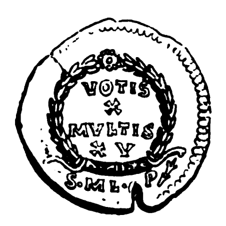
Le second médaillon (p. 328) est plus précieux encore, en raison de l'intérêt historique qui semble s'y attacher.

D'un côté, le buste de Valens, avec la cuirasse et le paludament fixé, au moyen d'une agrafe, sur l'épaule droite. Au revers, l'empereur à cheval, drapé dans un manteau brodé qui retombe jusqu'à ses pieds, la tête entourée d'une auréole. Une déesse, parée de la couronne radiée (?) et d'un collier de perles, vient au devant du prince. Elle porte un flambeau à la main gauche; de l'autre, elle retient sa draperie pliée en écharpe et flottant au

caprice du vent. Cette figure ne saurait être que l'Orient (Ἀνατολή) ; sa coiffure, combinée avec le costume et l'attribut de Diane, ne laisse guère de doute à cet égard. Quant à la signification du type, elle ressort de la légende GLORIA ROMANORVM. A la date où la pièce fut frappée dans l'atelier




d'Antioche, le prince avait donné à son Empire une preuve de sa sollicitude. Laquelle? C'est l'exergue peut-être qui nous mettra sur la voie. On y dis-

tingue une femme renversée, portant des pièces de monnaie dans le pli de sa tunique. Si tout ne me trompe, cette femme doit représenter les villes d'Asie




détruites par les tremblements de terre, et que Valens avait relevées ou secourues par des envois d'argent. Dans la numismatique antique, les allusions de cette sorte abondent et les événements y revivent.

Venons au troisième grand médaillon d'or (p. 329), où les deux frères, Valentinien et Valens, sont assis de face, côte à côte, sur le même trône. Là aussi l'exergue fait allusion aux largesses impériales. On y distingue deux

cassettes à anse mobile et plusieurs feuilles d'arbre, c'est-à-dire les insignes du *Comes sacrarum largitionum*. L'artiste ne se lasse pas d'insister sur la générosité de l'empereur; du reste, quoi de plus naturel que de graver sur ces pièces, destinées à être portées à des chaînes d'or, une marque de leur haute provenance.

L'an 378, l'armée romaine fut vaincue par les Goths dans la bataille d'Andrinople, où Valens lui-même trouva la mort. Je n'ai pas à m'étendre sur les autres médaillons frappés à son effigie, et qui n'ont trouvé place dans mon Recueil que pour démontrer la vitalité de certains types. Nous connaissons de longue main les quatre étendards (SALVS REI PVBLICAE) et la fête des Vœux. Seule, la Ville de Rome, en costume d'Amazone, offre quelques variantes de détail qui n'échapperont pas à un œil exercé.

GRATIEN ET VALENTINIEN II

24 Août 367 — 25 Août 383

22 Novembre 375 — 15 Mai 392

Des deux fils de Valentinien Ier, l'aîné, *Flavius Gratianus*, reçut le titre d'Auguste à Amiens; il venait d'entrer dans sa neuvième année. Son éducation était confiée à un savant célèbre, le poète Ausone, qui avait enseigné la grammaire et la rhétorique à l'école de Bordeaux. Le jeune empereur prit part à la campagne contre les Germains (368). Après la mort de son père, lorsqu'il apprit que les légions avaient proclamé Valentinien II, il renonça spontanément à la moitié de l'héritage paternel, ne se réservant que l'Espagne, les Gaules et l'île de Bretagne. L'an 378, une grande victoire fut remportée sur les Allemands; mais vers la même date, l'empereur d'Orient perdit la bataille d'Andrinople, et la bonne étoile de l'un ne put conjurer la mauvaise fortune de l'autre.

Je crains que les médaillons de Gratien n'éclaircissent pas beaucoup les annales de son règne. Il y a d'abord la série des pièces votives; puis le médaillon d'or muni d'une belière, qui représente Rome assise sur un trône. C'est le même type que nous venons de rencontrer au chapitre précédent, et il ne diffère de la pièce de Valens que par l'exécution infiniment plus barbare. Les Monnaies d'Orient, on l'a déjà remarqué, ont mieux conservé les

traditions d'art que les ateliers d'Occident; l'artiste grec a la main plus patiente; il aime la finesse dans le détail, qui produit encore une certaine illusion.

La place devenue vacante par la mort de Valens échut à Théodose (379),




et bientôt l'autorité romaine, si profondément atteinte, fut rétablie sur le Danube. Mais en dépit de leurs succès très-réels et de leur énergie incontes-




table, la position des empereurs était toujours précaire, et quand il n'y avait plus d'ennemis du dehors à combattre, ils succombaient à la trahison de




leurs généraux. Tel fut le sort de Gratien. L'an 383, le gouverneur de la Grande-Bretagne, Magnus Maxime, prit la pourpre et envahit la Gaule à la tête d'une armée considérable. Abandonné de ses propres troupes, Gratien dut se réfugier à Lyon, où les meurtriers envoyés à sa poursuite ne tardèrent pas à le rejoindre.

La carrière de son frère cadet, sans être aussi glorieuse, ni aussi bien

remplie, eut cependant la même fin. Valentinien II fut salué Auguste, à l'âge de quatre ans, par les légions de Pannonie (375). Durant sa minorité,





les provinces qu'il avait reçues en partage furent administrées par Gratien,





mais à la mort de son tuteur, le jeune empereur n'eut d'autre choix que





d'implorer le secours de Théodose. Son domaine lui fut rendu, quoique très-tard, après la victoire sur Maxime (388). Il est probable que le médaillon d'or qui représente Valentinien II, le *labarum* à la main, et relevant une femme tourelée qui tient une corne d'abondance, se rapporte à la défaite du

tyran[1]. La légende RESTITVTOR REI PVBLICAE ne laisse pas d'incertitude sur l'explication du sujet; c'est la République, foulée aux pieds par l'usurpateur, que le prince légitime relève. Quant à l'étendard chrétien, il compte déjà parmi les symboles favoris de cette époque. Non que la réforme de Julien ait avorté, car ses successeurs immédiats furent tout aussi tolérants en matière de religion et ne dédaignèrent pas le titre de Pontife Maxime, mais leur fidélité au culte nouveau n'eut pas à en souffrir.

Valentinien II périt à Vienne en Gaule, le 15 mai 392. Dans la crainte de le voir s'émanciper, son général en chef, Arbogaste, qui exerçait alors le pouvoir au nom du prince, le fit mettre à mort. La dynastie qui remplissait à ses débuts tant de conditions de durée, s'était éteinte après vingt-huit ans d'existence.

[1] La pièce est frappée à Aquilée, où Maxime fut vaincu.

THÉODOSE Ier

19 Janvier 379 — 17 Janvier 395

Théodose Ier naquit en Espagne, comme l'empereur Trajan, avec lequel les contemporains aimaient à le mettre en parallèle. A la mort de Valens, il se chargea d'arrêter les progrès des barbares victorieux, et dès le 19 janvier 379, Gratien le nomma Auguste de l'Empire d'Orient, dont les provinces les plus importantes étaient à reconquérir. Il inaugura son règne avec éclat. Les Goths et d'autres peuples du Nord furent vaincus après une lutte désespérée, et si le médaillon d'argent qui représente Théodose appuyé sur son bouclier et portant le *labarum*, remonte à cette date, le titre de RESTITVTOR REIPVBLICE (*sic*) qu'on lui donne, n'est pas une vaine flatterie. Mais ce type s'applique aussi bien, sinon mieux, aux victoires sur les tyrans, car le mot *Res publica*, même dans ces légendes si vagues et jetées au hasard, ne s'emploie guère que pour la politique intérieure.

L'an 383, Théodose conféra la dignité d'Auguste à son fils Arcadius, et dix ans plus tard, Honorius fut promu au même rang. Dans l'intervalle, il fallut bien des efforts pour fonder un pouvoir stable, un avenir de concorde et de paix. Deux fois, l'empereur eut à défendre ou à venger son collègue d'Occident. Nous avons parlé de sa victoire sur Maxime; après le meurtre de Valentinien II, un nouvel usurpateur, Eugène, prit le sceptre et, ne réussissant pas à se faire agréer comme allié, lui disputa vivement la

suprématie. Eugène succomba, lui aussi, aux environs d'Aquilée (394). Mais le vainqueur le suivit bientôt dans la tombe; il mourut dans son palais de Milan, le 17 janvier 395.

Arrivé à cette date mémorable de l'histoire romaine, où les deux Empires, l'Orient et l'Occident, se disjoignent par le fait et vont accomplir séparément leurs destinées, il convient de se demander quels sont les types mytholo-





giques qui ont survécu à l'introduction du christianisme. Sur les monnaies de Constantin et de sa famille, le cercle, jadis si large et si orné, des divinités romaines, est déjà bien resserré. Une seule déesse : Vénus *felix*[1], quatre dieux : Jupiter, Mars, Hercule et le Soleil, s'y sont maintenus; mais à l'excep-




tion de Mars (où Romulus), qui résistera jusqu'à l'époque de Constant Ier, aucune de ces figures ne reparaît sous les règnes suivants. Il en est de même des Quatre Saisons, du Génie de l'empereur et du peuple romain, enfin de toute la série des divinités abstraites : la Concorde, l'Espérance, la Libéralité, la Paix, la Piété, la Félicité, la Foi militaire. Au surplus, après Constantin II, il n'y a plus d'exemple qu'un souverain de Rome se soit fait représenter dans l'attitude ou avec les emblèmes d'un dieu païen. Le nimbe seul est resté en faveur.

[1] On peut y ajouter un oiseau symbolique, la chouette de Minerve.

Sur les pièces de Magnence, on retrouve les images de la Liberté et de la Sécurité, parce que cet empereur se complaît à ressusciter d'anciennes traditions de la République. La tète de Méduse se voit pour la dernière fois sur la poitrine de Julien; les Amours s'éteignent avec Valens; les trois Monnaies et les divinités égyptiennes tombent dans l'oubli après Valentinien Ier. Ce qui survit à cette élimination lente et continue est donc fort peu de chose : la Victoire, l'Équité, le Phénix, les Fortunes de Rome et de Constantinople. Je n'ai pas besoin de dire qu'en donnant cet aperçu je m'en tiens exclusivement aux médaillons et à la monnaie circulante, sans tenir compte des tessères de bronze qui forment le gracieux cortége de la numismatique de Julien le Philosophe.

HONORIUS

ET GALLA PLACIDIA, SA SŒUR

393 — 15 Août 423

Nous entrons dans le 5e siècle de la Rome impériale, le siècle de son asservissement et de son agonie. Les orages qui se sont amassés au loin depuis les victoires de Marius viennent fondre à la fois sur le sol romain. D'un commun accord, les peuples du Nord se jettent sur le grand empire, leur proie; partout des royaumes germains naissent sous les pas des envahisseurs et sur les ruines de l'antique civilisation. Mais la chute de Rome n'est pas sans grandeur. Si les princes, trop jeunes ou trop faibles, sont impuissants à conjurer le péril, l'armée ne succombe qu'après des luttes héroïques.

La dislocation de l'empire d'Occident commence sous le règne d'Honorius.

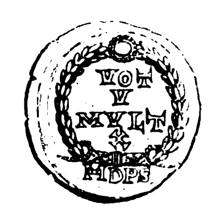
Né en 384, le second fils de Théodose n'avait que dix ans lorsque son père l'appela au principat. Pendant sa minorité, il resta sous la tutelle du maître des milices, Stilicon, qui avait épousé la fille adoptive de Théodose et qui devint plus tard le beau-père de son pupille (398). D'origine Vandale, Stilicon était le meilleur général de son temps; il repoussa avec succès les

premières invasions des Visigoths dans la vallée du Pô (403) et triompha d'une armée énorme de peuples barbares qui s'étaient avancés jusqu'en Étrurie (406). Ce long règne de trente ans n'ayant laissé que de bien faibles





souvenirs dans la numismatique, on ne sait si le médaillon d'argent qui représente Honorius à côté d'un captif se rattache à ces victoires. L'Auguste y

porte le titre de TRIVMFATOR GENT*ium* BARB*ararum*, et après la mort de Stilicon, ce titre n'avait plus sa raison d'être.




Les événements des années suivantes sont dans toutes les mémoires. La Gaule envahie par les Vandales, les Alains, les Suèves, les Burgondes; l'île de Bretagne abandonnée; l'Italie parcourue jusqu'au détroit de Messine par les Visigoths; la Ville éternelle prise d'assaut et livrée au pillage (24 août 410) : c'est à l'historien de dérouler le tableau de ces calamités sans mesure. J'aime mieux m'arrêter devant deux charmants médaillons d'or, l'un d'Ho-

norius, l'autre de Galla Placidia, sa sœur; l'art romain nous convie à cueillir ses derniers fruits et à juger de ses derniers efforts.

Ces médaillons ont été trouvés en Hollande au commencement du 18ᵉ siècle. Ils sont frappés à Ravenne, où l'empereur avait établi sa résidence depuis 402, et leur style marque nettement le point d'arrêt de la gravure monétaire classique. Mais ce qui en augmente le prix, c'est cette triple ligne de feuilles superposées qui en forme la bordure. Elle prouve que l'orfévrerie, au milieu de la décadence générale, était encore en pleine



floraison, et en effet, les bijoux d'or ou d'émail des nations barbares, héritières de l'antiquité, confirment la grande vitalité de cette branche de l'art.

Il est certain que les deux pièces ont été montées par le même ouvrier. On le voit à la similitude des décors, à l'emploi des chevrons pour consolider les revers. Le médaillon d'Honorius nous montre une Rome assise, appuyée sur sa haste; celui de Placidie n'a pour type que l'impératrice, en buste d'abord, parée de perles et revêtue d'une robe brodée, où le monogramme chrétien se détache sur l'épaulière; puis assise de face sur un trône dont les deux montants sont couronnés de globes (SALVS REI PVBLICAE). Chose curieuse, elle ajoute, à l'imitation de Julie Domne, les surnoms de *Pia Felix* à son nom de famille.

Galla Placidia habitait le palais des césars au moment où Rome fut prise par les Visigoths. Le roi Alaric la retint en ôtage; elle suivit les barbares dans leur marche triomphale à travers l'Italie et la Gaule, et sa captivité se prolongea jusqu'en 414. Au mois de janvier de cette année, le successeur d'Alaric, Athaulf, l'épousa à Narbonne, et ce ne fut qu'après la mort de





son mari qu'elle obtint la liberté et put retourner à la cour de Ravenne. Là, son frère la donna en mariage à Constance III, le futur empereur. Mais son nouveau mari ne survécut pas longtemps à son élévation au principat. Il mourut en 421. La veuve se retira bientôt à Constantinople et ne revint à Rome que pour y régner au nom de son fils Valentinien III.

PRISCUS ATTALE

409-414

Ma tâche s'achève. Une dernière fois, l'image de Rome, ce type romain par excellence, se présente à nous, non plus dans son printemps et sa fleur de jeunesse, mais toujours grande et solennelle. C'est bien l'INVICTA ROMA AETERNA de la légende. Le trône qu'elle occupe a reçu de nouveaux ornements : deux têtes de lion aux gueules béantes, qui inspirent la terreur et font office de talismans. Elle-même a conservé son immortelle attitude ; vêtue en Amazone, elle porte sa lance à large tranchant et un globe surmonté de la Victoire qui la couronne. Je ne reprocherai pas à l'artiste ce qui est le défaut de son siècle et ce qui en constitue la marque distinctive. On sent, après tout, que son œuvre émane d'une source plus haute ; c'est déjà un attrait pour nous, et il ne serait pas juste d'en demander davantage.

Le médaillon a été frappé par Priscus Attale, préfet de Rome sous le règne d'Honorius. L'an 409, ce dignitaire accepta la pourpre des mains d'Alaric, mais comme il hésitait à sacrifier les intérêts romains aux exigences toujours croissantes des Goths, sa chute suivit de près sa nomination, et au mois de février 410 il fut destitué publiquement par celui même qui l'avait porté au pouvoir. Il n'en garda nul ressentiment, car à la noce d'Athaulf et de Galla Placidia, ce fut lui qui conduisit le cortége nuptial. Peu

après, on le promut encore une fois au rang d'Auguste; mais au départ des Visigoths, Constance II parvint à s'emparer de Priscus et le réserva pour son triomphe. L'usurpateur mourut en exil, dans l'île de Lipara.

Je m'arrête à cette limite.

Nous avons suivi l'art monétaire de l'Empire à travers quatre siècles de culture et de décadence, pour ne le quitter qu'au moment où le burin lui tombe des mains. Certes, même dans le cercle restreint que je me suis tracé, il y aurait bien des lacunes à combler, bien des oublis à réparer; car dans une matière si riche d'éléments il est moins facile de faire un choix que de viser à l'ensemble. Les médaillons ne comprennent pas la numismatique





tout entière; ils n'en sont que la fleur et l'élite, ils sont ce que l'art de la gravure a produit de plus extraordinaire. Nulle part les progrès et les défaillances du sentiment artistique, la filiation et les variétés des types ne se font mieux sentir que dans cette longue et incomparable série, où chaque pièce porte le cachet de son époque. Je crois en avoir donné assez pour que ce mérite soit apprécié.

La monnaie romaine est à jamais inséparable des souvenirs d'un grand peuple et d'une grande époque de culture. Histoire, religion, institutions politiques, vie publique et vie privée : tout s'y reflète, et l'image qu'elle nous en offre est encore la plus fidèle, quoique légèrement poétisée. Pour en juger, il suffit de mettre la numismatique romaine en regard de la monnaie grecque, et de marquer les différences qui les éloignent ou les traits de parenté qui les rapprochent l'une de l'autre. A ses débuts, l'art monétaire

de Rome s'inspire exclusivement de l'art hellénique. Il lui emprunte une quantité de motifs; il cherche à rivaliser avec les villes grecques par la richesse et la variété des types. Mais bientôt le cercle se rétrécit et se proportionne au génie romain, ennemi de toute fantaisie. On adopte un petit nombre d'emblèmes, sobres, sévères, pleins de noblesse et de simplicité. C'est le caractère national qui reprend son empire; c'est la *gravitas*, l'opposé du génie grec et de sa capricieuse instabilité. Et si plus tard, à mesure que la puissance du sénat s'accroît et s'étend au loin, on autorise de nouveau une plus grande mobilité des types monétaires, ces types restent toujours l'expression de la dignité romaine. On aime les sujets graves. L'art hellénique a beau prêter ses formes, ses modèles, son élégance, jamais il ne prête ses légèretés.

En parcourant, à ce point de vue, le livre que je viens d'achever, on ne trouvera nulle exception à cette règle. La monnaie romaine est essentiellement patriotique. Le culte des dieux, les souvenirs du passé, les mérites des princes et de leurs familles, les faits de guerre : voilà son domaine propre et dont il ne s'écarte pas. Une fois choisis, les types se maintiennent avec ténacité. Tant qu'ils durent, ils conservent toute leur justesse et leur à-propos; s'ils cèdent la place à des sujets nouveaux, c'est qu'ils n'ont plus de raison d'être. J'insiste sur cette grande qualité de la numismatique de Rome. Peu d'imagination, beaucoup d'énergie et un sentiment profond de la vérité historique. Là est sa force et son intérêt.



TABLE ALPHABÉTIQUE

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Publications.	Page.
AELIUS CÉSAR	CONCORDIA	Br.	COHEN II, pl. 9, 26. — *Musée britannique*, pl. 7, 1.	44
—	TRIB. POT. COS. II. Le césar devant Cérès assise.	Br.	COHEN II, pl. 8.	45
ALBIN	SAECVLO FRVGIFERO. Exergue : COS. II. Dieu punique assis.	Br.	L'exemplaire du Cab. de France étant très-usé, le type a été complété à l'aide du denier d'or. *Revue numismatique* 1842, pl. 4.	151
ALEXANDRE-SÉVÈRE	AEQVITAS AVGVSTI	Ar.		173
—	LIBERALITAS AVGVSTI II. Congiaire.	Br.	*Trésor de Glyptique*, pl. 46, 10.	175
—	Même type (sur deux métaux).	Br.		175
—	P. M. TR. P. VII. COS. II. P. P. Sacrifice devant le temple de Roma.	Br.		170
—	P. M. TR. P. VIII. COS. III. P. P. Alexandre dans un quadrige de face.	Br.	Buonarroti, pl. XI, 1. — TR., pl. 47, 4.	171
—	P. M. TR. P. VIIII. Exergue : COS. III. P. P. Alexandre assis à g. entre Rome et la Victoire.	Or.	(Trésor de Tarse). *Revue num.* 1868, pl. 13, 1.	172
—	[*p. m. tr.*] P. XII. COS. III. P. P. Alexandre entre l'Euphrate et le Tigre.	Br.		173
—	[*ponti*]F. MAX. TR. P. V. COS. II. P. [*p.*] Château d'eau.	Br.	*Revue num.* 1842, pl. 16.	169
—	ROMAE AETERNAE. Sacrifice devant le temple de Roma.	Br.	TR., pl. 46, 11. — *Musée brit.*, pl. 39, 3.	170

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
ANTONIN	COS. IIII. Hercule au repos.	Br.		57
—	COS. IIII. Hercule sacrifiant.	Br.	Vaillant, *Mus. de Camps*, p. 25. — MVS. PISANVM, pl. 16.	57
—	COS. IIII. Jupiter dans son quadrige.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 15, 1.	68
—	MVNIFICENTIA. Lion.	Br.		62
—	NAVIVS	Br.		60
—	P. M. TR. POT. COS. II. Bacchus et Ariane debout dans un char.	Br.		47
—	PIETATI AVG. COS. IIII.	Br.		67
—	PONT. MAX. Statue équestre.	Br.		48
—	ROM. Tensa attelée de quatre chevaux.	Br.	Cohen II, pl. 12.	62
—	SPQR A. N. F. F. OPTIMO PRINCIPI PIO.	Br.	TR., pl. 32, 12.	47
—	SPQR AMPLIATORI CIVIVM.	Br.	TR., pl. 32, 11.	61
—	TIBERIS	Br.		52
—	TR. POT. XX. COS. IIII. Jupiter et Atlas.	Br.		64
—	TR. POT. XXI. COS. IIII. Enée, Iulus et Vesta devant l'Italie assise.	Br.		65
—	VICTORIA AVGVSTI	Br.		54
—	VOT. SVSC. DEC. III. Sacrifice. A l'exergue : COS. IIII.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 14, 3.	66
—	Antonin couronné par la Piété.	Br.	*Cat. Gréau*, pl. IV, 1803.	67
—	Temple de Bacchus.	Br.	TR., pl. 33, 6.	71
—	Bacchus et Ariane assis dans un char.	Br.		48
—	Les trois divinités capitolines assises.	Br.		49
—	Cybèle dans un char attelé de quatre lions.	Br.	Cohen II, pl. 10.	73
—	Diane au bain.	Br.		70

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
ANTONIN	Diane portant un faon.	Br.	Buon., pl. III, 4 (avec cercle).	69
—	Diane tenant un flambeau; devant elle une biche.	Br.	Comparez le GB impérial d'Éphèse, publié par le général Fox, *Engravings of unpublished greek coins*, t. II, pl. 4, 67.	70
—	Diane Lucifère à cheval.	Br.	Buon., pl. 3, 1.	51
—	Diane Lucifère assise sur une chimère.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 10, 1.	71
—	Énée rencontrant la truie de Lavinium.	Br.	Mionnet, *Rareté*, t. I[er] (frontispice). — TR., pl. 32, 10.	59
—	Faune, la pardalide sur le bras g., traînant un bouc vers l'autel de Bacchus.	Br.	Cohen, n° 433.	
—	Hercule et Cacus.	Br.		56
—	Hercule au repas d'Evandre.	Br.	Vaillant, p. 23.	58
—	Hercule au jardin des Hespérides. (Avers: buste cuirassé.)	Br.		55
—	Même sujet. (Avers: buste lauré à g.)	Br.		55
—	Jupiter enfant sur une chèvre.	Br.		68
—	Jupiter debout armé du foudre.	Br.		50
—	Jupiter nicéphore debout.	Br.	*Cat. de Moustier*, pl. III, 1391, et Cohen VII, pl. 4 (avec COS. IIII, et TR. POT. XXII).	50
—	La ville de Lavinium.	Br.	Mionnet, *Rareté*, t. I[er], 206. — TR., pl. 32, 9.	59

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
CARIN	VIRTVS AVGVSTOR. Les deux princes couronnés par Hercule et le Soleil.	Or	Mionnet, *Rareté*, t. II, 131. — TR., pl. 57 *a*. — Cohen V, pl. 10, 40.	249
CARUS	MONETA AVGG. Les trois Monnaies. *Deux variétés.*	Br.	TR., pl. 54, 14. — Cohen V, pl. 9, 20.	248
CARUS ET CARIN	SAECVLI [*felicitas*]. Les quatre Saisons.	Br.	Vaillant, p. 119. — Cohen V, pl. 9, 4.	249
CLAUDE LE GOTHIQUE	MONETA AVG. Les trois Monnaies. *Deux variétés.*	Br.	Vaillant, p. 115.	234
COMMODE	APOL. PALATINO. P. M. TR. P. XVI. IMP. VIII. Exergue : COS. VI. P. P. Apollon citharède et la Victoire.	Br.	Vaillant, p. 53 (revers seul).	138
—	BRITTANIA. P. M. TR. P. X. IMP. VII. COS. IIII. P. P. La Bretagne assise.	Br.	Vaillant, p. 47. — *Mus. brit.*, pl. 29, 2.	122
—	COS. VI. Commode devant l'Afrique couchée et un trophée.	Br.	*Mus. Pisanum*, pl. 28. — TR., pl. 39, 5. — *Mus. brit.*, pl. 33, 3.	136
—	COS. VI. P. P. Le Soleil dans son quadrige.	Br.		137
—	FORT. FELI. P. M. TR. P. XIIII. IMP. VIII. COS. V. P. P. La Félicité. (Avers : buste à dr.)	Br.	Buon., pl. 7, 5.	134
—	Même lég. et même type. (Avers : buste à g.)	Br.		134
—	FORTVNAE. DVCI. Exergue : C. V. P. P. Commode sacrifiant à la Fortune.	Br.		126

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
COMMODE	FORTVNAE REDVCI. Exergue : C. V. P. P. Commode sacrifiant à la Fortune assise.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 31, 2 (Avers varié).	126
—	HERC. COMMODIANO. P. M. TR. P. XVI. IMP. VIII. Exergue : COS. VI. P. P. Commode en Hercule sacrifiant.	Br.		139
—	HERC. ROM. CONDITORI. P. M. TR. P. XVIII. Exergue : COS. VII. P. P. Commode conduisant une charrue.	Br.	*Mus. Pisanum*, pl. 28.— Vaillant, p. 49.—TR., pl. 39, 6. — Cohen III, *vignette du titre*. —*Mus. brit.*, pl. 35, 2.	145
—	HERCVLI ROMANO AVGV. Armes d'Hercule. (Avers : buste à g.)	Br.		144
—	Même lég. et même type. (Avers : buste à dr.)	Br.	*Numism. Journ.* I, 190 (avec cercle). — *Mus. brit.*, pl. 36 (avec cercle).	144
—	Même lég. avec COS. VII. P. P. Même type.	Br.		143
—	HERCVLI ROMANO AVG. P. M. TR. P. XVIII. COS. VII. P. P. Hercule debout devant un rocher.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 34, 4.	145
—	Même lég. Hercule appuyant sa massue sur un rocher.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 35, 1.	145
—	Même lég. Hercule assis.	Br.		146
—	I. O. M. Tête de Jupiter.	Br.		120
—	IMP. II. COS. Exergue : VOTA PVBLICA. Sacrifice.	Br.	Vaillant, p. 43. — TR., pl. 38, 10. — *Mus. brit.*, pl. 27, 3.	114
—	IMP. II. COS. II. P. P. Faustine en Vénus, donnant à boire au serpent d'Hygiée.	Br.		115
—	Même lég. Quadrige de la Victoire à g.	Br.	TR., pl. 38, 7.	115
—	IOVI CONSERVATORI. Jupiter protégeant Commode jeune.	Br.	*Numi mat. Zeitschrift* (Wien), 1870, pl. II, 2.	113

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page
COMMODE	IOVI. IVVENT. P. M. TR. P. XIIII. IMP. VIII. Exergue : COS. V. P. P. Jupiter debout.	Br.		133
—	MART. PACAT. P. M. TR. P. XIIII. IMP. VIII. COS. V. P. P. Mars tenant une branche d'olivier.	Br.		134
—	MINER. AVG. P. M. TR. P. XVI. IMP. VIII. Exergue : COS. VI. P. P. Minerve cueillant une branche d'olivier.	Br.		137
—	MINER. VICT. P. M. TR. P. XIIII. IMP. VIII. Exergue : COS. V. P. P. Minerve nicéphore près d'un trophée. (Avers : buste à g.)	Br.	*Mus. brit.*, pl. 33, 2.	133
—	Même lég. et même type. (Avers : buste à dr.)	Br.	Vaillant, p. 53.	133
—	P. M. TR. P. VIIII. IMP. VI. COS. IIII. P. P. Rome nicéphore assise à g.	Br.	Buon., pl. 7, 4. — *Mus. brit.*, pl. 29, 1.	120
—	Même lég. avec IMP. VII. Jupiter tenant le cercle de l'année.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 30, 2 (avers varié). Comparez la pièce d'or de Probus publiée par Mionnet, *Rareté*, t. II, 117, et la Mosaïque de Sentinum, *Arch. Zeitung*, 1877, pl. 3.	121
—	Même lég. avec IMP. VII. Exergue : VOTA PVBLICA. Sacrifice.	Br.	TR., pl. 38, 9.	122
—	P. M. TR. P. X. IMP. VII. COS. IIII. P. P. Victoire assise devant un trophée ; sur son bouclier la lég. VICT. BRIT.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 31, 1 (Avers varié).	123
—	Même lég. Commode nicéphore à g., le pied posé sur un captif.	Br.		123
—	Même lég. Hercule se couronnant lui-même.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 30, 1 (Avers varié).	123
—	Même lég. Jupiter et les Dioscures.	Br.	Vaillant, p. 49.	124

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
COMMODE	P. M. TR. P. XI. IMP. VII. COS. V. P. P. Exergue: FIDES EXERCIT. Allocution. (Avers: buste cuirassé.)	Br.	Vaillant, p. 49 (revers seul).	129
—	Mêmes légendes et même type. (Avers: buste à g. avec l'égide.)	Br.		129
—	Même légende sans celle de l'exergue. Commode dans un quadrige. (Avers: buste drapé.)	Br.	Vaillant, p. 47. — *Mus. brit.*, pl. 31, 3 (variante).	126
—	Même type. (Avers: buste nu avec l'égide.)	Br.		127
—	Même lég. Commode sacrifiant à Mars et couronné par la Victoire.	Br.		128
—	Même lég. La Paix assise à g.	Br.		127
—	Même lég. Rome nicéphore assise à g.	Br.		127
—	Même lég. Exergue: VIRTVS AVG. Rome assise sur un monceau de boucliers; derrière elle, la Victoire.	Br.	Vaillant, p. 49.	128
—	P. M. TR. P. XII. IMP.... Commode assis devant un Dioscure.	Br.	*Mus. Pisanum*, pl. 27.	129
—	P. M. TR. P. XII. Exergue: IMP. VIII. COS. V. P. P. La Terre couchée; devant elle, un laboureur avec deux bœufs.	Br.		130
—	P. M. TR. P. XII. IMP. VIII. COS. V. P. P. Exergue: TELLVS STABIL. La Terre couchée à côté d'un globe entouré des quatre Saisons. (Avers: buste drapé à g.)	Br.	Vaillant, p. 49.	130
—	Même lég. et même type. (Avers: buste nu à dr.)	Br.		130
—	Même lég. avec TR. P. XIII, et même type. (Avers: buste cuirassé et drapé.)	Br.		131

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
COMMODE	PIO. IMP. OMNIA. FELICIA. P. M. TR. P. XV. IMP. VIII. Exergue : COS. VI. P. P. Commode sacrifiant à Neptune. (Avers : buste cuirassé et drapé à dr.)	Br.		135
—	Même lég. et même type. (Avers : buste drapé à dr.)	Br.		136
—	Même lég. et même type. (Avers : buste cuirassé et drapé à dr.)	Br.		136
—	TEMPORVM FELICITAS. Les quatre Saisons. (Avers : bustes géminés de Rome et de Commode.)	Br.	TR., pl. 39, 8.	140
—	Même revers. (Avers : buste à dr.)	Br.		141
—	Même lég. Cérès et Amours vendangeurs.	Br.		119
—	[*tr. p.*] VI. IMP. IIII. COS. III. P. P. Quadrige de la Victoire à g.	Br.		116
—	TR. POT. VIII. IMP. V. Commode sacrifiant à Rome et à la Paix assises.	Br.	Vaillant, p. 47. — *Mus. brit.*, pl. 28, 2, ajoute à l'exergue : COS. IIII. P. P.	117
—	TR. POT. VIII. IMP. V. COS. IIII. P. P. Commode à la chasse au lion.	Br.	COS. IIIF est une erreur du dessinateur. — TR., pl. 39, 1.	118
—	Même date (P. P. effacé). Commode recevant une couronne des mains de la Victoire.	Br.	Vaillant, p. 45. — *Mus. brit.*, pl. 28, 1.	117
—	Même date. Jupiter remettant le globe à Commode.	Br.	COS. VII est une erreur du graveur. — Buon. pl. 7, 2.	118
—	Même lég. A l'exergue : VIRTVTI AVG. Rome assise.	Br.	Vaillant, p. 47. — TR., pl. 39, 2. — *Mus. brit.*, pl. 28, 3.	117
—	TR. P. VIIII. IMP. VI. COS. IIII. P. P. Commode érigeant un trophée.	Br.		120
—	Même lég. Commode recevant une couronne des mains de la Victoire.	Br.		119

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
COMMODE	Même lég. (et non pas COS. III). Jupiter remettant le globe à Commode.	Br.	Buon. pl. 7, 3. — *Mus. brit.*, pl. 28, 4.	119
—	TR. POT. COS. Char triomphal à g.	Br.	Buon., pl. 7, 1. — *Mus. brit.*, pl. 27, 2.	113
—	VOTIS FELICIBVS. (Avers : buste drapé.)	Br.	RN 1841, pl. 18, 2. — *Mus. brit.*, pl. 35, 3.	124
—	Même type. (Avers : buste avec cuirasse écaillée.)	Br.		124
—	Même type. (Avers : buste à g.)	Br.	RN 1841, pl. 18, 1.	125
—	Revers effacé. (Avers : buste de face.)	Br.	Cohen III, pl. 3, 447.	....
COMMODE ET CRISPINE	CONCORDIA.	Br.	Buon., pl. 37, 2. — TR., pl. 40, 1.	148
—	VOTA PVBLICA.	Br.	Vaillant, p. 45. — Cohen III, pl. 4, 2. — *Mus. brit.*, pl. 37, 1 (revers seul).	147
CONSTANCE-CHLORE	MONETA AVGG. Les trois Monnaies. *Deux variétés.*	Br.		266
CONSTANCE II	CONSTANTIVS AVG. Quatre étendards. *Trois variétés.*	Ar.		308
—	CONSTANTIVS CAESAR. Même type. *Deux variétés.*	Ar.		359 360

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
CONSTANCE II	CONSTANTIVS P. F. AVG. Trois étendards.	Ar.		307
—	DEBELLATOR HOSTIVM. L'empereur tuant un serpent.	Or	TR., pl. 59, 6. — Cohen VI, pl. 9, 7.	309
—	D. N. CONSTANTIVS VICTOR SEMPER AVG. Triomphe.	Or	Friedländer, *Röm. Medaillons*, p. 75 (pl. nº 4).	310
—	FELICITAS PERPETVA. Dans une couronne : VOT. XX. MVLT. XXX.	Ar.		313
—	GAVDIVM POPVLI ROMANI. Dans une couronne : SIC X. SIC XX.	Ar.	TR., pl. 60, 11. — Cohen VI, pl. 9, 17.	311
—	Même type avec : SIC XX. SIC XXX.	Ar.	TR., pl. 62, 14.	312
—	Même type; les chiffres entre deux palmes.	Ar.		313
—	Même légende. Amours portant un bouclier avec : VOT. XX. MVLTIS XXX.	Or	Cohen VI, pl. 9, 14.	312
—	GAVDIVM ROMANORVM. Constantin Ier couronné par une main divine; de chaque côté un césar, couronnés l'un par Mars, l'autre par la Victoire.	Or	Arneth, *Antike Gold-und Silbermonumente*, pl. XV, 5. — Cohen VI, pl. 8.	305
—	Même légende. VOT. XX. MVLT. XXX. sur un étendard.	Ar.		312
—	GLORIA EXERCITVS. La Gloire militaire portant un sceptre et un rameau.			361

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
CONSTANCE II	GLORIA REI PVBLICAE. Rome et Constantinople portant un bouclier avec : VOT. XXX. MVLT. XXXX.	Or		313
—	GLORIA ROMANORVM. Constantinople assise à g.	Or		311
—	Même type. (Avers : buste de l'empereur à mi-corps, de face.)	Or	*Mus. brit.*, pl. 61, 2.	311
—	TRIVMFATOR GENTIVM BARBARARVM. Constance portant le labarum.	Ar.		306
—	Même type avec un étendard.	Ar.	TR., pl. 59, 8.	307
—	VICTORIA AVGVSTORVM. Victoire à g.; devant, une palme.	Ar.		308
—	Même lég. Constance conduit par la Victoire.	Br.	Cohen VI, pl. 9, 181. — *Mus. brit.*, pl. 62, 5.	309
—	VIRTVS AVG. N. Constance debout à g., avec sceptre et globe.	Br.		310
—	VIRTVS CAESARVM. Constance près d'un trophée.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 62, 1.	306
—	VIRTVS DD NN AVGG. Constance portant le labarum.	Ar.		

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
CONSTANCE II	VIRTVS EXERCITVS. Guerrier casqué. *Deux variantes.*	Ar.		309
CONSTANCE-GALLE	GLORIA EXERCITVS. Quatre étendards.	Ar.		
—	GLORIA ROMANORVM. Victoire à g.	Br.	Vaillant, p. 125.	319
—	XX dans une couronne. *Deux variétés.*	Ar.	TR., pl. 58, 12. — *Revue numism.*, 1857, p. 407. — Cohen VI, pl. XI, 5.	318 319
CONSTANT I[er]	CONSTANS P. F. AVG. Trois étendards.	Ar.		301
—	FELICITAS PERPETVA. Constant assis de face entre ses deux frères.	Ar.	Cohen VI, pl. 7, 3.	299
—	GAVDIVM POPVLI ROMANI. Dans une couronne : SIC V. SIC X. *Deux variétés.*	Ar.		299
—	Même lég. avec SIC X. SIC XX.	Ar.		302
—	GAVDIVM ROMANORVM. Etendard avec VOT. X. MVLT. XV.	Ar.		301
—	GLORIA ROMANORVM. La Fortune de Constantinople assise à g.	Or		303

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
CONSTANT Ier	VRBS ROMA BEATA	Br.	Vaillant, p. 129. — Cohen VI, pl. 7, 111.	303
CONSTANTIN Ier	CONSTANTINVS AVG. L'empereur tenant le labarum.	Ar.		277
—	Même lég. Quatre étendards. *Deux variétés.*	Ar.		277
—	DEBELLATORI GENTIVM BARBARARVM	Or		279
—	EQVIS ROMANVS. Un césar à cheval.	Or	A. von Sallet, *Zeitschrift für Numismatik,* t. III, 129.	283
—	[*exup*]ERATOR OMNIVM GENTIVM	Br.		279
—	FELICITAS ROMANORVM. Constantin et ses deux fils sous la voûte d'un temple. *Deux variétés.*	Ar.	TR., pl. 57, 12.	278
—	FELIX ADVENTVS AVG. N. Constantin à cheval à g.	Or		282
—	GAVDIVM AVGVSTI NOSTRI. Deux Amours.	Or	TR., pl 57, 11. — Cohen VI, pl. 3, 13.	289
—	GLORIA CONSTANTINI AVG. L'empereur conduisant un captif.	Or	Cohen VI, pl. 4, 14.	
—	GLORIA ROMANORVM. Rome assise à g.	Or		289
—	GLORIA SAECVLI, VIRTVS CAESS. Constantin assis remettant à son fils le globe surmonté du phénix.	Br.	Buonarroti, pl. 33, 2. — TR., pl. 57, 13. — Cohen VI, pl. 3, 164. — *Catal. Gréau,* pl. VII, 4403. — *Mus. brit.,* pl. 57, 3.	281
—	MONETA AVGG. Les trois Monnaies.	Br.		280

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
CONSTANTIN II	SACRA MONETA VRBIS. Les trois Monnaies.	Br.		294
—	SECVRITAS PERPETVA. Constantin jeune érigeant un trophée.	Or		295
—	SOLI INVICTO COMITI. Constantin jeune couronné par le Soleil.	Or		295
—	VICTORI GENTIVM BARBARR. L'empereur à cheval combattant des barbares.	Br.	Buonarroti, pl. 33, 1.	296
—	VIRTVS CAESS. Type analogue.	Br.		296
—	VOTIS X. CAES. N.	Or		295
CONSTANTINOPLE	RESTITVTOR REI P. L'empereur relevant une femme tourelée.	Br.		285
—	VICTORIA AVG. Fortune de la Ville assise.	Br.		284
—	Même légende. Vaisseau.	Br.	Buonarroti, pl. 34, 1.— Cohen VI, pl. 4, 4. — *Catalogue Gréau*, pl. VI, 4465.	285
—	VICTORIA AVGG. NN. Fortune de Constantinople assise.	Br.	Buon., pl. 34, 2.	285
—	VICTORIA AVGVSTI. Même type.	Br.		284
—	VICTORIAE AVGVSTI. Fortune de Constantinople couronnée par la Victoire.	Br.		284
CRISPINE	Diane portant un arc et une flèche.	Br.	TR., pl. 40, 4. — Cohen III, pl. 4, 23.	148
—	Sacrifice devant le temple de Vesta.	Br.		148
CRISPUS	MONETA CAESARVM. Les trois Monnaies.	Br.		293
—	MONETA VRBIS VESTRAE. Même type. *Deux variantes*.	Br.	Vaillant, p. 123.	293
DÉCENCE	PRINCIPI IVVENTVTIS.	Ar.		315

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
DÉCENCE	VICTORIA AVG. LIB. ROMANOR. La Victoire et la Liberté érigeant un trophée.	Or	TR., pl. 60, 6. — Cohen VI, pl. 10, 4.	316
—	VIRTVS AVGG.	Br.	Vaillant, p. 131. — Buonarroti, pl. 35. — TR., pl. 60, 8. — Cohen VI, pl. 10, 14. — *Mus. brit.*, pl. 64, 1.	315
DIOCLÉTIEN	CONSVL VI. P. P. PROCOS. Dioclétien en habit consulaire, portant un sceptre et un globe.	Or		
—	HERCVLIO MAXIMIANO AVG. Les deux princes assis.	Br.	L'exergue porte ROM.; je doute qu'il y ait eu une lettre avant l'R.	256
—	IOVI CONSERVATORI. Jupiter debout.	Or	*Revue numism.*, 1859, pl. XII, 2. — Cohen V, pl. XI, 3. — *Mus. Brit.*, pl. 55, 1.	255
—	MONETA AVGG. Les trois Monnaies. *Huit variétés.*	Br.	Buonarroti, pl. 30. — TR., pl. 55, 8 et 9.	261-263 367-368

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
DIOCLÉTIEN	MONETA IOVI ET HERCVLI AVGG. La Monnaie entre Jupiter et Hercule. *Deux variétés.*	Br.	Buonarroti, pl. 30, 6.	257
—	VOTIS FELICIBVS. Port et phare d'Ostie.	Br.	*Revue numism.*, 1865, pl. 18, 2. — Cohen VII, pl. 7.	261
DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN	SAECVLI FELICITAS. Mayence et Castel.	Pl.	*Revue numismatique*, 1862, p. 426.	259
—	Tête de Dioclétien à g. R. Tête de Maximien à dr.	Ar.	Mionnet, *Rareté*, t. II, 149.	254
DOMITIEN	IMP. VIII. COS. XI. CENS. POT. P. P. Germanie.	Ar.	*Mus. brit.*, pl. I, 1.	17
—	IMP. VIIII. COS. XI. CENS. POT. P. P. Rome nicéphore assise.	Ar.	TR., pl. 24, 2. — *Mus. brit.*, pl. I, 2.	19
ÉLAGABAL	AEQVITAS AVGVSTI	Br.	TR., pl. 45, 10.	166
—	CONSERVATOR AVGVSTI. Exergue: COS. III. Idole d'Emèse dans un quadrige à g.	Br.		167
—	P. M. TR. P. III. COS. III. P. P. Elagabal dans un quadrige à g.	Br.		166
EUGÈNE	GLORIA ROMANORVM. Rome et Constantinople assises.	Or	Cohen VI, pl. 16, 7.	

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
FAUSTA	PIETAS AVGVSTAE. Fausta assise, donnant le sein à son enfant.	Or	TR., pl. 62, 6. — Friedländer, *Röm. Medaillons*, p. 72 (pl. n° 3). — Voir *Numismat. Zeitschrift* (Vienne) 1873, pl. 3, 8.	292
—	Même lég. Fausta debout, avec deux enfants.	Br.	TR., pl. 58, 4. — Cohen VI, pl. 4, 6.	292
FAUSTINE JEUNE	FECVNDITATI AVGVSTAE. Faustine assise, entourée de trois enfants.	Br.		106
—	SIDERIBVS RECEPTA. Faustine en Diane Lucifère.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 23, 2.	109
—	VENVS. Vénus marine. (Avers : buste à dr.)	Br.	TR., pl. 36, 5.	104
—	VENVS. Vénus marine. (Avers : buste à g.)	Br.		105
—	VENVS FELIX. Vénus nicéphore assise à g.	Br.	Cohen II, pl. 18, 106.	105
—	Annona assise à g.	Br.		106
—	Cybèle et Attis.	Br.		108
—	Diane au bain.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 23, 3.	104
—	Diane Lucifère assise sur un cerf.	Br.	Vaillant, p. 35.	103
—	Enfant assis sur un paon entre deux Curètes.	Br.		107
—	Faustine assise couronnant une jeune fille.	Br.		105
—	Isis Pharia.	Br.		XIII
—	Vénus devant un bassin où boivent deux colombes.	Br.		104
FAUSTINE MÈRE	SABINAE. Enlèvement des Sabines.	Br.		79
—	VESTA. Vesta sacrifiant.	Br.		76
—	Cérès tenant deux flambeaux.	Br.		76
—	Arrivée de Cybèle au port d'Ostie.	Br.		78
—	Cybèle assise sur un lion.	Br.	Cohen, II, pl. 14, 129. — *Mus. brit.*, pl. 17, 2.	79

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
FAUSTINE MÈRE	Faustine conduisant un bige.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 16 (avec bordure).	79
—	Vestale hydrophore devant Vesta assise.	Br.		77
—	Deux vestales debout devant Vesta assise.	Br.		77
FLORIEN	MONETA AVG. Les trois Monnaies. *Trois variétés.*	Br.	Vaillant, p. 115. — TR., pl. 54, 9.	236
GALÈRE-MAXIMIEN	MONETA AVGG. Les trois Monnaies. *Trois variétés.*	Br.	Vaillant, p. 121. — Buonarroti, pl. 32, 2. — TR., pl. 56, 6.	267-268
—	VICTORIA PERSICA. Galère-Maximien à cheval, combattant les Perses.	Br.	Garrucci, *Periodico di Numismatica*, t. III, 15. — Friedländer, *Römische Medaillons* (Berlin 1873), p. 71 (pl. I, 2).	266
GALLA PLACIDIA	SALVS REI PVBLICAE. L'impératrice assise de face.	Or	Gisbert Cuper, *Lettres de critique et de littérature* (Amsterdam 1755), p. 179.	343
GALLIEN	ADLOCVTIO AVGVSTORVM	Br.	TR., pl. 52, 8.	217
—	FIDES EXERCITVS	Br.		217
—	FIDES MILITVM. La Foi portant deux étendards.	Or		x
—	MONETA AVG. Les trois Monnaies. *Cinq variantes.*	Ar. & br.	Vaillant, p. 113. — Buonarroti, pl. 21, 2. — *Numism. Zeitschrift* (Vienne), 1870, pl. 2, 3.	215-216

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
GORDIEN III	MVNIFICENTIA GORDIANI AVG. Colissée.	Br.	Cohen, IV, pl. 6, 185. — *Mus. brit.*, pl. 42, 1.	188
—	P. M. TR. P. VII. COS. II. P. P. Jeux du cirque.	Br.	Buonarroti, pl. 15, 5.— TR., pl. 49, 2. — Cohen IV, pl. 7, 189. — *Mus. brit.*, pl. 41, 4 (revers seul). — Le même type se trouve sur une pièce d'Antonin : TR., pl. 33, 8.	189
—	PONTIFEX MAX. TR. P. II. Exergue : COS. P. P. Gordien dans un quadrige à g.	Br.		182
—	PONTIFEX MAX. TR. P. III. COS. P. P. Gordien recevant le globe des mains de Rome assise.	Br.		182
—	PONTIFEX MAX. TR. P. IIII. Exergue : COS. II. P. P. Gordien dans un quadrige de face. (Avers : buste à g.)	Br.	TR., pl. 49, 5.	183
—	Même type. (Avers : buste à dr.)	Br.	*Mus. brit.*, pl. 41, 2 (revers seul).	183
—	Même lég. Quadrige à g.	Br.	TR., pl. 49, 1. — Cohen IV, pl. 6, 192.	183
—	TRAIECTVS AVG. Vaisseau.	Br.	Vaillant, p. 87. — Cohen IV, pl. 6, 196. — *Mus. brit.*, pl. 42, 2.	185
—	VICTORIA AVG. Gordien assis à g., couronné par la Victoire ; à ses genoux un suppliant.	Br.	Buonarroti, pl. 15, 3.	187
—	Même lég. Temple de Niké hoplophore. Avers : buste à g., à mi-corps, avec le globe.	Br.	TR., pl. 49, 4. — Cohen IV, pl. 7, 198.	187
—	Même type. (Avers : Buste drapé à g.)	Br.	*Mus. brit.*, pl. 42, 3.	187
—	Même type. (Avers : buste à dr.)	Br.	Vaillant, p. 87.	188
—	VICTORIA AVGVSTI. Gordien assis à g., couronné par la Victoire.	Br.		186

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
GORDIEN III	Même lég. Gordien à cheval à g., précédé de la Victoire.	Br.	Buonarroti, pl. 15, 2.— TR., pl. 49, 3.	186
—	VIRTVS AVGVSTI. Gordien assis à g., couronné par la Victoire.	Br.		186
GRATIEN	GLORIA ROMANORVM. Rome assise de face.	Or	*Mus. brit.*, pl. 65, 2 (avec TROBT).	335
—	Même légende. Rome et Constantinople.	Or		335
—	VIRTVS EXERCITVS	Ar.		
—	VOTIS V. MVLTIS X.	Ar.		334
—	VOTIS X. MVLTIS XX.	Ar.		334
—	VOTIS XV. MVLTIS XX.	Ar.		334
HADRIEN	BONO EVENTVI.	Br.		35
—	COS. III. Apollon.	Br.		30
—	COS. III. Cybèle dans un char attelé de quatre lions.	Br.	Vaillant, p. 15. — Buonarroti, pl. I, 1 (avers varié).	34
—	COS. III. Hadrien en Hercule.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 3, 2.	41
—	COS. III. La Louve et les Jumeaux.	Br.		39
—	COS. III. Oiseaux capitolins.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 4, 1.	26
—	COS. III. P. P. Hadrien chassant le sanglier. (Avers : tête nue à g.)	Br.		39
—	Même lég. et même type. (Avers : buste lauré à dr.)	Br.	TR., pl. 29, 14 (revers seul). — *Mus. brit.*, pl. 4, 3.	39
—	COS. III. P. P. Hadrien entre cinq enseignes militaires.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 4, 2.	42

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
HADRIEN	Apollon citharède et trois Muses.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 5, 2.	30
—	Cavaliers (deux) précédés d'un soldat.	Br.		25
—	Diane portant deux flambeaux.	Br.		31
—	Esculape.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 6.	33
—	Le pont Élien à Rome.	Br.	TR., pl. 31, 12. Cet exemplaire a été fortement retouché.	
HONORIUS	GLORIA ROMANORVM. Rome assise de face.	Or	Gisbert Cuper, *Lettres de critique et de littérature* (Amst. 1755), p. 179.	342
—	TRIVMFATOR GENT. BARB.	Ar.	Cohen VI, pl. 17, 5.	341
—	VOT. V. MVLT. X.	Ar.		341
—	VOT. X. MVLT. XX.	Ar.		341
HOSTILIEN	VICTORIA AVGG.	Br.		203
JULIE DOMNE	AEQVITAS PVBLICA. Les trois Monnaies.	Ar.		159
—	CERES.	Br.	Buon., pl. 37, 3. — TR., pl. 42, 10. — Cohen III, pl. X, 130.	159
—	FECVNDITATI. Julie assise, avec deux enfants.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 37, 4 (avers varié).	160
—	VESTA MATER. Sacrifice.	Ar.	Anc. coll. Northwick. Cohen III, pl. 9, 3.	159
JULIE MAMÉE	AEQVITAS PVBLICA.	Ar.		174
—	FELICITAS PERPETVA.	Br.	*Mus. Pisanum*, pl. 50. — Cohen IV, pl. 2, 31. — *Mus. brit.*, pl. 40, 3.	176
JULIE MAMÉE	MATER AVGVSTI ET CASTRORVM.	Br.	Cohen IV, pl. 3, 32.	176

Empereurs	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
JULIA SOAEMIAS	AEQVITAS PVBLICA.	Ar.		166
JULIEN II.	VICTORIA ROMANORVM. Julien et la Victoire sous la voûte d'un temple.	Ar.	Cohen VI, pl. XI, 4.	321
—	VIRTVS CAESARIS. Julien entre deux captifs.	Br.	Cohen VI, pl. XI, 52.	321
LICINIUS	IOVI CONSERVATORI. Jupiter et l'aigle.	Br.	Cohen VI, pl. 2, 35.	274
—	VOTA ORBIS ET VRBIS SEN. ET P. R.	Ar.	TR., pl. 57, 2. — Cohen VI, pl. 2, 5.	274
LICINIUS CÉSAR	EXERC. AVGVSTORVM.	Br.		275
—	IOVI CONSERVATORI. Jupiter couronnant le jeune césar.	Or		274
LUCILLE	CONCORDIA FELIX. Lucius Verus donnant la main à Lucille.	Br.		97
—	VENVS. Vénus et l'Amour.	Br.	TR., pl. 37, 11.	96
—	Cybèle et Attis.	Br.		
—	Cybèle assise sur un lion.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 26, 2.	97
—	Vénus secouant un arbre.	Br.	Vaillant, p. 41. — *Mus. Pisanum*, pl. 25. — TR., pl. 37, 10. — Cohen III, pl. I, 39.	96
—	Sacrifice devant le temple de Vesta.	Br.	Vaillant, p. 41. — TR., pl. 37, 9. — *Mus. brit.*, pl. 26, 3.	96
MAGNENCE	SECVRITAS REI PVBLICAE.	Ar.	Cohen VI, pl. 9, 3. — *Mus. brit.*, pl. 63, 1 (avers varié).	314
—	VICTORIA AVGG.	Br.	Cohen VI, pl. X, 24. — *Mus. brit.*, pl. 63, 3.	316
—	VICTORIAE DD. NN. AVGG. Victoire assise écrivant sur un bouclier: VOT. V. MVLT. X.	Ar.		315
—	VIRTVS AVGVSTI NOSTRI.	Or	Cohen VI, pl. X, 6.	316
MAGNIA URBICA	PVDICITIA AVG.	Br.	Cohen V, pl. XI, 5.	250

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
MARC-AURÈLE ET FAUSTINE JEUNE	Buste de Marc-Aurèle. R. Buste de Faustine à g.	Br.		108
MARC-AURÈLE ET VERUS	VICTORIAE AVGVSTORVM.	Br.	Buon., pl. 4, 2. — TR., pl. 35, 5 (avec cercle).	87
MAXENCE	MONETA AVG. N. Les trois Monnaies.	Br.	Cohen VI, pl. 1, 27.	271
MAXIME	*Magnus Maximus* (383-388), *rival de Gratien.* Voir p. 334.	Ar.		
—	VIRTVS EXERCITVS; à l'exergue : LVGS.	Ar.		
—	VOTIS V. MLTIS X; à l'exergue : TRPS.	Ar.	Cohen VI, pl. 16, 3.	
MAXIMIEN-HERCULE	HERCVLI DEBELLATORI. Hercule combattant l'hydre de Lernes.	Br.		255
—	IOVI CONSERVATORI AVG. Temple de IOVIVS AVG.	Br.	Cohen V, pl. 13, 121.	255
—	Variante.	Br.	Buon., pl. 25.	

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
MAXIMIEN-HERCULE	MONETA AVGG. Les trois Monnaies. *Sept variétés.*	Br.	Buon., pl. 31. — TR., pl. 55, 13. — Cohen V, pl. 13, 125.	263-264
—	MONETA IOVI ET HERCVLI AVGG. La Monnaie entre Jupiter et Hercule. *Trois variantes.*	Br.	Buon., pl. 31, 5 et 6. — TR., pl. 55, 12. — *Revue numismatique*, 1845, pl. 14.	257-258
—	SALVIS AVGG. ET CAESS. FEL. ORBIS TERR. La Monnaie entre Mars et Cérès.	Br.		260
MAXIMIN I[er]	VICTORIA GERMANICA.	Br.		180
MAXIMIN I[er] ET MAXIME CÉSAR	Bustes à dr.	Br.		180
MAXIMIN II.	MONETA AVGG. Les trois Monnaies.	Br.		272
—	MONETA AVGG. ET CAESS. NN. Même type.	Br.	Cohen VI, pl. I, 31.	271
NÉRON	ADLOCVT. COH.	Br.		13
—	ANNONA AVGVSTI. CERES.	Br.	Cohen I, pl. 12, 84.	14

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
NÉRON	CONG. II. DAT. POP. R.	Br.	TR., pl. 17, 2 (avec CONG. I.).	14
—	DECVRSIO.	Br.	TR., pl. 16, 15.	13
—	EQVESTER ORDO PRINCIPI IVVENT.	Br.	*Mus. de Berlin.* — Pinder, *Ant. Münzen des Königl. Museums,* n. 755 (pl. II, 2).	12
NUMÉRIEN	ADLOCVTIO AVGG.	Br.	*Mus. brit.,* pl. 54, 4.	251
—	MONETA AVGG. Les trois Monnaies. *Six variétés.*	Br.	Vaillant, p. 119.— Buon. pl. 29.	251-252
—	TRIVNFV. QVADOR.	Br.	Cohen V, pl. 10, 19.	248
ORBIANE	FECVNDITAS TEMPORVM.	Br.	TR., pl. 47, 6. — Cohen IV, pl. 2, 9.	177
OTACILIE	FELICITAS TEMPORVM.	Br.		199
—	TEMPORVM FELICITAS.	Br.	Buonarroti, pl. 16, 1.	199
OTACILIE, PHILIPPE I[er] ET II	Buste d'Otacilie. R. Bustes affrontés des deux Philippe.	Br.		199
—	Même type avec III. ET. II. COS.	Br.	*Mus. brit.,* pl. 45, 1.	200

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
PHILIPPE Ier	ADLOCVTIO AVGG.	Br.		192
—	AEQVITAS AVGVSTI. Les trois Monnaies.	Br.		200
—	AEQVITAS PVBLICA. Même type.	Ar.		
—	P. M. TR. P. COS. P. P. Philippe escorté de soldats.	Br.	Vaillant, p. 97.	193
—	Variante.	Br.	TR. pl. 50, 1.	193
PHILIPPE Ier ET II	ADLOCVTIO AVGVSTORVM.	Br.		193
PHILIPPE Ier ET OTACILIE	Lég. effacée. Libéralité.	Br.		
PHILIPPE Ier, II ET OTACILIE	P. M. TR. P. III. COS. P. P. Sacrifice devant le Palatium.	Br.	*Mus. brit.*, pl. 43, 3 (revers seul).	194
—	PONTIFEX MAX. TR. P. IIII. Exergue : COS. II. P. P. Les deux princes dans un quadrige de face.	Br.	TR., pl. 50, 6. — *Mus. brit.*, pl. 44, 1.	195
—	SAECVLARES AVGG. Jeux de cirque.	Br.	Friedländer, *Röm. Medaillons.*	197
—	SAECVLVM NOVVM. Sacrifice.	Br.	*Mus. brit,*, pl. 44, 3.	196

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
PHILIPPE Ier, II ET OTALICIE	VICTORIAE AVGVSTORVM. Deux Victoires portant un bouclier avec la légende VOTIS.	Br.	Vaillant, p. 95 (avec cercle). — TR., pl. 50, 4 (avec cercle).	194
PHILIPPE II	AEQVITAS AVGG. Les trois Monnaies.	Ar.		200
--	SAECVLVM NOVVM. Sacrifice.	Br.		196
POSTUME	ADLOCVTIO.	Br.	Cohen V, pl. 1, 203.	228
—	FELICITAS POSTVMI AVG. Postume sacrifiant à la Félicité.	Br.		227
—	HERCVLI COMITI AVG. Exergue: COS. III. Postume sacrifiant à Hercule.	Br.		226
—	SALVS PROVINCIARVM. Le Rhin.	Bil.	Cohen V, pl. 1, 2.	227
PROBUS	ADLOCVTIO AVG.	Br.	Vaillant, p. 117.	238
—	ADVENTVS AVG. Probus à cheval à g., précédé de la Victoire.	Br.		238
—	FIDES MAXIMA. Probus et la Foi.	Br.	Cohen V, pl. 9, 66.	240
—	FIDES MILITVM. La Foi tenant deux étendards.	Or		XI
—	MONETA AVG. Les trois Monnaies. *Quatorze variétés.*	Br.	Vaillant, p. 117. — Buonarroti, pl. 26. — Cohen V, pl. 8, 96. — *Mus. brit.*, pl. 53, 2.	243-246
—	PROBVS. P. F. AVG. Exergue : COS. IIII. Probus dans un quadrige à g.	Br.	TR., pl. 54, 11. — Cohen V, pl. 8, 78.	239





Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
SALONINE	IVNO REGINA.	Ar.	TR., pl. 52, 9.	222
—	PIETAS AVGG.	Ar.		223
—	PVDICITIA AVGVS-TAE.	Ar.		222
SEPTIME-SÉVÈRE	DIS AVSPICICVS. P. M. TR. P. III. Exergue : COS. II. P. P. Hercule et Bacchus.	Br.		155
—	DIVI. M. PII. F. P. M. TR. P. IIII. COS. II. P. P. Mars debout à dr.	Br.		156
—	Même lég. Mars debout à g. (Avers : buste avec cuirasse écaillée.)	Br.		156
—	Même type. (Avers : buste cuirassé.)	Br.		156
—	Même type. (Avers : buste drapé.)	Br.		157
—	MARS PATER. Mars hoplophore.	Br.	TR., pl. 42, 2. — Cohen III, pl. 7, 472.	154
—	P. M. TR. P. II. COS. II. P. P. Exergue: FIDEI MILIT. Allocution.	Br.		153
—	Même lég. avec TR. P. III.	Br.		154
—	P. M. TR. P. XV. COS. III. P. P. Exergue: IOVI VICTORI. Jupiter foudroyant les géants.	Ar.	Cohen VII, pl. 5.	157
—	Même lég. avec TR. P. XVI. Pont.	Br.	TR., pl. 42, 3.	158
—	[*Vict.*] AVG. P. M. TR. P. III... Victoire.	Br.	Buon., pl. 8, 1.	154

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
SEPTIME-SÉVÈRE	VICTORIA AVGVSTI. Victoire à g.	Ar.		
SEPTIME-SÉVÈRE, CARACALLA ET PLAUTILLE		Br.	Cohen III, pl. 8.	
SÉVÈRE II	SOLI INVICTO CONSERVAT. AVGG. ET CAESS. Le Soleil.	Or		270
TACITE	AEQVITAS AVG. L'Équité debout.	Br.		235
TÉTRICUS	IMP. TETRICVS. AVG. Buste à g. en habit consulaire.	Or	*Hist. de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVI, 504. — Millin, *Transactions*, t. I, 269. — Cohen V, pl. 6, 1.	231
TÉTRICUS FILS	AETERNITAS AVGG. Quadrige du Soleil à g.	Br.	Cohen V, pl. 6, 4.	231
THÉODOSE Ier	GLORIA ROMANORVM. L'empereur nimbé.	Ar.		338
	RESTITVTOR REI PVBLICE. Théodose tenant le labarum.	Ar.	Cohen VI, pl. 16, 4.	338

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
VALENS	D. N. VALENS. VICTOR. SEMPER. AVG. Triomphe.	Or	Arneth, pl. XVII, g.	327
—	GLORIA ROMANORVM. Valens à cheval devant une femme tourelée et armée d'un flambeau.	Or	Arneth, pl. XVI. — Cohen VI, pl. 14.	328
—	Même légende. Valentinien Ier et Valens assis de face.	Or	Arneth, pl. XIV, 12.	329
—	Même légende. Les deux empereurs debout.	Ar.		
—	Même légende. Rome assise de face.	Or	Cohen VI, pl. 13, 3.	330
—	SALVS REI PVBLICAE. Quatre étendards.	Ar.	Cohen VI, pl. 13, 13.	330
—	VICTORIA AVGVSTORVM. Victoire écrivant sur un bouclier : VOT. V. MVLT. X.	Ar.		331
—	VOTIS X. MVLTIS XV.	Ar.		331
—	VOTIS XV. MVLTIS XX.	Ar.		331
VALENTINIEN Ier	FELIX ADVENTVS AVGG. L'empereur à cheval à g.	Or	Cohen VI, pl. 13, 2.	324
—	VICTORIA AVGVSTORVM. Victoire emmenant un prisonnier.	Ar.		324
—	Même lég. Victoire écrivant sur un bouclier : VOT. V. MVLT. X.	Ar.		324
—	VICTORIA D. N. AVGVSTI. Victoire assise à g., écrivant sur un bouclier : VOT. V. MVLT. X.	Or		323

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
VALENTINIEN Ier	VIRTVS EXERCITVS.	Ar.		
—	VOTIS. V. MVLTIS. X.	Ar.		
VALENTINIEN II	GLORIA ROMANORVM. L'empereur nimbé. *Deux variétés*.	Ar.		

Empereurs.	Légendes et Types des Revers.	Métal.	Bibliographie.	Page.
VALENTINIEN II	Même lég. Variante du type précédent.	Ar.		
—	RESTITVTOR REI PVBLICAE. L'empereur relevant une femme tourelée.	Or	Cohen VI, pl. 15, 6.	335
—	VIRTVS EXERCITVS.	Ar.		
VALÉRIEN	ADLOCVTIO AVGVSTORVM.	Ar.		211
—	FELICITAS TEMPORVM. Exergue : IIII. ET. III. COS. Les empereurs dans un quadrige de face.	Br.	Vaillant, p. 109.	212
—	MONETA AVGG. Les trois Monnaies. *Trois variantes.*	Ar.	Buonarroti, pl. 20, 1. — TR., pl. 52, 1.	212-213
VALÉRIEN ET GALLIEN	ADVENTVS AVGG.	Br.		211
VÉRUS (L.)	ADLOCVTIO.	Br.	Vaillant, p. 37.	86
—	COS. III. Rome assise entre l'empereur et la Victoire.	Br.	Vaillant, p. 39. — TR., pl. 36, 12,	94
—	TR. POT. V. IMP. II. COS. II. SALVS. Hygiée assise à g.	Ar.		88
—	TR. P. VI. IMP. III. COS. II. Victoire érigeant un trophée; Arméniens captifs.	Br.		90


FELIX

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES


VICTORIAE CONSTANTINI AVG



